

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA
COALITION OUVRIÈRE
ET
LES GRÈVES

ÉTUDE HISTORIQUE

« Personne ne peut faire valoir des droits vis-à-vis de la nature, mais, dans la vie sociale, le fait d'être privé de droits se traduit immédiatement sous la forme d'une injustice faite à toute une classe. »

HEGEL.

« Il est impossible d'appeler vers l'avenir sans éveiller derrière soi les échos profonds du passé. »

JEAN JAURÈS.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Soutenue le Samedi 21 Décembre 1901, à 2 heures du soir

PAR

EUGÈNE VAILLÉ

Président : M. PIC, *professeur.*

Assesseurs : { MM. APPLETON (JEAN), *professeur.*
BROUILHET, *agrégé.*

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AÎNÉ

A. CHEVALIER-MARESCQ & C^{ie}, ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, 20

—
1901

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE DROIT

- MM. CAILLEMER, O. ✱, I. 🌿, doyen, professeur de Droit civil, correspondant de l'Institut.
MABIRE, ✱, I. 🌿, professeur honoraire.
GARRAUD, I. 🌿, professeur de Droit criminel.
APPLETON (Charles), I. 🌿, professeur de Droit romain.
FLURER, I. 🌿, professeur de Droit civil, assesseur du doyen.
THALLER, I. 🌿, professeur honoraire.
AUDIBERT, I. 🌿, professeur honoraire.
COHENDY, ✱, I. 🌿, professeur de Droit commercial.
PIC, I. 🌿, professeur de Droit international public.
APPLETON (Jean), A. 🌿, professeur de Droit administratif
LAMBERT, professeur d'Histoire du droit.
BOUVIER, A. 🌿, professeur-adjoint.
LAMEIRE, agrégé (Droit public).
JOSSERAND, agrégé (Droit privé et Droit criminel).
BROUILHET, agrégé (Sciences économiques).
HUVELIN, agrégé (Histoire du Droit).
LÉVY (Emmanuel), agrégé (Droit privé et Droit criminel).
GONNARD, agrégé (Sciences économiques).
CAILLEMER (Robert), chargé du cours d'Histoire générale du Droit français.
BECQ, I. 🌿, secrétaire.

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA
COALITION OUVRIÈRE
ET
LES GRÈVES

ÉTUDE HISTORIQUE

« Personne ne peut faire valoir des droits vis-à-vis de la nature, mais, dans la vie sociale, le fait d'être privé de droits se traduit immédiatement sous la forme d'une injustice faite à toute une classe. »

HEGEL.

« Il est impossible d'appeler vers l'avenir sans éveiller derrière soi les échos profonds du passé. »

JEAN JAURÈS.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Soutenue le Samedi 21 Décembre 1901, à 2 heures du soir

PAR

EUGÈNE VAILLÉ

President : M. PIC, *professeur.*

Assesseurs : { MM. APPLETON (JEAN), *professeur.*
BROUILHET, *agrégé.*



PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AÎNÉ

A. CHEVALIER-MARESCQ & C^{ie}, ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, 20

1901

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A

LOUIS FABRE

MON ONCLE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

- Andler (Ch.) : *Les origines du socialisme d'Etat en Allemagne*. Paris, Alcan, 1897.
- Avenel (Vicomte d') : *Histoire économique de la propriété, des salaires et des prix en général de 1200 à 1800*. Paris, Collin, 2 vol.
- Bassia (Typaldo) : *Les classes ouvrières à Rome*. Paris, Marescq, 1892.
- Bathie : *Economie politique*. Paris, Cotillon, 1866.
- Bauchon : *Les ouvriers russes*. Moscou, 1860.
- Beaudeau (l'abbé) : *Introduction à la philosophie économique*. Paris, Guillaumin.
- Beaumanoir : *Coutumes du Beauvaisis*, édition Beugnot. Paris, Renouard, 1842.
- Beauregard : *Théorie du salaire*. Paris, Larose et Forcel, 1887.
- Béchaux : *La politique sociale en Belgique*. Paris, Guillaumin, 1888.
- Blanc (Louis) : *L'Organisation du travail*. Paris, 1839.
- Boileau (Etienne) : *Le livre des métiers* et l'Introduction de M. Ed. Depping.
- Boislile : *Correspondance des contrôleurs généraux*. Paris, Imprimerie Nationale, 3 vol.
- Boilley (Paul) : *Les trois socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme*. Paris, Alcan, 1895.
- Boncour (J.-P.) : *Le fédéralisme économique*. Paris, Alcan, 1900.
- Bourquelot : *Histoire de Provins*.

- Bouteiller** : *Somme rurale*. Paris, Nicolas Biron, 1621.
- Brelay** : *Les chevaliers du travail*. Paris, Guillaumin, 1893.
- Brentano** : *Reaktion oder reform gegen die Zuchthausvorlage*. Berlin, Schoneberg, 1900.
- Brentano** : *La question ouvrière*. Paris, 1895, tr. A. Caubert.
- Buchez et Roux** : *Histoire parlementaire de la Révolution française*. Paris, Paulin, 1834.
- Cauwès** : *Précis d'économie politique*. Paris, 2 vol.
- Cavour** (Comte Benso de) : *Des idées communistes et des moyens d'en combattre le développement*. Coni, 1851.
- Cherbuliez** : *Précis de la science économique*. Paris, Guillaumin, 1862.
- Cheruel** : *Histoire de la commune de Rouen*. Paris et Rouen, 2 vol.
- Chevallier** (Michel) : *Lettres sur l'Amérique du Nord*. Paris, 1856, 2 vol.
- Cilleuls** (des) : *Histoire et régime de la grande industrie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Giard, 1892.
- Cogley** : *The Law of Strikes Lock-outs and Labor organisation*, New-York.
- Cohn** : *Handbuch der National-OEkonomie*. Stuttgart, 1895.
- Cola-Proto** (E. de) : *Dei reati contra economia publica*. Messine, 1885.
- Courcelle-Seneuil** : *Liberté et socialisme*. Paris, Guillaumin, 1868.
- Danby** : *La question ouvrière en Belgique*. 1871, Bruxelles.
- Demangeat** : *Les lois industrielles de l'Autriche*.
- Destrée et Vandervelde** : *Le socialisme en Belgique*. Paris, Giard et Brière, 1898.
- Dubois** : *Les Trades-Unions et les associations professionnelles*. Gand, 1894.
- Dunoyer** : *La liberté du travail*. Paris, Guillaumin, 3 vol.
- Ely** (Richard) : *The Labor Movement in America*. New-York.
- Fagniez** (Gustave) : *L'économie sociale de la France, sous Henri IV*.
- Fagniez** (Gustave) : *L'industrie en France au XIV^e siècle*.
- Fawcett** : *Travail et salaires*. Paris, Guillaumin, 1885.
- Frommer** : *Die Gewinnbeteiligung in Staats-und socialwissenschaftliche Forschungen* de Schmoller. Leipzig, 1886.

- Fourier (Ch.) : *Le Nouveau monde industriel*. Paris, 1829.
- Fontanon : *Les ordonnances des rois de France*.
- Galiani (l'abbé) : *Dialogue sur le commerce des blés*. Paris, Guillaumin.
- Garraud : *Traité théorique et pratique de droit pénal*. Paris, Larose, 6 vol.
- Germain : *Histoire de la commune de Montpellier*.
- Gibbon : *La paix des ateliers*. Paris, Guillaumin.
- Gide : *Principes d'économie politique*. Paris, Larose, 5^e édition.
- Godart (Justin) : *L'Ouvrier en soie ; réglementation du travail*. Lyon, Nicolas.
- Gouthe-Soulard (Mgr) : *L'Eglise catholique et la classe ouvrière*, broch.
- Gouzon : *Condition des ouvriers en Russie*. Moscou, 1890.
- Grave (Jean) : *La société mourante et l'anarchie*. Paris, Stock.
- Grave (Jean) : *La société au lendemain de la Révolution*, broch. *Les Temps nouveaux*. Paris.
- Guyot (Yves) : *La science économique*. Reinwald, Paris.
- Guyot (Yves) : *La tyrannie socialiste*. Delagrave, Paris.
- Haurioux : *Droit administratif et Droit public général*. Paris.
- Hauser : *Ouvriers du temps passé*. Paris, Alcan.
- Howell (Georges) : *Le passé et l'avenir des Trade-Unions*, trad. Grandmaison. P. Guillaumin, 1892.
- Howell (Georges) : *The Conflicts of Capital and Labor*. London Mac Millan, 1890.
- Isambert : *Recueil d'ordonnances*.
- Jannet (Claudio) : *Le socialisme d'Etat et la Réforme sociale*. Paris, Plon et Nourrit, 1853.
- Jannet (Claudio) : *Les Etats-Unis contemporains*. Plon, 1876.
- Jaurès : *Histoire socialiste*. Paris, Rouff, 1901.
- Jevons (Stanley) : *The state in relation to labore*. New-York.
- Kowalewski (Maxime) : *Le régime économique de la Russie*. Giard et Brière, 1901.
- Kropotkine (Prince) : *Paroles d'un révolté*. Paris, Stock, 1895.
- Lacordaire : *Sermons de Notre-Dame*. Paris, 1846.
- Lasalle : *Capital et Travail*, tr. B. Malon. Paris, 1880, Librairie du Progrès.
- Lavollée : *L'Ouvrier européen*, 3 vol. Paris, Guillaumin, 1884.

- Leplay** : *Les ouvriers des Deux Mondes*. Paris, Société internationale, 1858, 2 vol.
- Leplay** : *La réforme sociale en France*, 2 vol. Dentu, 1866.
- Leroy-Beaulieu** (Paul) : *Essai sur la répartition des richesses*. Paris, Guillaumin, 1885.
- Leroy-Beaulieu** (Paul) : *Précis d'économie politique*. Paris, Guillaumin, 1891.
- Levasseur** : *Histoire des classes ouvrières avant la Révolution*, 2 vol.
- Levasseur** : *Histoire des classes ouvrières après la Révolution*, 2 vol.
- Levasseur** : *L'Ouvrier américain*.
- Mac Culloch** : *Principes d'économie politique*. Guillaumin, 1864, 2 vol.
- Malthus** : *Essai sur le principe de population*, petite édition. Guillaumin.
- Martin** (Germain) : *Les associations ouvrières au XVIII^e siècle*. Paris, Rousseau, 1900.
- Martineau** (miss Harriett) : *Tendance des grèves à diminuer le taux des salaires*.
- Malon** (Benoit) : *Le socialisme intégral*. Paris, 1896, 2 vol.
- Maroussen** : *La question ouvrière*, 3 vol.
- Marx** (Karl) : *Misère de la philosophie*. Giard et Brière, 1896.
- Marx** (Karl) : *Le capital*. Paris, Librairie du Progrès.
- Mercier de la Rivière** : *Ordre naturel des sociétés politiques*. Paris, Guillaumin.
- Mill** (John Stuart) : *Principes d'économie politique*. Paris, Guillaumin, 1873.
- Molinari** : *Les Bourses du travail*. P. Guillaumin, 1893. — *Evolution économique du XIX^e siècle* P. Reinwald, 1890.
- Morisseaux** : *La législation du travail en Allemagne*.
- Necker** : *Législation et commerce des grains*. Paris, Guillaumin.
- Owen** : *Observations of the effects of the Manufacturing system*. London, 1815, 3^e édit.
- Paris** (Comte de) : *L'association ouvrière en Angleterre*. Bailière, Paris, 1869.
- Paris** (Comte de) : *De la situation des ouvriers en Angleterre*. Calman Lévy, 1873.

Périn (Ch.) : *Les économistes, les socialistes et le christianisme*. Paris, Lecoffre, 1849.

Périn (Ch.) : *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*. Paris, Lecoffre, 1868.

Pic (Paul) : *Traité de législation industrielle*. Paris, Rousseau, 1894.

Pic (Paul) : *Question des salaires devant le Parlement*. Lyon, Nicolas, 1895.

Proudhon : *Philosophie de la misère*. Paris, 2 vol.

Proudhon : *Solution du problème social*, br.

Quesnay : *Dialogue sur les travaux des artisans*. Paris, Guillaumin.

Ricardo : *Principes de l'économie politique*. Paris, Guillaumin.

Robert : *La suppression des grèves par la participation aux bénéfices*. Hachette, 1876.

Roger (Thorold) : *Interprétation économique de l'histoire*, trad. Castelot. Guillaumin, 1892.

Roscher : *Grundlagen der National OEkonomie*, XVI^e édition.

Roscher : *Geschichte der National OEkonomie in Deutschland*. München, 1874.

Rousiers (de) : *La question ouvrière en Angleterre*. Firmin-Didot, 1895.

Saint-Léon (Marc) : *Histoire des corporations de métiers*,

Saint-Simon et **Enfantin** : *Œuvres*. Paris, Leroux, 1877, 45 vol.

Say (J.-B.) : *Catéchisme d'économie politique*. Edit. Guillaumin.

Say (J.-B.) : *Traité d'économie politique*. Edit. Guillaumin.

Say (J.-B.) : *Cours complet d'économie politique pratique*. Edit. Guillaumin.

Say (Léon) : *Le socialisme d'Etat*. Paris, 1884.

Schæffle : *Das Gesellschaftliche system der menschlichen Wirthschaft*. Tübingen, 1873.

Schæffle : *Bau und Leben des socialen Körpers*, dans la traduction italienne d'Eusebio Ludovico : *Struttura e vita del Corpo sociale*. Turin, 1881.

Schönberg : *Handbuch der politischen OEkonomie*. Tübingen, 1886.

Seilhac (Léon de) : *Les Congrès ouvriers en France*. Paris, Colin, 1899.

- Sering (Professor Max) : *Arbeiter Ausschüsse in der deutschen Industrie*. Leipzig, 1890.
- Sismondi : *Nouveaux principes*.
- Smith : *Richesse des nations*. Paris, Guillaumin.
- Sombart (Werner) : *Le socialisme et le mouvement social au XIX^e siècle*. Giard et Brière, 1898.
- Sterling (Max) : *L'Unionisme des ouvriers en Angleterre*.
- Światlosky : *Les ouvriers des fabriques*. Varsovie, 1885.
- Taillar : *Chroniques de Douai*.
- Turinaz (Mgr) : *La question ouvrière*, br.
- Turman : *Le développement du catholicisme social depuis l'encycl. RERUM NOVARUM*. Alcan, 1901.
- Testut : *Le livre bleu de l'Internationale*. Paris, 1874.
- Verléroux : *Les corporations d'arts et métiers*.
- Verstraete : *La Russie industrielle*. Paris, Hachette, 1897.
- Villey : *Economie politique*. Paris, Guillaumin, 1885.
- Villey : *Socialisme contemporain*. Paris, Guillaumin, 1885.
- Vidal : *De la répartition des richesses*.
- Wallbroeck : *Droit industriel*. Bruxelles, 1863, 2 vol.
- Walker : *The wages question*.
- Walras : *Etude d'économie politique appliquée*. Lausanne, Rouche, 1898.
- Webb : *Histoire du Trade-Unionisme*, tr. Métin. Paris, Giard et Brière.

THÈSES

- Edgard Allix : *Œuvre économique de K. Marbo*.
- G. Martin : *La grande industrie sous Louis XIV*.
- P. Monicat : *Le mouvement social chrétien au XIX^e siècle*.
- Jourdain : *Evolution de la législation des coalitions au XIX^e siècle*.
- Drioux : *Les coalitions*.
- Waterlot : *L'arbitrage et la conciliation*.
- Strauss : *L'arbitrage et la conciliation*.
- Liborel : *Etude économique sur les coalitions*.
- Voidier : *La loi du salaire naturel*.
-

REVUES. — PÉRIODIQUES. — JOURNAUX. — RAPPORTS
DOCUMENTS OFFICIELS

- Annales de Droit commercial.*
Annales du Sénat et du Corps législatif, 1864.
Annales de l'Assemblée nationale, 1871.
Annuaire des syndicats professionnels.
Ami du peuple, n° 187.
Archives parlementaires, t. IV, an XI ; t. X, 1810.
Association catholique. Savatier : *Le projet de loi sur l'arbitrage et la grève obligatoire*, 1901. — De Mun : *La question sociale au XIX^e siècle*, 1899. — *La réforme sociale et Léon XIII*, 1890.
Bulletin de la Société des Ingénieurs civils, 1872.
Bulletin de l'Inspection du travail.
Bulletin de l'Office du travail, 1890-1893-1900.
Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques (Section des sciences économiques et sociales, 1894). Flammermont : *Des grèves et des coalitions ouvrières à la fin de l'Ancien Régime.*
Compte rendu annuel de la Société d'économie politique de Lyon. Paul Pic : *Rapport sur la loi du 27 décembre 1892.*
Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale, 1848-1849, t. III, VI, VII, IX.
Compte rendu des séances de l'Assemblée législative, 1849, t. III.
Correspondant. Léon de Seilhac : *L'évolution du parti socialiste et les grèves de l'année*, 10 juillet 1901.
Correspondant. *Les grèves. Existe-t-il un moyen de les empêcher*, 10 mai 1901.
Dalloz : Recueil de jurisprudence.
Devenir social. Bernard Lazare : *Histoire des doctrines révolutionnaires*, janvier 1896.
Economiste français. Paul Leroy-Beaulieu : *Les grèves et la protection des droits du 5^e Etat contre les prétentions du 4^e Etat*, 11 novembre 1893.

- Economiste français*. Fournier de Flaix : *Le mouvement économique et social aux Etats-Unis*, 23 décembre 1893.
- Economiste français*. Michel : *La législation sur les grèves et les délits connexes en Allemagne*, 12 avril 1899.
- Economiste français*. Paul Leroy Beaulieu : *Le projet Millerand*, février 1901.
- Economiste français*. *Les grèves, les conciliations et l'arbitrage en France en 1900*, 15 mai 1901.
- Eighth annual report of the Bureau of statistic of the State of New-York*, 1890.
- Fornightly Review* : V. NS., 1869. J. Stuart Mill : *Or Labour*.
- Gazette des Tribunaux*, années 1832-1833.
- Gazette du Palais*, années 1885-1894.
- Génie Civil*. Louis Rachon : *La grève par échelons*, 15 mai 1901.
- Jarbuch für Gesetzgebung*, 1881.
- Jarbucher für National OEkonomie und statistik*, 1889, t. XIX.
- Journal*. Jean de Bonnefon : *Les papes socialistes*, 6 octobre 1901.
- Journal des économistes*. Faucher : *La coalition des charpentiers*, t. XII, 1833.
- Journal des économistes*. Malapert : *Les conséquences des grèves*, t. XLII, 1860.
- Journal des économistes*. Lefort : *L'Internationale*, 3^e série t. XXVI, 1872.
- Journal des économistes*. G. de Puynode : *La question du salaire*, 3^e série, t. XXVI, 1872.
- Journal des économistes*. D'Eichtahl : *L'Arbitrage*, 1892.
- Liberté* (La), février 1901.
- Mercure de France*. Rémy de Gourmont : *Les grèves ou la question du paradis terrestre*, avril 1901.
- Moniteur* (réimpression de l'ancien), t. XIX, 1822.
- Moniteur*, 1864.
- Moniteur des syndicats ouvriers*.
- Mouvement socialiste*. *Chronique sociale* des 1^{er} et 15 janvier, et 1^{er} février 1901.
- Musée social*. *L'industrie dans la Russie Centrale*, 1897.
- Musée social*. *Les ouvriers des chemins de fer aux Etats-Unis*, 1899.
- Musée social*. Gide : *Conférence sur la coopération*, 1901.

- Officiel. Documents parlementaires, 1881 à 1901.*
Officiel. Débats parlementaires, 1881 à 1901.
Neues Revue. Allemane : La grève générale, 1896.
Nouvelle Revue. Levasseur : La grève aux Etats-Unis, 1^{er} et 15 avril 1895.
Nouvelle Revue internationale. Canovas del Castillo : Considérations sur le nouvel aspect de la question ouvrière, 1897.
Pandectes françaises, 1892.
Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale. Chronique sociale, mars-avril 1901.
Questions pratiques de législation. Paul Pic : La législation ouvrière, janvier 1900.
Questions pratiques de législation. Paul Pic : Le Congrès de Paris, août-septembre 1900.
Rapport des ambassadeurs et des consuls français sur les conditions du travail à l'étranger. Berger-Levrault, 13 vol.
Rapport des ouvriers français à l'exposition de Chicago.
Réforme économique. Domergue : La grève générale, 20 avril 1901.
Report of the Board of Trade, 1888, London, publication officielle.
Report of the committee of Trade, 1890, London, publication officielle.
Report of the condition of Labour in Russia, 1890, London, publication officielle.
Revue blanche. A. Métin : Le socialisme anglais (de John Ruskin à W. Morris).
Revue bleue. C. de Varigny : Les grèves et le socialisme allemand aux Etats-Unis, 26 juin 1886.
Revue bleue. C. de Varigny : Les chevaliers du travail, 28 mai 1887.
Revue bleue. P. de Rousiers : La question ouvrière aux Etats-Unis, 13 mai 1893.
Revue bleue. J. Bourdeau : Le mouvement social en France 22-29 septembre 1900.
Réforme sociale. Demolins : Le programme de l'école, 1881.
Réforme sociale. Princeteau : La grève des verriers du Bordelais, 1891.
Réforme sociale. De Mun : Grèves, arbitrages et syndicats, 1901.

Réforme sociale. Comte de Las Cases : *La liberté du travail et le projet Millerand*, 1901.

Revue catholique des institutions et du droit. De Fromont de Bouaille : *Le projet Millerand*, décembre 1900.

Revue d'économie politique. Emile Durkheim : *Le programme de Schäffle*, 1888.

Revue d'économie politique. Schmoller : *La participation aux bénéfices*, 1891.

Revue d'économie politique. Eug. Schwiedland : *Organisation de la grande industrie en Autriche*, 1891.

Revue d'économie politique. Marc Sauzet : *Essai historique sur la législation industrielle de la France*, 1892.

Revue d'économie politique. F. de Nitti : *La question sociale en Italie*, 1892.

Revue d'économie politique. Edward Bemis : *La grève de Chicago*, 1895

Revue de la famille. Albert Gigot : *Les grèves aux Etats-Unis*, 1892.

Revue des Deux Mondes. De Laveleye : *Grandeur et décadence de l'Internationale*, 15 mars 1880.

Revue des Deux Mondes. Comte d'Haussonville : *Le combat contre la misère*, 15 mars 1885.

Revue des Deux Mondes. Anatole Leroy-Beaulieu : *La papauté, le socialisme et la démocratie*, décembre 1890 et janvier 1891.

Revue des questions sociales. H. S. : *La grève générale des mineurs*, 15 juin 1901.

Revue politique et parlementaire. Raoul Jay : *L'Organisation du travail par les syndicats*, 1896.

Revue politique et parlementaire. Raoul Jay : *L'Evolution du régime légal du travail*, 1897.

Revue politique et parlementaire. Deschanel : *Question sociale et socialisme*, 1897.

Revue politique et parlementaire. D'Eichtahl : *Le projet Millerand*, mars 1901.

Revue pratique du droit français. Laurain : *Etude historique, juridique et économique sur les coalitions et les grèves*, t. LVI.

Revue socialiste. Lasalle : *Lettres aux ouvriers*, 1888.

Revue socialiste. E. Ghisler : *L'Association ouvrière et l'Unionisme anglais*, 1892.

Revue socialiste. Hj Branting : *Le mouvement ouvrier suédois*, 1894.

Revue socialiste. Jaclard : *L'Employé des chemins de fer*, 1894.

Revue socialiste. J. Magny : *Histoire du Trade-Unionisme*, 1895.

Revue socialiste. Pierre Boz : *La grève de Chicago*, 1895.

Revue socialiste. Marie Stromberg : *La production capitaliste et la question ouvrière en Russie*, 1896.

Revue socialiste. Ruedi : *La grève du Nord en Suisse*, 1897.

Revue socialiste. Stephen Jousselin : *Les chevaliers du travail*, 1898.

Revue socialiste. Jean Jaurès : *La réglementation des grèves et l'arbitrage obligatoire*, 1901.

Sirey : *Recueil de jurisprudence*.

Sillon (1e). Octave Homberg : *Le développement de l'idée corporative au XIX^e siècle*, 10 juin et 10 octobre 1887.

Temps (1e), 7 septembre 1892.

Trades societies and Strikes. Report of the Committee appointed by national Association for the promotion of social science. London, 1860.

PREFACE

L'égalité des citoyens devant la loi ne date pas complètement de 1789. Certes, les diverses constitutions qui régirent la France jusqu'à l'an III en avaient fait un des dogmes fondamentaux de la Révolution (1). L'égalité faisait partie des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces affirmations, ces consécérations ne devaient d'ailleurs pas résister longtemps devant le courant législatif.

Au point de vue économique, dès l'aurore du nouvel état social, les patrons trouvèrent dans la Révolution, œuvre de la bourgeoisie, leur œuvre par conséquent, un puissant appui. Quelques mois après la proclamation du principe de la liberté du travail, le droit de coalition était retiré à la classe ouvrière (14-17 juin 1791). Et jusqu'en 1848, la loi réserva ses faveurs au patronat. Successivement, la loi du 22 germinal an XI entrave encore le droit de coalition pour l'ouvrier, et au moyen du livret, place le travailleur sous la surveillance permanente de la police ; l'art. 1781 du Code civil

1. Voir les déclarations des droits de l'homme : constit. de 1789 : art. 1 et 6 ; constitution de 1793, art. 3 et 6 ; constitution de l'an III, art. 3.

établit sur la seule affirmation du patron la quotité du salaire et la preuve de son paiement ; le Code pénal dans la question des coalitions, consacre la loi de germinal et établit une différence injustifiable entre le patron et l'ouvrier ; la loi du 18 mars 1806 donne aux seuls patrons ou chefs d'atelier le droit de siéger dans les conseils des prudhommes.

Un léger revirement en faveur des classes ouvrières se dessine avec la Révolution de 1848. On tente d'égaliser la situation dans les coalitions et dans les conseils de prudhommes. Mais l'opposition impériale, déjà puissante, empêche ces projets d'aboutir à l'égalité absolue et l'empire continue l'application des lois existantes. Ce n'est qu'en 1864, que l'empereur, sentant la popularité lui échapper de jour en jour, tout en essayant comme son grand-oncle, de détourner vers la gloire militaire les courants révolutionnaires du peuple, s'intéresse au sort des classes ouvrières et à leur vie matérielle, pour prouver sans doute que le césarisme démocratique conduit plus sûrement que la liberté à l'émancipation des travailleurs (1). Coup sur coup, les coalitions deviennent licites (25 mai 1864) et l'article 1781 du Code civil est abrogé (2 août 1868).

La troisième république devait parfaire l'œuvre et rétablir entre les facteurs de la production l'égalité si longtemps attendue : revision de la loi sur les prudhommes (7 février 1880) ; loi sur la liberté d'association (21 mars 1884) ; suppression du livret d'ouvrier (1890).

Le droit de coalition paraît avoir été la première

1. *Revue Bleue* (22-29 septembre 1900). J. Bourdeau : *Le Mouvement social en France*.

pièce détachée de l'édifice patronal et depuis 1864, les ouvriers en ont fait un usage de plus en plus fréquent, *ultima ratio* de leurs revendications. Les grèves sont devenues le symptôme le plus alarmant du malaise général qui tourmente l'industrie ; par leur état endémique, elles provoquent dans la production des crises dont la gravité va croissant. Elles sont actuellement la forme la plus aiguë de la « lutte des classes » chère aux collectivistes, et en elles se concrétise la question sociale tout entière.

C'est à leur histoire que nous apportons notre humble contribution. Après avoir considéré la coalition en elle-même, nous nous proposons de donner un aperçu de ce qu'elle fut avant 1789, d'étudier les théories successives, émises à son sujet par les diverses écoles et les remèdes proposés, enfin d'établir l'évolution de sa législation en France et dans les pays industriels, au XIX^e siècle. Nous concluons par un examen des projets en instance devant les divers parlements et l'exposé de ce que nous paraît devoir être la législation de l'avenir.

INTRODUCTION

« On appelle coalition, du mot latin *coïre*, l'accord de plusieurs personnes tendant à faire cesser entre elles la concurrence et à produire par là, la hausse ou la baisse du prix du travail ou des marchandises » (1). C'est ainsi que Dalloz définit la coalition. Nous verrons qu'aujourd'hui la tendance est plus complexe et que les coalitions ne s'exercent pas seulement sur les salaires. Laisant de côté les coalitions patronales (trusts, lock-outs et cartels) et les coalitions commerciales, nous ne nous occuperons que des coalitions ouvrières.

Le fondement psychologique de la coalition se trouve dans l'idée de solidarité créée par la conformité d'intérêts, unie à l'idée d'impuissance individuelle. Les ouvriers, chez qui le principe de la concurrence, ainsi que l'a remarqué Sismondi, se fait sentir plus brutalement que partout ailleurs, en raison de leur même désir d'améliorer leur situation se liguient pour arriver à leur fin ; leur coopération est, selon le mot de Fournière, une « synthèse d'antagonismes individuels résolus en harmonie » (2). Et malgré ce que l'accouplement de ces

1. *Repertoire*. V. XXVII, p. 580.

2. Fournière. *Essai sur l'individualisme*, Alcan, p. 31.

deux mots peut avoir de choquant, nous verrions dans la coalition une forme altruiste de l'égoïsme, chacun luttant pour soi-même en même temps que pour tous. Certes, il y a parfois autre chose, il y a parfois la loi de la majorité, non pas imposée, mais subie, il y a « la nécessité où est l'individu de ne pas se mettre en désaccord ouvert avec son milieu sous peine de compromettre sa sécurité ou tout au moins de diminuer ses chances de succès dans la lutte pour la vie. Ce danger est frappant dans la horde barbare où nul n'oserait impunément braver l'opinion commune, et l'on n'oserait pas dire qu'il fut nul, même dans la plus libre et la plus éclairée de nos sociétés modernes... » (1). Mais ceci est l'exception et on peut dire avec Pierre Leroux que « la loi de l'homme n'est ni le sacrifice, ni l'égoïsme, c'est la solidarité ».

La légitimité des coalitions, longtemps attaquée, n'est plus guère mise en doute aujourd'hui. La liberté de travailler implique celle de ne pas travailler pour un individu donné, et cet acte du non-travail, licite quand un seul l'accomplit ne saurait être coupable accompli par plusieurs. Nous verrons d'ailleurs à leur place les arguments fournis par ceux qui se firent les défenseurs des lois contre les coalitions (Chapelier, Seydoux, Dupin, de Vatimesnil). Et les ouvriers avaient si bien conscience de leurs droits que, dès 1824, la commission anglaise de la Chambre des communes disait que la prohibition légale était vaine, qu'elle avait « pour effet d'entretenir une irritation, une défiance réciproque entre les deux partis en présence. Elle a donné à ces

1. Marion. *Solidarité morale*, p. 196 note.

coalitions un caractère de violence et les a rendues très dangereuses pour la société » (1). Et Leroy-Beaulieu reconnaît de même que « la prohibition rend les coalitions plus sauvages par l'exaspération même des ouvriers ; elle leur communique cette saveur de révolte que goûtent fort les mauvais sujets et les transforme en insurrection » (2).

Distincte de l'association permanente (trade-unions, syndicats, gewerkvereine), la coalition l'est aussi de la grève ; elle est, pour ainsi dire, la menace de grève, mais elle est une association d'un caractère spécial, née spontanément pour une fin donnée et disparaissant avec elle. « Dans toute association, dit Hartwig, la cause est la même : le besoin de secours qui se fait sentir aux individus ; mais il y a autant de moyens de le satisfaire que de degrés dans son intensité. On peut diviser l'association en trois classes : celles qui suppléent à l'insuffisance de l'état dans les devoirs qu'il devrait remplir, celles qui ont pour but de résister à une oppression quelconque et celles qui se proposent une fin indépendante de l'action de l'autorité » (3). On peut, dans les coalitions, suivant le cas, trouver chacune de ces trois classes malgré que la première tende de plus en plus à disparaître en raison de l'intervention de l'État dans les questions industrielles.

1. Cité dans *Trades Societies and Strikes*, report of the Committee appointed by National Association for the promotion of social science. London, 1860.

2. *Essai sur la répartition des richesses*, Guillaumin, 1885.

3. Hartwig, *Untersuchungen ueber die ersten Aufänge des Gildewessens* (1862).

Le principal caractère de la coalition, c'est son état passager qui se complique souvent de violence, il faut bien le reconnaître. Le but, en effet, est d'obtenir par la force ce qu'on n'a pu obtenir par la discussion amiable, et quelquefois la surexcitation est telle que les grévistes se livrent aux pires exactions allant jusqu'à l'assassinat (1886, assassinat à Decazeville de l'ingénieur Watrin). Remarquons d'ailleurs avec M. Sighele, que dans les neuf dixièmes des cas, chacun des individus composant la foule assassine, pris en son particulier, serait incapable de commettre l'acte auquel il coopère (1), Parfois aussi, les troupes appelées à maintenir l'ordre sur le lieu de la grève font usage de leurs armes (la Ricamarie (1865), Fourmies (1891) et tout récemment, en 1900, la Martinique et Châlon-sur-Saône).

La coalition peut affecter deux formes : la forme défensive et la forme offensive (2) ; défensive, quand les ouvriers tentent de se rebeller contre une dépression de salaires imposée par l'entrepreneur ; offensive, lorsque la conjoncture du marché étant favorable, les ouvriers prennent eux-mêmes l'initiative de réclamer une amélioration de leur sort. Il semblerait que les ouvriers doivent être plus forts quand ils luttent pour conserver une position acquise, dans les grèves défensives ; les statistiques prouvent le contraire. En effet, pour l'offensive, les ouvriers choisissent leur heure et ne réclament que devant une demande plus grande de produits. Le patron, s'il veut ne pas froisser ou ne pas

1. Sighele, *Les foules criminelles*, Paris, Alcan (1901).

2. Schwiedland, *Jarbucher für National OEkonomie und statistik*, 1889, t. XIX.

perdre sa clientèle, est amené à s'incliner. Dans la grève défensive, au contraire, le moment est défavorable à l'ouvrier ; si le patron lui impose une diminution de salaire, surtout dans l'état actuel de nos mœurs, c'est qu'il y est obligé, il préférera même fermer son usine, le chômage pouvant, en l'état du marché, lui être favorable (1). En Angleterre, en 1888, d'après les statistiques du *Board of Trade*, sur 320 grèves offensives, 175 ont réussi, soit près de la moitié, tandis que sur 54 défensives, 12 seulement ont réussi, pas même un quart (2).

Il est une troisième forme de coalition d'un genre particulier, la mise à l'index ou boycottage ; elle consiste à faire le vide autour du patron boycotté. Celui-ci ne trouve plus d'ouvriers pour accomplir ses travaux ; mais il faut, pour arriver à un résultat, qu'il ne se rencontre pas de dissidents et que la solidarité de toute la classe ouvrière soit absolue. C'est pourquoi on ne trouve que rarement des exemples de mise à l'index qui aient réussi (3).

Une autre forme de coalition, préconisée par les anarchistes, est celle qu'on appelle du nom de *sabotage*, *go canny* en Angleterre, les ouvriers formant une coalition pour livrer aux patrons de mauvais ouvrages. Kropotkine (4) observe que le travail deviendrait impossible le jour où les ouvriers mettraient une

1. Voir Fawcett, *Travail et salaires*, Guillaumin, 1885, p. 53.

2. Cité par Molinari, *Les Bourses du Travail*, à l'appendice.

3. Pour *boycottage* et *sabottage*, voir Congrès de Toulouse (L. de Seilhac, *Les Congrès ouvriers*. Paris, Colin, p. 351).

4. *La conquête du pain* (p. 202).

volonté systématique à mal faire. Nous aurons l'occasion de reparler de cette forme de lutte, mais faisons remarquer d'ores et déjà combien une pareille pratique est condamnable ; inutile déperdition de matière première, elle doit être réprouvée au même titre que dans les guerres, les destructions inutiles d'immeubles ou de récoltes.

La raison économique des grèves résulte de la transformation de l'industrie. Sous le régime de la petite industrie, les coalitions étaient moins fréquentes qu'aujourd'hui ; les distances entre patrons et ouvriers, malgré que la jalousie des premiers tendit à une sorte de monopole, était moins grande ; peu d'ouvriers étaient engagés dans une même entreprise, et le capital nécessaire était loin d'atteindre la même importance que de nos jours ; aussi les grèves étaient-elles plus bénignes, et le patron pouvait, sans grandes pertes, fermer son usine. La situation actuelle n'est plus la même ; le machinisme, par sa complexité croissante, nécessite d'énormes sommes qui doivent rapporter intérêt. Chaque jour de repos est pour le capitaliste une perte qui peut s'élever à des chiffres énormes. C'est ainsi que de 1881 à 1886, aux Etats-Unis, les capitalistes perdirent, à la suite des grèves, 191.318.400 fr. (1). La nécessité de créer des associations de capitaux pour permettre de faire face aux frais d'une entreprise contribue à creuser plus profond le fossé qui sépare le capital du travail. Le salarié ne connaît plus le patron ; le chef de l'usine n'est souvent qu'un directeur aux gages d'une

1. Rapport du *Bureau du travail*.

compagnie, les rapports indispensables entre l'ouvrier et la direction ayant lieu par l'intermédiaire de contre-maitres. Les deux facteurs de la production acquièrent un caractère impersonnel ; ils se *désindividualisent*. Par là s'accroît sinon la haine, du moins l'indifférence profonde de l'ouvrier vis-à-vis du maître et de ses intérêts, sentiment qui s'exagère de la certitude qu'a le salarié de rester sa vie entière un sous-ordre, par l'impossibilité de devenir patron, conséquence des conditions économiques.

Enfin, la création des grandes usines a pour résultat de faire naître de grandes agglomérations de salariés, formant un milieu combattif et nerveux, facilement impressionnable, capable de grands sacrifices, mais proie facile pour ceux qui, d'un tempérament plus énergique, veulent leur faire partager leurs inimitiés ou les faire servir à leur ambition et qu'on appelle des meneurs. « Les hommes réunis en foule, dit M. Lebon, perdent toute volonté et se tournent d'instinct vers qui en possède une » (1).

Certes parmi ceux-ci, il en est qui, intellectuellement plus développés que leurs camarades, les guident et les conseillent par pur dévouement, mais trop souvent, on pourrait répéter les paroles du prophète Isaïe : « O mon peuple, ceux qui t'exaltent, te trompent et t'égarent ! » ; trop souvent, depuis l'accession des classes ouvrières à la vie politique par le suffrage universel, les meneurs ne cherchent qu'à ramasser dans la misère, corollaire de toute grève, un mandat électoral, justifiant la réflexion pessi-

1. G. Le Bon, *Psychologie des foules* (Alcan, 1896), p. 82.

miste de Léon Daudet : « Celui qui mène les foules, orateur ou agissant doit pour atteindre son but, jouer des passions de la multitude (1) ».

Les causes des grèves sont multiples et complexes ; on peut toutefois les diviser en deux catégories, celles qui touchent au contrat de travail, de caractère strictement économique, et celles qui en sont indépendantes. Parmi les premières, les discussions sur le taux des salaires (467 sur 740 en 1889), (2) sur la durée du travail (101) fournissent le plus fort contingent. Puis viennent, le machinisme (les ouvriers repoussant l'emploi de certaines machines, rare aujourd'hui) le marchandage, le mode de paiement du salaire, les amendes. Citons aussi à cette place, une cause d'un caractère tout original (grève des mineurs anglais de 1892), l'excès de production ; la grève, cette fois, n'est pas dirigée contre les patrons, mais contre la loi de l'offre et de la demande (3) ; les mineurs pour faire hausser le prix, cessèrent de produire, se donnèrent « un congé » de huit jours, qui permit l'écoulement d'une partie du stock disponible.

Parmi les causes non économiques des grèves nous rangerions :

1° Les questions d'administration intérieure : renvoi d'un contre-maitre, d'un ingénieur (Decazeville, 1886) ; la prétention émise par les ouvriers d'imposer au patron l'emploi d'ouvriers syndiqués, ou le renvoi d'ouvriers

1. Léon Daudet : *Germe et poussière*.

2. *Bulletin de l'office du travail*, octobre 1900.

3. Gide : *Revue d'économie politique*, 1892, p. 328.

non syndiqués (grève de l'acier en Amérique 1901) ou le renvoi de tel ouvrier (Joost à Bourgoin) ;

2^o Questions de salubrité et de sécurité (grève des ouvriers en bronze de Paris en 1858 demandant la substitution de la fécule à la poussière de charbon pour empêcher l'adhérence des matières en fusion aux moules de sables ; des peintres de Grenoble en 1901 pour protester contre l'emploi du blanc de céruse) ;

3^o Les grèves par sympathie, les ouvriers faisant grève par solidarité avec des camarades déjà en grève. Forme fréquente en Angleterre et aux Etats-Unis. Un rapport américain (1) parle de l'effet prodigieux de ces grèves et un rapport anglais les définit « un principe d'après lequel des ouvriers se mettent en grève sans alléguer un motif spécial de plainte, pour soutenir expressément des individus d'un autre métier en conflit avec leur patron (2) ». En France on peut citer la tentative récente de grève générale dans les mines, par sympathie avec les mineurs de Montceau (1901) ;

4^o Questions confessionnelles ou politiques (Carmaux, 1892. Le Creusot, 1899).

Telles sont les causes, voyons les conséquences. Elles

1. « The effect is prodigious ; greater, indeed, than that of the strike direct ». *Eight annual report of the Bureau of statistics of Labor of the State of N. Y. for the year 1890*, part. II, p. 935.

2. « Sympathy or on principle strikes of which much has lately been heard, are those in which men engaged in one occupation strike without alleging any special grievance of their own, expressly to support men engaged in some other occupation who are involved in a conflict with their employers ». *Rapport commission travail*, 1890, p. 38.

sont complexes aussi, économiques et sociales : économiques sur la production, le bien-être de l'ouvrier, le marché national ; sociales sur la séparation des classes.

La grève agit sur la production par l'arrêt partiel qu'elle lui impose ; la production arrêtée peut entraîner une hausse de prix dont le poids retombe sur le consommateur. J. Novicow évalue à 800 millions les pertes occasionnées par la grève des mineurs anglais de 1893 ; aux Etats-Unis les grèves firent perdre 235 millions à la production de 1881 à 1886 (1).

Aux ouvriers, elles apportent un surcroît de misères et de privations ; elles engendrent des dettes qu'il est ensuite bien difficile de payer. C'est pour eux un moyen de lutte, mais un moyen héroïque. « On pense, dit M. Rémy de Gourmont à ces enfants grincheux qui pour punir leur maman se privent de dîner ou à ces Chinois qui pour jouer un mauvais tour à leur ennemi s'en vont chez lui s'ouvrir le ventre (2) ».

Au point de vue national, elles font perdre souvent à une nation la prépondérance qu'elle avait sur un marché. Malapert (3) cite la grève des fondeurs parisiens de 1858 dont l'effet fut de faire passer le marché aux Allemands et celle des chapeliers en 1866 qui le livra aux Anglais. Mais ne faut-il pas dire ici avec J.-B. Say :

1. J. Novicow : *Les gaspillages des sociétés modernes*. Paris, Alcan, 1874, p. 73.

2. Rémy de Gourmont : *Les grèves ou la question du paradis terrestre*. Mercure de France, avril 1901.

3. *Journal des Economistes*, t. XLII, 2^e série, 1860. Voir aussi Laurain : *Etude historique, juridique et économique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie*. *Revue pratique du droit français*, t. LVI, p. 121 et s., 242 et s.

« Quelle prospérité que celle qui consiste à tenir misérable une classe nombreuse de l'Etat, afin d'approvisionner à meilleur marché des étrangers qui profitent des privations que vous vous êtes imposées (1) ».

Au point de vue social, les grèves exagèrent l'antagonisme des deux classes rivales, les patrons et les ouvriers ; vainqueurs et vaincus sortent de la lutte encore plus aigris les uns contre les autres, et selon le mot de M. Stirling « patrons et ouvriers se montrent les dents comme des chiens qui se disputent un os ».

Pour les résultats, si nous considérons la cause la plus importante des grèves, les salaires, on ne peut les nier. Nous savons que plusieurs économistes ont soutenu que le principal effet des grèves était de diminuer les salaires (2), mais les simples résultats statistiques démontrent l'erreur de cette affirmation ; et les coalitions, puissantes surtout par la crainte qu'elles inspirent (3), ont fortement contribué à l'amélioration des classes ouvrières. Certes, nous n'ignorons pas que ces résultats n'auraient pu satisfaire Lassalle (4), qui considérait le sort des classes ouvrières non pas par comparaison avec ce qu'il était autrefois, mais par comparaison avec celui des classes contemporaines de la société, et nous préférons dire avec Karl Marlo : « Pourvu que le roseau puisse sans obstacle extraire du

1. J.-B. Say, *Traité d'économie polit.* Guillaumin. Livre II, ch. VII.

2. De Puynode : *Théorie du salaire*. Miss Hariett Martineau : *Tendances des grèves à diminuer le taux des salaires*.

3. Leroy-Beaulieu : *Répartition*, Guillaumin, p. 399.

4. *Lettre aux ouvriers*. *Revue social.*, 1888.

sol les sucres nourriciers, croître au grand air et avoir sa part de la lumière du soleil, il n'a rien à réclamer et il serait mal venu de se plaindre de ce qu'il n'est pas le chêne ou d'envier les privilèges des arbres de la forêt (1) ».

Les statistiques démontrent d'ailleurs l'utilité de la grève, et si nous considérons l'année 1899, nous voyons que sur 740 grèves comprenant 176.826 grévistes, 180 avec 21.131 grévistes ont réussi ; 282 avec 124.767 grévistes ont abouti à des transactions et que 278 avec 30.928 grévistes seulement ont échoué. Les améliorations se font donc sentir sur 462 grèves avec 145.898 grévistes (2).

Mais la grève est une arme difficile à manier ; elle entraîne, nous l'avons vu, dans l'ordre économique comme dans l'ordre social de fâcheuses conséquences ; aussi de nombreux remèdes ont-ils été proposés pour les supprimer ou les amoindrir. Nous étudierons plus loin et leurs formes et leur efficacité. Quoi qu'il en soit, nous pouvons constater dès maintenant que le sort des classes ouvrières dont on a trop longtemps négligé de

1. *Economie universelle*, I., p. 305, cité par Edgard Allix : l'*Œuvre économ. de K. Marlo*.

2. *Bulletin de l'office du travail* (1900).

L'Angleterre en 1890, a vu 41 0/0 des grèves relatives à l'augmentation des salaires réussir complètement et 27 0/0 partiellement (*Réforme sociale*, 1892, p. 237).

En France, la même année, sur 313 grèves, 82 ont réussi ; 164 se sont terminées par une transaction ; 161 ont échoué. En 1891, 276 grèves ont eu comme résultats 91 succès, 67 transactions et 106 échecs. (*Bulletin de l'off. du travail*, 1893).

s'occuper, intéresse fortement à notre époque les Parlements des Etats industriels ; les diverses classes de la société se tournent de plus en plus vers celui par qui est créé leur bien être, vers l'ouvrier ; celui-ci monte de jour en jour dans l'échelle sociale ; il tend de plus en plus à la place à laquelle il a droit, et surtout dans la question des grèves, les littérateurs (1) ne dédaignent pas de nous initier à sa vie et aux sentiments qui agitent fortement son âme, si souvent faite de douceur et de bonté.

1. Nous ne parlons pas ici de M. Coppée et de sa *Grève des Forgerons*, mais on trouvera des études profondes de grèves dans Em. Zola : *Germinal* et son récent *Travail* ; Octave Mirbeau : *Les mauvais Bergers* ; Francis de Curel : *Le Repas du Lion* ; Gérard Hauptmann : *Les Tisserands* ; Bjornsterne Bjornson : *Au-delà des Forces* (2^e partie) ; Brieux : *Les Bienfaiteurs*.

PREMIÈRE PARTIE

Les coalitions avant la Révolution

« Est-il quelque chose
dont on puisse dire : c'est
une nouveauté ? Ce que
nous voyons, les siècles
passés l'ont déjà vu ».
Ecclesiaste, I, 10.

La coalition n'est qu'un des aspects de l'éternelle lutte entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas. Elle en est pour ainsi dire la forme économique, arme de guerre sur laquelle s'appuient aujourd'hui les revendications ouvrières lorsqu'elles trouvent vis-à-vis d'elles un patron intransigeant.

Cet antagonisme entre le capital et le travail est de tous les temps et de toutes les races. Nécessaires tous deux à la production, c'est de leur parfaite égalité que doit naître l'harmonie économique. Mais jusqu'à nos jours, conscient de sa force, protégé par les faveurs des pouvoirs publics, le capital a souvent été un moyen d'oppression contre toute une classe. Et l'âme humaine est ainsi faite qu'elle ne supporte qu'avec peine une dépendance même morale. L'esclave sur qui le maître avait droit de vie et de mort rongait son frein impa-

tiemment, le serf qui devait à son seigneur obéissance et corvée souffrait de son impuissance, le compagnon s'agitait avec force parfois contre les entraves intéressées dont les corporations entouraient la maîtrise, de même que le salarié d'aujourd'hui se soulève contre les exigences patronales.

Les conditions sociales des diverses époques ont pu successivement diminuer ou augmenter l'intensité de la lutte, mais il ne faudrait point croire pour cela qu'elle est un produit direct de notre siècle. L'esclavage de l'antiquité, le servage du Moyen Age, le système corporatif et le régime de la petite industrie de l'Ancien Régime ont pu en rendre les manifestations moins puissantes, en pallier les effets, mais l'envie du bien-être personnel, le désir du progrès social si naturels à l'individu, devaient fatalement la faire naître.

La coalition ouvrière est, en effet, intimément liée à la question de l'organisation du travail ; difficile, sinon impossible tant que le travail sera à peu près monopolisé par les esclaves ou les serfs, elle se développera avec le système de demi-liberté des corporations pour s'épanouir complètement au ^{xix}^e siècle avec la liberté industrielle.

CHAPITRE PREMIER

A ROME

Pour rencontrer les premières coalitions, il nous faut remonter très haut dans l'échelle des ans. Sydney et Beatrice Webb parlent (1) d'une révolte des briquetiers juifs en Egypte, en l'an 1490 avant J.-C. contre l'ordre qui leur était donné de fabriquer des briques sans paille. « Les coalitions d'ouvriers sont très anciennes, dit M. Leroy-Beaulieu ; comme tout ce qui dérive de la nature humaine et de la nature des choses on ne saurait leur trouver de commencement : le retrait des plébéiens sur le Mont Aventin était par excellence une grève » (2). Sans partager l'avis de l'éminent économiste sur l'exode des plébéiens dont les revendications nous paraissent avoir eu un caractère politique plutôt qu'économique, nous croyons que les coalitions ouvrières durent apparaître à Rome de bonne heure ; en effet, déjà sous Numa, les corps de métiers organisés

1. S. and B. Webb, *Histoire du trade unionisme*, Giard et Brière, Paris. trad. A. Metin, p. 1.

2. *Essai sur la répartition des richesses*, Paris, Guillaumin, p. 396.

sont nombreux, joueurs de flûte, orfèvres, charpentiers, teinturiers, corroyeurs, tanneurs, chaudronniers et potiers (1). Mais dès la période de conquête, l'esclavage s'introduit peu à peu dans la république, et dès lors la population servile très nombreuse laisse peu de place au travail salarié. « Là où il y avait de l'industrie, dit Fustel de Coulanges (2), les travailleurs étaient des esclaves.... Le riche d'Athènes ou de Rome avait dans sa maison des ateliers de tisserands, de ciseleurs, d'armuriers, tous esclaves. Même les professions libérales étaient fermées au citoyen. Le médecin était souvent un esclave qui guérissait les malades au profit de son maître. L'esclavage était un fléau dont la société libre souffrait elle-même. Le citoyen trouvait peu d'emplois, peu de travail ». Plutarque nous apprend que le triumvir Crassus avait 500 esclaves (3), Pline en attribue 4116 à Cécilius Claudius sous Auguste (4). Dans une telle société, l'entrepreneur trouve son intérêt à acheter des esclaves plutôt qu'à louer des hommes libres ; il ne leur donne comme salaire que la nourriture strictement nécessaire à leur vie, application avant la lettre, de la loi du salaire naturel dans toute sa brutalité. S'il est débonnaire et qu'il les paye en monnaie,

1. Ην δὲ ἡ διανομὴ κατὰ τὰς τέχνας, αὐλητῶν, χρυσοχόων, τεκτόνων, βαμέων, σκυτοτόμων, σκυτοδέφων, χαλκίων, κεραμέων. Plutarque, *Numa*, ch. XVII.

2. *Cité Antique*, Paris, Hachette, 1886.

3. *Vie de Crassus*, 2.

4. XXXIII, 47. Pour la question de l'esclavage, voir : Dureau de la Malle : *Economie politique des Romains*. Paris, Hachette, 1840, 2 vol., et Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'Antiquité*, 4 vol. in-8.

c'est encore lui qui en bénéficie puisque la loi romaine fait de l'esclave un instrument d'acquisition au profit du maître ; celui-ci n'a pas en outre à craindre les coalitions de ses esclaves et leur refus de travailler, puisqu'il est armé contre eux de toutes les rigueurs de la loi civile.

D'ailleurs, au point de vue industriel, Rome n'ayant jamais connu le régime de la grande industrie, il n'existe pas de grandes agglomérations d'esclaves dont les révoltes puissent devenir un danger. Mais au point de vue agricole, la situation n'est pas la même. De bonne heure, le système de la grande culture a été appliqué en Italie, et lorsque après la conquête, la Sicile devint un des greniers de Rome, ce fut le régime des *latifundia* qui prévalut dans son exploitation.

C'est par milliers que les grands propriétaires terriens employaient les esclaves aux différents travaux agricoles de leurs domaines. La situation des esclaves était d'ailleurs très précaire (1) ; à peine, par leur travail incessant gagnaient-ils de quoi manger. Aussi, en 134 avant J.-C., ils se soulèvent au nombre de 70 mille, et restent deux ans entiers révoltés. Plus de 20 mille furent suppliciés. « Il y avait danger trop grand, dit Mommsen, à épargner encore le capital des spéculateurs ».

Un nouveau soulèvement en 103 avant J.-C. avec comme chefs Salvius et Athenion oblige Rome à envoyer un proconsul et une armée. En 73 avant J.-C. ce sont les gladiateurs, esclaves que Rome exerce à s'entretenir pour le plaisir des foules, et qu'elle jette aux

1. Voir Mommsen, *Histoire romaine* (A. Franck, 1866), t. V, p. 10-16.

jours de fête dans l'arène, qui se soulèvent en Italie sous les ordres de Spartacus et mettent un instant en péril l'avenir de la grande Rome. Leurs dissensions intestines en eurent raison, mieux que les troupes consulaires.

Ces révoltes sont des formes spéciales de coalitions, les seules qui soient permises aux esclaves. Nous ne faisons que les signaler au passage, les raisons économiques de ces faits se doublant de questions politiques ou simplement morales, comme la question de la liberté par exemple.

Il rejaillissait sur le travail des artisans un peu de la déconsidération dont était l'objet le travail servile (1). « On a proclamé que tout travail vil affecté exclusivement ou principalement aux esclaves faisait perdre l'honneur... Rivaliser sur ce terrain avec les esclaves, braver les préjugés régnants, c'était renoncer à son sang, à sa position, c'était se dégrader » (2).

Il semble toutefois que de bonne heure se soit constituée une classe d'ouvriers libres, ou plutôt, elle fut une persistance des artisans des premières années romaines, alors que l'esclavage n'avait pas encore apparu, classe qui par la force des choses, dut se confiner aux travaux délicats auxquels les mains inexpertes ou paresseuses des esclaves ne pouvaient suffire. A mesure que s'accrût la faveur des affranchissements, le nombre des ouvriers libres augmenta ; des associations ouvrières surgirent

1. «.... Opifices omnes in sordida arte versantur. Nec enim quidquam ingenuum potest habere officina ». Cicéron, *De Officiis*, I, 42.

2. Ihering, *Esprit du droit romain*, II, 240.

en qui Mommsen (1) voit des coalitions luttant contre la concurrence et les exigences du fisc. Leur puissance devint assez grande pour éveiller les susceptibilités du Sénat et des empereurs qui les supprimèrent successivement. Mais la réglementation des pouvoirs publics est toujours impuissante quand elle se heurte aux intérêts naturels de toute une classe, aussi les associations renaquirent malgré les édits, et à l'époque du Bas-Empire, nous retrouvons les artisans groupés sur trois bases nouvelles : ceux des manufactures de l'Etat, véritables esclaves ; ceux dont la profession est nécessaire à la subsistance du peuple, les naviculaires par exemple ; enfin les artisans des corporations libres. La réglementation de l'Etat se fait sentir d'une manière plus ou moins puissante sur ces trois manifestations, mais quelle que soit la situation de l'ouvrier il est asservi à son usine ou à sa corporation, ses droits et ses devoirs sont définis d'une manière trop étroite, le pouvoir central fixant lui-même la loi et en assurant son application par des pénalités très fortes, même par la peine de mort. Il semblerait qu'avec une telle organisation du travail les coalitions ne dûrent pas exister, mais malgré l'absence de documents précis, il faut bien admettre qu'elles se firent jour puisque nous trouvons des textes qui les prohibent. Un édit de Dioclétien de 301 réglemente l'industrie et fixe le taux maximum auquel pourront atteindre et les denrées et les salaires. En raison des termes employés, il semble que c'est une véritable coalition des vendeurs que Dioclétien veut

1. *De coll. et sod.* § 16.

supprimer « mais *parce que la fureur du gain ne connaît de frein que la nécessité*, et que ceux auxquels l'extrémité de la misère a fait sentir leur malheureuse condition ne peuvent rien faire au delà pour s'en affranchir, il convient à nous, qui sommes les pères du genre humain de mettre fin par une loi à un état de choses aussi intolérable..... » (1). Un peu plus tard en 483, une constitution de l'empereur Zénon défend les monopoles pour la vente des objets de première nécessité, habits et objets de consommation et interdit aux marchands ou artisans de se concerter dans le but de créer sur tel ou tel objet une hausse artificielle (2). Justinien, peu après, renouvellera les mêmes prohibitions (3). Nous nous trouvons donc ici en présence de véritables coalitions ouvrières, assez puissantes pour que les pouvoirs publics s'en soient émus et aient cru nécessaire de les interdire.

Ces faits nous démontrent l'intensité du développement industriel de cette époque, en même temps que la

1. Cité par Typaldo Bassia (*Des classes ouvrières à Rome*, Paris, Marescq 1892) d'après une inscription au musée de la ville d'Aix, corroborant les inscriptions de Stratonicee, de Géronthræ et celle fragmentaire de Mylasa.

2. « Si quis autem monopolium usus fuerit exercere, bonis propriis expoliatus et perpetuitate damnetur exilii ». Liv. IV, tit. LIX.

3. Celui qui a commencé un travail est tenu de le terminer sous peine de dommages-intérêts ; si une entente se forme pour ne pas continuer l'ouvrage « qui hoc solo recusat opus perficere, quod ab alio antea inchoatum sit is eandem pœnam excipiat, quam is exceptit qui opus reliquit ». liv. VIII, tit. X.

force des classes ouvrières puisque les empereurs étaient obligés de compter avec elles. Les invasions vont détruire ce mouvement et replonger l'industrie dans les ténèbres d'où elle commençait à sortir.

CHAPITRE II

JUSQU'AU XIV^e SIÈCLE

La Gaule devenue rapidement et par sa richesse naturelle et par la faculté d'assimilation de ses habitants une des provinces les plus florissantes de l'Empire fut régie par les mêmes lois, et l'organisation du travail y existait sur les trois mêmes bases corporatives.

Lorsque l'Empire romain sombra définitivement dans la tourmente des invasions, elle fut une des premières proies que se partagèrent les barbares et les nouveaux venus en détruisant par leur occupation une industrie déjà prospère, n'apportèrent en échange qu'une industrie rudimentaire. Peu à peu, au contact des Gallo-Romains, ils sacrifièrent de leurs coutumes et empruntèrent les habitudes des vaincus. L'esclavage qui avait à peu près disparu eut un regain de vitalité, le travail libre subit une nouvelle éclipse. Mais l'envahisseur apportait avec lui des influences ataviques dont il ne pouvait se dépouiller et comme le dit Augustin Thierry (1) « le penchant des mœurs nationales du riche barbare le

1. *Histoire du Tiers-Etat*. Paris. Garnier, p. 16.

portait à reléguer l'esclave hors de la maison et à l'établir comme laboureur ou artisan sur une portion de terre à laquelle il se trouvait fixé et dont il suivait le sort dans l'héritage et dans la vente ». Ce mouvement fut en outre accéléré par le besoin de sécurité ; les institutions du Moyen-Age se fondent en effet sur les rapports mutuels qui existent entre le fort et le faible ; celui-ci promet obéissance à celui-là en échange de sa protection. Impuissants à se défendre eux-mêmes, au milieu des troubles grandissants, les artisans désertent la ville et pour se garantir contre les violences des puissants, ils demandent assistance à l'un d'eux et se réfugient dans ses domaines.

Dès lors, le seigneur, tout comme le maître de l'antiquité, possède des serfs artisans qui, sous des conditions déterminées, accomplissent dans sa seigneurie les divers travaux de leurs professions. « Le régime féodal étend son réseau partout et sur tout, villes et campagnes ; dans les villes, on est soumis au comte ou à l'évêque ; dans les campagnes, on est serf du manoir ou du couvent. Tout est érigé en fief, le droit de travailler aussi. Des artisans obtiennent, à titre de fief, le droit exclusif de travailler pour le seigneur qui, pendant ce temps, leur paye une somme d'argent et leur fournit des subsistances » (1). Dans les villes, cependant, il existe encore quelques artisans libres, mais peu nombreux et disséminés, les serfs suffisant aux besoins industriels du seigneur.

Dans un tel régime, les coalitions devaient être rares ;

1. Alfred Jourdan, *Cours d'économie politique*, p. 108.

toute plainte des artisans contre le seigneur dont ils sont les serfs aurait pris un caractère séditieux ; le seigneur détient, en effet, la puissance publique, et dès lors une coalition devient une révolte contre l'autorité. C'est dans ce sens que Flammermont interprète un capitulaire de Louis le Débonnaire relatif aux « conjurations » des serfs de la Flandre et de la mer du Nord, « de ce pays qui, dit-il, connut de bonne heure la grande industrie et le grand commerce » (1).

Nous sommes ici dans une période les plus obscures de notre histoire. On ne peut raisonner que sur des hypothèses ; les chroniqueurs et les annalistes, trop occupés des luttes que se livrent le pouvoir royal et la noblesse, qu'ils écrivent dans le silence des monastères ou dans le feu des batailles, s'intéressent trop peu aux classes ouvrières de leur société et leur formation leur échappe à peu près complètement. On en est réduit aux documents d'archives mis à jour dans des monographies locales.

Notons que, jusqu'à présent, la classe ouvrière ne s'est pas différenciée d'une manière précise de la classe

1. « De conjurationibus servorum quæ fiunt in Flandria et in Mempisco et in ceteris maritimis locis volumus ut permissos nostros indicetur dominis servorum illorum ut constringant eos, ne ultra tales conjurationes facere præsumant et ut sciant ipsi eorumdem servorum domini, quod si cujuscumque servi hujuscemodi conjurationem facere præsumpserint, postquam eis hæc nostra jussio fuerit indicata, bannum nostrum id est sexaginta solidos, ipse dominus persolvere debeat. » Cité par Van der Knidere, *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique*. Bruxelles, 1810, in-8, p. 295, d'après *Capitulare Missorum*, a. 821. Boretius, I, 301.

patronale. Le seigneur, sur les domaines duquel exerce l'artisan, ne saurait être considéré comme un patron, il est *mutatis mutandis* dans une situation identique à celle du maître vis-à-vis de ses esclaves dans l'antiquité.

Mais, à mesure que l'on avance dans l'histoire, les besoins individuels deviennent plus nombreux, la classe des artisans augmente et le seigneur, souvent à court d'argent à la suite des nombreuses guerres privées qui ensanglantent toute cette époque, s'habitue à vendre à ses sujets l'affranchissement ; il y trouve un profit plus grand et immédiat. Le travail libre, presque inexistant jusque-là, réapparaît. L'industrie se présente dès lors sous une forme disséminée, l'artisan suffit ordinairement aux travaux de sa clientèle, et pour y satisfaire, il gagne les agglomérations. Peu à peu, survivance peut-être des collèges d'artisans si importants à Rome, dont le souvenir s'était transmis chez les ouvriers restés libres, peut-être conséquence de la gilde germanique apportée par les flots toujours renouvelés des envahisseurs ou simple besoin de sécurité contre les exactions des seigneurs, apparaissent les corps de métier. Dès 1060, nous connaissons à Redon l'existence d'un corps de drapiers ; les marchands de l'eau à Paris ont des statuts qui datent de 1121. Ces corporations se fondent d'abord humblement et sans bruit ; dépendantes du seigneur, elles prendront de la force et de la hardiesse à mesure que ses membres s'enrichiront. Nous sommes encore dans la phase de faiblesse des corporations qui se prolongea jusque vers la fin du ^{xiii}^e siècle. Ces corporations ont dès lors, comme le fait remarquer Levas-

seur (1), l'aspect de véritables coalitions. Cette organisation n'était toutefois pas générale ; toutes les villes ne possèdent pas de corporations, et dans celles où elles existent tous les métiers ne sont pas assujettis à ce système. « En France, nous dit Loyseau, il n'y avait anciennement que certaines bonnes villes où il y eut certains métiers jurés, c'est-à-dire ayant droit de corps et communautés, en laquelle on entrait par serment » (2). Dans certaines villes, les associations étaient même défendues : «... et il ne doit être fait ni serment, ni aucune association parmi ceux qui exercent leur métier (3);

1. « Les gens d'une même profession, groupés d'ordinaire dans une même rue ou un même quartier, avaient pu facilement s'entendre, se rendre des services réciproques, et au lieu de se faire les uns aux autres une concurrence que leur faiblesse aurait rendue désastreuse pour tous, ils préférèrent se coaliser contre leurs ennemis communs : les officiers du seigneur qui les rançonnaient à merci ; les artisans étrangers qui venaient vendre leurs produits dans la ville ou s'établir à côté d'eux, leur enlever une partie de leur travail ou de leurs profits ; les gens exerçant une profession analogue à la leur qui empiétaient sur leur domaine et leur faisaient un tort de la même nature ; enfin les gens de leur propre métier eux-mêmes qui, par ignorance ou cupidité, nuisaient à la réputation du métier en livrant de mauvais produits ou créaient trop de concurrents en apprenant leur art à un trop grand nombre d'apprentis. » Levasseur, *Histoire des classes ouv. av. la Révolution*, p. 196, t. I. Cf. Schäffle : *Bau und Leben des Socialen Körpers*, traduction italienne d'Eusebio Ludovico (*Struttura e vita del Corpo sociale*), Turin, 1881, p. 783-798.

2. Loyseau, *Traité des offices*, ch. V, 74, p. 328.

3. Coutume de Limoges, art. 24, cité par Levasseur, p. 202, t. I.

et s'il était fait serment ou association, ils ne vaudraient rien par la coutume du château... » .

Ce qu'il faut surtout remarquer dans cette période de formation des corporations, c'est la solidarité qui existe entre le mouvement d'affranchissement politique et le mouvement d'affranchissement économique. Ils sont tous les deux, si l'on peut employer l'expression, synchrones. Entre le seigneur et la masse ouvrière, un traité, une charte est intervenue; le seigneur abandonne contre certaines redevances, aux signataires et à leur descendance, la liberté en même temps que le droit de lever une échoppe et de faire un métier. Il en résulte une organisation stable qui, de longtemps, empêchera l'existence de toute coalition. En effet, « le bourgeois » est lié par les termes de la charte que lui a octroyée le seigneur; il doit en suivre toutes les formalités s'il veut que le seigneur respecte les droits qu'elle lui confère. Une coalition devient une violation du traité, et elle dégénère rapidement en émeute. C'est, comme nous le verrons, le cas qui arrive le plus fréquemment dans la Flandre dès le XII^e et le XIII^e siècle, où les coalitions finissent dans le sang et ont besoin, pour être réprimées, de la fréquente intervention des forces publiques.

Mais, à mesure que l'activité industrielle croît avec le développement de la société, l'artisan, chef de métier, ne suffit plus à la tâche qui lui est demandée et il s'adjoint, pour satisfaire aux exigences de sa clientèle, des ouvriers, des « vallets » comme on les appelle dans le langage du temps. C'est l'apparition de la classe ouvrière proprement dite, nettement distincte de la

classe patronale. Mais les rapports entre patrons et ouvriers sont des plus cordiaux ; il n'existe pas entre eux de différence sociale, ils vivent dans la plus complète intimité, travaillant ensemble, mangeant à la même table et couchant au « même hostel », comme dit le Livre des Métiers. Le rang de compagnon n'est qu'une étape vers la maîtrise, le nombre des maîtres n'est pas limité, la corporation est ouverte à tous, et tous peuvent, sans aucun frais, devenir des maîtres. La simplicité des mœurs de l'époque favorisait l'esprit de solidarité qui unissaient le maître et le valet, « conséquence, comme le dit Marc Sauzet, d'un milieu social dont nous avons perdu le souvenir et l'espérance » (1). C'est surtout à cette période que se peut appliquer ce que disait l'*Association catholique* (2) des corporations : « Les droits de tous les citoyens, jusqu'aux plus humbles et aux plus faibles, étaient reconnus et protégés, les diverses catégories de citoyens étaient solidaires les unes des autres et tellement liées entre elles qu'elles ne pouvaient se nuire et trouvaient au contraire leur intérêt à se défendre réciproquement. »

L'industrie présente en outre un caractère purement local, les moyens de communication sont difficiles et coûteux, l'on n'a guère à compter avec la concurrence étrangère ; les arts mécaniques, encore dans l'enfance, ne font pas craindre un excès de production qui viendrait troubler cette harmonie initiale ; l'organisation

1. Marc Sauzet, *Essai historique sur la législation industrielle de la France. Revue d'écon. polit.* (1892).

2. *L'Association catholique* (15 mars 1881).

est une organisation toute simple, avec pour base l'idée de la solidarité, sollicitude du patron pour l'ouvrier, dévouement de l'ouvrier à l'égard du patron. Enfin le capital nécessaire à l'installation d'un métier, à l'ouverture d'une échoppe est de peu d'importance ; on ne connaît pas encore la grande industrie sauf de rares exceptions et généralement les apprentis, leur stage terminé exercent comme maîtres, souvent sans passer par l'état de compagnon. Le chef-d'œuvre est à peu près inconnu du moins sous la forme précise qui le caractérise plus tard, les *Registres* d'Etienne Boileau sont à peu près muets sur ce point, une seule « expérience » est exigée pour se convaincre de la capacité du candidat, sans exagération et sans frais.

Tout cela d'ailleurs n'est pas codifié, ce sont des règles que la coutume a imposées, admises par tous, puisque tous y trouvent leur profit, les droits des maîtres étant aussi assurés, ceux des ouvriers sauvegardés. Ce n'est qu'au début du xiii^e siècle, pour la ville de Paris seulement que le prévôt Etienne Boileau leur donnera force de loi dans sa juridiction.

La journée de travail, automatiquement fixée par la corporation est la même pour tous les gens du même métier, assez élastique d'ailleurs puisqu'ordinairement elle commence avec le soleil levant ou avec les offices religieux du matin pour finir au soleil couchant ou aux offices du soir.

Comme salaire, malgré qu'on ne puisse fixer d'une manière précise leur valeur, en raison des diverses monnaies de l'époque et de la transformation du pou-

voir d'achat de l'argent, si l'on en croit M. d'Avenel (1) ils étaient suffisants. Le salaire moyen des ouvriers de Paris, vers la fin du XIII^e siècle est en effet, semble-t-il, de 18 deniers parisis soit 1 fr. 50 au pouvoir intrinsèque de l'argent et 6 francs comme valeur d'échange comparée à la monnaie moderne.

Notons au passage la création, vers la fin du XII^e siècle, des confréries, institutions concomitantes aux corporations, d'ordre à la fois religieux et charitable, que l'Eglise interdit plusieurs fois dans ses conciles (1), comme prétextes à des orgies sans fin et dont nous verrons l'importance au point de vue ouvrier vers le XV^e siècle.

Tel est à peu près le milieu corporatif jusque vers le XIV^e siècle. Les coalitions semblent y être inutiles ; l'industrie comme nous l'avons vu est disséminée, le nombre des ouvriers coopérant sous les ordres d'un même

1. *Histoire économique de la propriété, des salaires et des prix en général de 1200 à 1800*

2. Augustin Thierry a réuni à la fin de ses récits du temps mérovingien, les défenses faites à ce sujet par les divers conciles. Voici, à titre d'exemple, celle du concile de Rouen : « Sunt quidem tum clerici tum laici hujusmodi ineuntes societatem ut de cetero quibuslibet causis *vel negotiis* mutuum sibi præstent auxilium, certam in eos pœnam statuantes qui contra hujusmodi veniunt constitutionem. Et quoniam hujusmodi societates S. fratrias circa personas utriusque ordinis, canonica detestatur scriptura ; eo quod eorum observantia usque ad crimen perjurii perducatur, ne amodo fiant aut si facta fuerint ne observentur, sub interminatione anathematis prohibemus », 1189. Plus tard, le concile de Sens, en 1528, sera encore plus explicite : « Cum ex multiplicatione confratriarum sæpe monopolia oriri contingat et quæ in usus pios consumenda sunt, in crapulam converti videantur. »

patron est de peu d'importance, les désaccords qui surgissent entre les deux partis, ordinairement de caractère personnel trouvent leur solution devant les tribunaux judiciaires. Les ouvriers n'ont pas encore d'association qui puisse réunir leurs griefs et ceux-ci trop peu nombreux ne leur ont pas encore donné l'occasion de le faire. Remarquons qu'aujourd'hui même, où la solidarité ouvrière est très développée, les grèves réussissent difficilement dans les industries disséminées, même lorsqu'il existe un syndicat qui rassemble les doléances ouvrières (1). Les patrons au contraire, tout puissants au sein de la corporation y vivent en état de coalition presque permanente, mais la jalousie mutuelle dont ils font preuve les uns à l'égard des autres fait souvent contrepoids (2). Toutefois l'autorité sera parfois obligée

1. Les échecs de ces grèves sont fréquents. Citons les exemples tout locaux des garçons coiffeurs à Lyon en 1900, les garçons boulangers plus récemment encore (1901). Le succès de ces deux grèves fut à peu près illusoire, car dans ces industries, avec le nombre très disséminé des patrons, les questions économiques se doublent de questions personnelles, les ouvriers se connaissent imparfaitement entre eux et sont ordinairement les jouets des meneurs.

2. Les statuts corporatifs vont même plus loin et ils défendent parfois l'association entre maître : « Doi mestre du mestier ne pluseur ne pueent estre compaignon ensemble dans un hostel. » *Livre des Mét.*, Ed. Depping, titre LIII, p. 133. Foulons. « Nus toissarans, ne nus teinturiers, ne nus foulons ne doivent mettre fueur en leur mestier par nule alliance par laquelle cil qui a à fère aurent de leur mestier ne puisse avoir de leur mestier pour si petit prix come ils porront, et pour que cil meesmes qui de ces mestiers dessus diz sont, ne puissent de leur mestier faire si bon marché come ils voudront, et se aucun des mestres dessus diz feisoient en leur mestier

d'intervenir contre de véritables coalitions créées entre eux.

Ainsi, persiste jusqu'au xiv^e siècle, la cordialité des rapports entre maîtres et ouvriers. C'est l'âge d'or de l'époque corporative, celui que l'école de le Play nous donne en exemple à côté du régime actuel de la liberté industrielle. Mais il ne faudrait point croire que la vie industrielle n'a connu encore ni les conflits ni les misères. Dans les vieilles industries et dans celles qui exigent de gros capitaux pour être exercées, les rapports se sont tendus davantage et les grèves ont déjà apparu, amenant souvent des conflits sanglants, car en ces temps-là, il n'y a pas loin de la coalition à l'émeute. Des exemples nombreux nous en sont fournis par des monographies locales. En 1279, ce sont les tisserands de Douai qui réclament le retrait d'une nouvelle taxe sur les draps et qui devant l'opposition du magistrat massacrent 11 échevins (1). L'année d'après à Ypres (2), les ouvriers se rebellent contre de nouveaux règlements de fabrication qui, disent-ils, lèsent leurs intérêts. En 1280, ce sont les drapiers de Provins (3) qui mettent le maire à mort à la suite d'une coalition, formée contre une ordonnance prolongeant d'une heure la journée de travail. En 1292, à Reims, un statut du corps de ville in-

alcune alliance, li mestre et li jurez le feroient savoir au prevost de Paris, et li prevost defferoit leurs alliances et en prendroit amende selon ce qu'il li sembleroit que bien fust. »

1. *Chronique de Douai*. Tailliar, t. I, p. 247.

2. Cité par Flammermont : *Essai sur les coalitions ouvrières à la fin de l'ancien régime*.

3. Bourquelot, *Histoire de Provins*, t. I, 239.

terdit toute coalition entre les maîtres de la draperie et entre les ouvriers tisserands.

L'autorité s'émeut de plus en plus de ces atteintes portées à son droit, car elle estime que le droit de travailler est un droit régalien, et vers la fin du XIII^e siècle, Beaumanoir dans ses *Coutumes du Beauvaisis*, rangera les coalitions au titre des « meffès » :

« Alliance qui est fête contre le commun porfit, si est quant aucune maniere de gent fiancent ou créantent ou convenencent qu'ils n'ouverront plus à si bas fuer comme devant, ains croissent le fuer de lor auctorité et acordent qu'ils n'ouverront por mains et metent entre ax peines ou manaces sor les compaignons qui lor alliance ne tenront ; et ainsi, qui, se lor soufferoit, seroit ce contre le droit commun ne jamès bon marciès d'ouvrages ne seroit fes ; car cil de çascun mestier s'efforce-roient de penre plus grans loiers que reson, et li com-muns ne se pot souffrir que li ouvrages ne soit fet. Et porce, si tost que tix alliances viennent à le connaissance du souverain ou des autres seigneurs ils doivent geter le main à toutes les persones qui se sunt assenties à tix alliances et tenir en longe prison et destroite ; et quant ils ont eu longe painne de prison on pot lever de ças-cunne soixante saus d'amende (1) ». Il semble à lire ce passage que les coalitions connaissaient déjà les voies de fait et les amendes contre les ouvriers qui voulaient malgré l'état de grève, continuer leur travail.

1. Edition Beugnot, Paris, J. Renouard, 1842.

CHAPITRE III

DU XIV^e AU XVII^e SIÈCLE

Peu à peu, nous venons de le voir l'âge d'or disparaître. « Comme chaque fois que les hiérarchies sociales sont ébranlées, ceux qui sont à la tête refusent toujours d'appeler les inférieurs à la discussion nécessaire ; ils luttent au contraire avec acharnement pour la défense de leurs prérogatives qu'ils appellent des droits ». Cette lutte des maîtres contre la masse croissante des ouvriers, pour faire de la maîtrise un corps fermé presque héréditaire, se prolongera jusqu'à la Révolution, plus violente à mesure que les causes de conflits augmenteront, à mesure que les ouvriers réunis en confréries ou en compagnonnage auront davantage le sentiment des égards qu'on leur doit et de la force qu'ils ont. Les coalitions plus nombreuses exigeront une réglementation parfois sévère, une répression parfois sanglante de la part du pouvoir royal.

I. *Des causes de conflits entre patrons et ouvriers.* — Jusqu'au XIV^e siècle, la réglementation des corporations a été uniquement le fait des maîtres ; c'a été pour ainsi

dire la période de *self government*. Les avantages qu'ils se sont donnés jusque-là, vont devenir des privilèges par suite de leur égoïsme et de la transformation des conditions économiques. Taillés sans cesse par le roi sur leurs maigres bénéfices, les serfs des campagnes, saisis par l'attrait magique des villes, vont s'y précipiter avec l'espoir d'une vie plus facile et plus douce. La population urbaine s'accroît rapidement et la classe ouvrière proprement dite se différencie nettement de la classe patronale. Dès lors, les maîtres jaloux des prérogatives que leur donne le droit d'exercer un métier ont peur d'une concurrence qui irait grandissant, et comme ils sont tout puissants dans la corporation, que celle-ci avec les faveurs du pouvoir royal est devenue à peu près autonome, leur but va être d'entraver l'obtention de la maîtrise de façon à conserver le monopole de leur art. Les difficultés nécessaires pour y arriver vont être accrues, prix demandés pour exercice du métier, exécution du chef-d'œuvre, obligation du tour de France, banquet de réception.

La barrière se creuse chaque jour plus infranchissable entre le capital et le travail. Au début, l'entrée dans la maîtrise semble, les registres d'Etienne Boileau étant muets à ce sujet, accessible à tout compagnon, pourvu qu'il ait exercé comme tel. Il faudra maintenant payer soit à la corporation, soit au roi des sommes qui vont aller en augmentant. La maîtrise, selon le mot de M. Saint-Léon (1), a des abords comme barricadés par l'esprit de caste, intéressé à en tenir éloigné l'ouvrier.

1. *Histoire des Corporations de métiers*, p. 237.

« Ces droits, dit M. Hauser, furent généralement relevés entre 1450 et 1581. En 1456, chaque maître nouveau payait au roi 10 sols parisis.... Chez les faiseurs d'esteuf (1467) il faut payer 20 sols à la confrérie, 10 sols aux maîtres, chez les sayetiers (1481) 20 sols à la confrérie, 14 au roi, 6 au juré (1) ».

A côté de cela, l'expérience nécessaire au début s'exagère et devient très compliquée. Alors qu'au ^{xiii}^e siècle, le Registre des Métiers n'en parle que pour les chapuiseurs, et encore incidemment, le chef-d'œuvre devient au ^{xiv}^e siècle une loi générale de tous les métiers. Sa fabrication était réglée d'une façon très minutieuse, sur un programme élaboré par les jurés. Un temps très long était nécessaire à sa confection et comme ici de nombreux abus s'étaient introduits, à la fin de ^{xvi}^e siècle une ordonnance de Henri III (1581) en fixera par son article 26 la durée maxima à 3 mois. Les jurés le rendaient encore plus coûteux en exigeant parfois l'emploi de matières précieuses. Et on cite l'exemple d'un ouvrier corroyeur Baudequin qui dût comme chef-d'œuvre confectionner un ouvrage très long et très difficile dont les ferrures devaient être en argent (1571).

Enfin, la réception à la maîtrise comportait encore un banquet que le nouveau maître devait offrir aux jurés et aux anciens.

Telles sont les obligations générales auxquelles étaient soumis tous les compagnons voulant accéder à la maîtrise. Un document de la fin du ^{xvi}^e siècle, cité

1. *Ouvriers du temps passé*, p. 142.

par Levasseur rappelle tous ces abus et démontre l'impuissance des lois contre eux : « De plus les jurés exigent de tous les maîtres de chef-d'œuvre autant qu'il s'en présente à la maîtrise, de chacun, suivant les communautés des uns, depuis deux cens livres jusques à des mil et douze cens livres, outre les gans et jetons d'argent, au lieu de la taxe de l'ordonnance et arrests qui est pour tous frais en quelques communautés trente six livres..... » (1).

Mais les abus ne s'arrêtaient pas là. Les maîtres de métiers avaient une tendance marquée à faire de la maîtrise un office héréditaire qui aurait scindé la population industrielle en deux castes, l'une de patrons pouvant parvenir facilement à la richesse en monopolisant les profits, l'autre d'ouvriers destinés à rester les instruments de fortune de la classe patronale. Pour cela, des avantages très nombreux sont faits au fils et gendres de maîtres, aux veuves qui se remarient. En leur faveur les prix d'accès à la maîtrise sont réduits, l'apprentissage n'est pas nécessaire ou du moins il est fortement abrégé ; le chef-d'œuvre se résout quelquefois pour eux en une « expérience ». Si le chef-d'œuvre était nécessaire, ils le faisaient chez des patrons indulgents ou corrompus, amis de leur père qui l'acceptaient sans difficulté. Enfin souvent les fils de maître n'étaient pas soumis à l'obligation du banquet. Dans plusieurs corporations (bouchers de Meulan, bouchers d'Evreux, ferrons de Normandie) les statuts plus intransigeants encore n'admettent que les fils et gendres de maître,

1. Levasseur, t. II, p. 99, *op. cit.*

interdisant à tout autre le droit d'exercer dans la ville ; le droit de s'établir devient une sorte de patrimoine héréditaire. « Les métiers, dit M. Fagniez en parlant de la fin du xvi^e siècle, n'étaient que pour les fils et les gendres de maîtres ou pour les candidats assez riches pour se concilier la bienveillance de ceux-ci par des présents et des banquets qui à Paris coûtaient aux candidats de 60 (566 fr. 29) à 200 écus (1.887 fr. 63) » (1). En résumé la distance qui sépare l'ouvrier du patron ne fait que s'élargir tant sous l'influence des causes naturelles qu'en raison des tendances monopolisatrices et héréditaires des maîtres.

Dans les métiers libres, la question change de face. Ici le candidat n'a plus à compter avec les prix de la matière, mais avec le capital nécessaire à l'installation du métier. Un édit du xvi^e siècle exige du patron imprimeur quatre presses et huit sortes de caractères. Dans la soierie, les avances obligatoires sont encore plus grandes. Les métiers capitalistes apparaissent, le régime de la grande industrie commence à prévaloir.

La découverte de l'Amérique avec comme conséquence l'afflux des métaux précieux accélère l'évolution industrielle. Nous venons en outre de traverser les périodes troublées de la guerre de Cent Ans ; mais sous l'influence de la royauté dont le rôle grandit de jour en jour et qui s'élève peu à peu à l'absolutisme, la sécurité revient dans le royaume. Le résultat économique en est naturellement une hausse de prix. Il semblerait ici qu'il dût y avoir répercussion sur les salaires, mais en réalité

1. *L'Economie sociale de la France sous Henri IV.*

il n'en est rien. La corporation dont les patrons sont devenus les maîtres a, en effet, pour but principal d'empêcher cette hausse, non pas en demandant la baisse, mais en demandant simplement le *statu quo* ce qui en raison de l'augmentation du prix de la vie est une baisse permanente. Les tableaux que M. d'Avenel a établis pour les salaires des maçons et des charpentiers non nourris marquent même de 1400 à 1525 une baisse continue qui se relève légèrement de 1526 à 1600 (1).

C'est là une entente spontanée des patrons qui parviennent malgré l'augmentation du prix courant à laisser stationnaire le coût de production, le prix de revient. Cela explique en même temps leur grand désir de limiter la concurrence, de poursuivre les forains et les chambrelans dont les travaux à meilleur compte dépréciaient le marché. Il faut faire intervenir ici aussi au détriment de l'ouvrier, l'abaissement considérable du pouvoir de l'argent ; les salaires n'augmentaient pas en proportion du prix des denrées. « Le plus souvent, dit M. Levasseur (2), les maîtres profitent du renchérissement pour vendre leurs marchandises plus cher et attendent pour payer plus généreusement leurs ouvriers que ceux-ci les y aient contraints par leurs réclamations répétées ; de là des misères, des plaintes et des révoltes ».

1. Voici les prix donnés par M. d'Avenel, pour les maçons et les charpentiers : 1401 à 1425 : 1,10 et 1,08 ; 1426 à 1450 : 1 franc et 0,99 ; 1451 à 1475 : 0,87 et 0,95 ; 1476 à 1500 : 0,80 et 1,06 ; 1501 à 1525 : 0,81 et 0,82 ; 1526 à 1550 : 0,98 et 1,14 ; 1551 à 1575 : 0,96 et 1,01 ; 1576 à 1600 : 1,20 et 1,19. A partir de cette époque, la baisse continue.

Vicomte d'Avenel, ouv. cité.

2. Ouv. cité t. II, p. 57.

La royauté s'était déjà faite ici l'auxiliaire du patronat par ses édits sur le cours des salaires, en fixant un salaire maximum, et apportant ainsi des prescriptions réglementaires contre le jeu naturel de la loi de l'offre et de la demande. Jean le Bon dès février 1351 (février 1350 vieux style) après la grande peste qui avait raréfié la main-d'œuvre et fait hausser sa valeur interdit d'exiger plus du tiers en plus des salaires que l'on payait avant la mortalité (1).

Cette même ordonnance, toujours en raison du manque de main-d'œuvre permet aux maîtres d'avoir autant d'apprentis qu'ils voudront. La question des apprentis était, à cette époque, une des plus minutieusement réglées ; leur nombre en était strictement limité. Les faiseurs d'esteuf, bonnetiers, sayetiers, gainiers, libraires, n'avaient droit qu'à 1, les foulons à 2. Cette réglementation est surtout causée par le désir des maîtres que l'un d'eux ne s'élève pas au-dessus des autres ; en effet, le maître a intérêt à avoir chez lui le plus grand nombre d'apprentis possible, puisqu'il ne les paye pas, qu'il en est quelquefois payé, et qu'engagés ordinairement pour un assez long temps, ils remplacent à la fin de leur apprentissage un compagnon. La jalousie des corporations limita leur nombre et l'ouvrier en profita par surcroît ; en effet, l'apprenti est une arme entre les mains du patron contre les exigences des

1. Toutes manières de voiriers, charpentiers de huche, etc., ne pourront prendre pour leurs peines, labeurs et salaires que le tiers en plus de ce qu'ils prenaient avant la mortalité. Et qui fera le contraire, il sera en 60 sols d'amende au Roy et en aura l'accusateur la quinte partie, Isambert, IV, p. 622.

ouvriers ; leur nombre raréfie la demande de la main-d'œuvre et nous verrons que dans les métiers libres où le nombre des apprentis était illimité, les compagnons se coalisèrent et qu'en 1571, Charles IX décide que dans l'imprimerie, métier libre, il y aura « deux apprentis seulement à chaque presse, sinon que les compagnons fussent d'accord de recevoir plus de deux... »

Une dernière cause de conflit entre patrons et ouvriers est la durée de la journée de travail. L'intérêt du patron est que l'ouvrier travaille le plus longtemps possible, l'intérêt de l'ouvrier est de fournir le moins de travail pour la même rétribution. Les règlements corporatifs fixent d'une manière assez précise la durée de la journée de travail, mais il y eut sans doute des abus puisque Philippe VI, dès 1330, fixe dans une ordonnance la durée de la journée « ordonons... que tuit li dit ouvrier de bras en quelque ouvrage que ce soit voient en euvre à un seul homme à qui ils seront alloué dès l'eure du soulail levant duques à l'eure de soulail couchant » (Isambert, t. IV, p. 383).

Telles sont les causes chaque jour grandissantes qui creusent un fossé de plus en plus profond entre le capital et le travail, qui séparent de plus en plus la classe ouvrière de la classe patronale. Ces causes nous les retrouverons à peu près toutes dans les coalitions de l'époque.

II. *Les confréries.* — Pour lutter contre la concurrence les patrons avaient établi les corporations. Parallèlement à celles-ci, nous avons vu apparaître dès le XII^e siècle les confréries, mises sous la protection d'un

saint du métier, associations de caractère charitable et religieux. Au début, la confrérie fut mixte, mais à mesure que la ligne de démarcation devint plus profonde entre patrons et ouvriers, ceux-ci désertèrent les confréries patronales pour créer des confréries particulières que l'autorité royale confirma quelquefois (1). Ces associations devinrent d'ailleurs de plus en plus puissantes, et les ouvriers apprenant à y rassembler leurs griefs et à y connaître leur force se dressent de plus en plus exigeants vis-à-vis du patronat. Leur création n'alla d'ailleurs pas sans difficulté; le plus souvent, le corps de ville les considérait comme une puissance rivale dressée vis-à-vis d'eux et les faisait proscrire. Au xiv^e siècle, une ordonnance des échevins d'Amiens défend aux ouvriers drapiers de s'assembler plus de 4 à la fois et d'avoir bourse commune, une autre accuse les ouvriers tanneurs de faire dans leurs confréries conspirations pour faire monter les salaires sans raison légitime. Les patrons se plaignent continuellement que les ouvriers dans leur compagnonnages au lieu de discuter affaires d'église se liguent pour obtenir des augmentations de salaire.

Le pouvoir royal n'avait d'ailleurs jamais vu d'un œil favorable les confréries qu'elles fussent de patrons ou d'ouvriers et il essaya plusieurs fois de les supprimer. En 1305, il saisit l'occasion lors des soulèvements populaires causés par l'altération des monnaies; arguant de ce qu'elles avaient pris part à la rébellion, le roi les

1. Permission aux garçons pelletiers et autres bourgeois du faubourg St-Germain-l'Auxerrois d'avoir confrérie, 1^{er} novembre 1394. Ord., VII, 686.

dissout. En 1309, il autorise la confrérie des drapiers, les autres profitent de cette autorisation. En 1382, devant le progrès croissant des confréries de compagnons, le pouvoir royal les abolit de nouveau. Elles reparaissent et le Parlement en 1498 donne au lieutenant civil et criminel l'ordre d'empêcher à Paris toutes assemblées et banquets sous prétexte de confrérie et de faire emprisonner ceux qui s'y trouveraient. Un nouvel arrêt de 1500 défend au prévôt d'autoriser de nouvelles confréries « sous ombre de métiers ou marchandise », ni aucune autre assemblée au préjudice du bien public. En outre la cour ordonne qu'il sera informé par les examinateurs du Chatelet sur ce que plusieurs des métiers ont créé des confréries et de quelle autorité « ils s'assemblent, conspirent et monopolent, sous prétexte de confrérie ».

Puis c'est le grand édit de Villers-Cotteret (1539) rendu au milieu de la grève suscitée par les confréries d'imprimeurs lyonnais et parisiens, qui les supprime. Les exceptions ne tardent pas à emporter la règle, et un édit de Charles IX les reconnaît implicitement puisqu'il fixe l'attribution des fonds qu'elles possèdent à des œuvres religieuses (1561). Des lettres patentes du 5 février 1562 les aboliront à nouveau, et elles seront confirmées par une ordonnance de 1564 et l'édit de Moulins de 1566.

Malgré les prohibitions, l'association ouvrière du compagnonnage se développa grandement (1). « Les

1. Cité par Levasseur, I, p. 497, ouv. cité. Voir aussi Waelbroeck, *Cours de droit industriel*, t. II, p. 199.

1. De curieuses légendes courent sur les origines des trois
Vaiillé

confréries, selon le mot de M. Martin-Saint-Léon, devenaient autant de foyers d'agitation où s'allumait le fanatisme populaire. Le germe des grèves et de la mise en interdit se trouve déjà dans l'organisation de combat de mainte confrérie, notamment celle des imprimeurs de Lyon dont les membres élisaient un capitaine, un lieutenant, des enseignes (1) ». Par elles, on interdit l'accès d'une ville parce que le travail y est mauvais, les maîtres exigeants, des grèves générales sont fomentées que la puissance du compagnonnage permet de faire durer assez longtemps pour amener les patrons à récipiscence. Aussi, d'après Barthélemy Laffemas (2), c'était à la faveur des confréries que s'étaient tenues les assemblées séditieuses, et il proposera comme remède (1596) des espèces de syndicats corporatifs et professionnels à deux degrés.

III. *Les Coalitions et la Loi.* — Malgré les prohibitions incessantes des pouvoirs publics, l'histoire des

branches de compagnonnage : les enfants de Salomon, les enfants de maître Jacques et les enfants du père Soubise. On en trouvera tous les détails dans l'ouvrage d'un compagnon, Agricol Perdiguier : *Le livre du compagnonnage*, Paris, 1837, où il étudie longuement l'origine et la figure de l'institution, où il décrit les différentes sociétés avec leurs diverses initiations et les mots de passe. On trouve aussi des détails dans Levasseur, *op. cit.* L'influence du compagnonnage, jusque vers 1830, grandit sans cesse dans les classes ouvrières et provoqua de véritables mouvements populaires par ses mises à l'index ou ses luttes intestines.

1. Ouv. cité, p. 239.

2. *Règlement général pour dresser les manufactures en ce royaume.*

classes laborieuses du ^{xiv}^e au ^{xvii}^e siècle est pleine de continuelles coalitions d'ouvriers. Sous des noms divers, caquehan, taquehan, cabale, monopoles, tric, elles apparaissent dans toutes les parties industrielles de la France, principalement dans les villes où déjà l'industrie a subi un développement intense, Paris, Lyon, Arras, Tours. Le mouvement est encore accéléré par l'institution des confréries et du compagnonnage qui rendent les ouvriers à la fois plus indociles et plus exigeants. Conscients de leur force, ils s'entendent pour fomenter les grèves et mettre les patrons, les villes même en interdit. Signalons au passage que déjà la mise à l'index existe, avec plus de succès généralement qu'aujourd'hui et que les patrons et les villes désignés ainsi doivent fermer leurs ateliers. Un statut très curieux des tailleurs de Montpellier en 1323 donne même force de loi à cette institution : l'atelier de tout maître qui a sans raison retenu une partie du salaire de l'ouvrier est mis en interdit. Si le maître refuse de parfaire la somme due, il est défendu à tout artisan de travailler pour son compte (1).

Contre les grèves, les pouvoirs publics luttent sans cesse et la réglementation ici atteint trois formes : elle découle directement de l'état central, conséquence de la maxime que le droit de travailler est un droit régalien ; elle est un produit de la législation urbaine (2) du corps

1. Germain, *Histoire de la commune de Montpellier*, III, p. 190.

2. La législation des corps de ville s'est souvent fait sentir dans les troubles locaux causés par les coalitions. Voici, à titre d'exemple, ban des échevins de Douai, 1244, cité par

de ville ou encore elle est contenue dans les statuts corporatifs (1).

Dès 1305, Philippe IV par un mandement défend à Paris les assemblées de plus de cinq personnes : « Ne aliqui cujuscumque sint conditionis, vel ministerii aut status in villa nostra predicta ultra quinque insimul, per diem vel noctem, palam vel occulta congregationes aliquas, sub quibuscumque forma, modo vel simulatione, post preconisationem predictam de cetero facere presumant... ». Et la sanction est sévère : « Quod si secus facere et obedire contempserint, quoscumque congregationes ipsas facere et contra preconisationem nostram fecisse noveris, et qui eos congregatos, ultra numerum predictum viderunt et relevare pretermiserunt capi facias et in castelleto nostro parisiensi intrusos teneas alisque liberatione vel recredentia ; donec a nobis super hoc aliud receperis in mandatis... » (2).

En 1320, c'est un règlement du corps de ville de Rouen interdisant les réunions d'ouvriers qui en arrivent aux « compilacions, mauvaises montées et enchérissement de leurs œuvres » (3).

Tailliar, *op. cit.*, p. 119 : « On fait le ban que nus ne soit si hardis en toute ceste vile, borgois, ne borgoises, ne serjans, ne baisielle ki face takehan.... On fait le ban k'il ne soit nus tisserans si hardis ki faiche taquehein ni ki deffende l'œuvre à faire. »

1. 1244 : Statuts des bouchers d'Evreux : « Se nul est trouvé qui fasse quaquehan ou harelle il sera puni selon le cas. »

2. Mandement du mercredi après la Quasimodo, 1305, Isambert, II, p. 830.

3. Cheruel : *Histoire de Rouen*.

C'est d'ailleurs vainement que les pouvoirs publics interviennent. En 1321, ce sont à Paris les valets foulons qui reprochent à leurs maîtres de prendre trop d'apprentis, de faire parer les draps hors de la maison par des étrangers et de s'entr'aider pour les étendre sur les cordes et pour les ôter. En 1323, ce sont les mégisiers qui demandent à cesser leur journée le samedi au 3^e coup des vêpres et à ne travailler que pendant la durée du jour. En 1324, à Provins, les ouvriers foulons se coalisent pour obtenir une diminution des heures de travail.

Lorsque Philippe VI voulut par une ordonnance fixer les prix, les ouvriers se coalisèrent en plusieurs villes et le roi dans une ordonnance adressée au bailli de Senlis (1) se plaint de l'attitude des ouvriers : « ... Vousismes que les ouvriers prissent convenables journées sans excès... toutes voyes sitot comme cette voye leur fu ouverte ils se mirent à si grand prix que trop estait excessif et aussi *par une manière de caquehan*, ce que nous, ne nos subgiez ne pouvions bonnement souffrir; et pour ce mandasmes que par tout notre royaume en chacune ville pris convenable fut mis à la journée par gens qui en cogneussent; considéré la monnoie, le tems et les vivres... »

Le mal d'ailleurs n'est pas spécial à la France et M. Simonin nous a raconté l'histoire d'une coalition ouvrière en 1378 à Florence, assez puissante pour dégénérer en insurrection, renverser les pouvoirs publics et s'installer à leur place pendant quelque temps. C'était

1. Ord. du 18 mars 1330, Isambert, IV, p. 383.

la lutte des ouvriers de laine les *Ciampi*, du *popolo minuto* contre le *popolo grasso* (1).

En France, en 1380, à Provins encore, les foulons et les laineurs se soulèvent pour réduction des heures de travail, mais ils durent réintégrer l'atelier aux anciennes conditions sur menace de châtimens.

Une nouvelle ordonnance du 27 janvier 1382 (2) contre les artisans stipule : « ... comme ils ont fait, commis et perpétré plusieurs autres rebellions, desobeissances, *monopoles*... nous deffendons... de quelque estat ou condicions qu'ils soient ne facent, ne puissent faïres d'ores-en-avant aucunes assemblées ou congregacions pour quelconque cause que ce soit... ». La défense d'ailleurs devait rester lettre morte.

Parmi les jurisconsultes de l'époque, Jean Bouteiller dans sa *Somme rurale* n'est pas tendre pour ce qu'il appelle crime de monopole, « si comme quand aucun s'efforce de faire en un pais ou ville, assemblée de gens disant nous devons être ainsi traictés et menés et devons de tel mestier avoir telle franchise et tel gagnage, ni ne devons pour ce plus ouvrer, et laisser à ouvrer à telle heure, et c. qui chet en tel mesfait, il encourt en crime capital de monopole ». Et pour lui, crime capital « si est pour faïets pourquoy on pert vie et recoit-on mort par justice si on est tenu prisonnier, ou si on n'est prisonnier parquoy on porte tel bannissement qui vaille mort ». Un peu plus loin il distingue le monopole de la conspiration « car monopole est entre le peuple et

1. *Journal des Economistes*, 1873, 3^e série, t. XXXII.

2. Isambert, VI, p. 569.

chose qui singulièrement le regarde et conspiratio est assembler la gent pour chose qui a regard au prince » (1).

Mais toutes les prohibitions, malgré l'énergie de leur sanction sont vaines vis-à-vis des revendications ouvrières. « De 14 à 1500, dit M. D'Avenel, il y eut des conflits aussi rudes que de nos jours dans lesquels les ouvriers armés de bâtons, de dagues et d'épées usaient de menaces et de violences contre les patrons et contre les compagnons qui ne partageaient pas leur rancunes. Pour obtenir un salaire plus élevé, une durée de travail moindre, une nourriture meilleure, des compagnons quittaient une ville en masse la mettant au ban et les industries locales mouraient d'inanition. Les maîtres privés d'ouvriers disparaissaient peu à peu » (2).

Les nouvelles ordonnances royales de 1401 et de 1466 défendant les monopoles devaient rester inutiles. Le pouvoir royal trouvait ici un auxiliaire précieux dans les communautés. En 1473, les statuts des barbiers-chirurgiens de Reims stipulent : « A été interdit à tous gens mécaniques au dit Reims de soi assembler en plus grand nombre que neuf personnes, et de faire entre soi, statuts, édicts ou ordonnances. »

En 1539, François I^{er} réitéra la prohibition dans l'ordonnance de Villers-Cotteret : « Nous défendons à tous les dits maîtres, ensemble aux compagnons et serviteurs de tous mestiers, de faire aucunes congrégations ou assemblées, grandes ou petites, ne pour quelque

1. Bouteiller, *Somme rurale*, t. XXVIII, Paris, Nicolas Bicon, 1621, p. 172.

2. D'Avenel, *op. cit.*

cause ou occasion que ce soit : et ne faire aucuns monopoles, et n'avoir ou prendre aucunes intelligences les uns avec les autres, du faict de leur mestier, sur peine de confiscation de corps et de biens » (1).

Au même moment les imprimeurs lyonnais se mettent en grève, ils font le « tric » selon leur expression (2). La raison en est dans l'insuffisance du salaire-nourriture car leur salaire était double, en espèces et en nature. Il reprochent en outre aux patrons de ne pas les laisser travailler à leurs jours, prétention qui paraîtra quelque peu bizarre ; enfin, d'avoir un trop grand nombre d'apprentis qui réduisait d'autant le travail des compagnons. Le sénéchal intervient, mais devant les prétentions ouvrières il en appelle au Conseil privé du roi. Des « lettres royaux » signés le 21 août 1539 permettent au sénéchal pour les délinquants, la condamnation à la prison, au bannissement et même à la torture et à la peine capitale ; les ouvriers en appellent au Parlement. Le roi par de nouvelles lettres interdit au parlement de connaître de ces faits. La question ne fut résolue que par un édit royal de 1541 ; cet édit (3) confirme l'interdiction des coalitions et des assemblées de plus de 5 personnes ; il déclare que la nourriture devra être fournie « raisonnablement et suffisamment. » Les imprimeurs parisiens s'étaient concurremment mis en grève : « les compagnons et ouvriers dudit état d'imprimerie... ont par monopole et voie indirecte fait délibération de ne besogner avec les

1. Isambert, XII, p. 600.

2. L'histoire de cette grève est longuement racontée dans Hauser : *Ouvriers du temps passé*, p. 178-234.

3. Isambert, XII, p. 763.

apprentis. » Comme aux imprimeurs lyonnais, le roi défend aux compagnons de porter « aucunes épées, poignard, ni batons invasibles. » Car dans ces deux grèves, nous trouvons déjà les atteintes à la liberté du travail, les « monopoleurs » par des menaces et même des coups, essayant de faire abandonner le travail aux irréductibles. François I^{er}, saisi d'une requête par les compagnons, refusa de limiter le nombre des apprentis, car les ouvriers en profiteraient pour augmenter leur salaire : « Lesquels au plus fort de leur besogne par commune intelligence.... laisseraient iceux maîtres pour eux faire rechercher encore à grandes prières avec paiement et salaire, tels qu'ils voudraient extorquer à leur discrétion » (1).

Ces divers édits ne devaient d'ailleurs pas résoudre la question et en 1571 une nouvelle grève apparaît à Lyon suscitée par les mêmes causes et que règle une Déclaration royale du 10 septembre 1572 (2) interdisant les coalitions ouvrières, mais limitant le nombre des apprentis et fixant un taux maximum des salaires.

A Paris, c'est durant tout le xvr^e siècle, une lutte permanente entre patrons et garçons boulangers, ceux-ci s'entendant « pour priver un maître de tout ouvrier ou pour exiger un salaire plus élevé. Quand on ne satisfaisait pas à leur demande, ils cessaient de travailler, se promenaient dans la ville armés de bâtons, de dagues et d'épées, employant la menace et la violence contre

1. Lespinasse, III, p. 707 : « Edit touchant les imprimeurs du royaume de France. »

2. Fontanos, VI, p. 476.

les patrons et même contre les compagnons qui ne partageaient pas leurs rancunes » (1).

Il ne fut pas jusqu'à la prétention du pouvoir royal de donner des lettres de maîtrise, qui ne suscitât des soulèvements. En 1579, lorsque le roi donna à Marguerite de Navarre l'autorisation d'en percevoir les droits, une coalition des ouvriers de Troyes dégénéra en émeute et ne put être réprimée que par des hommes d'armes.

Aussi les statuts donnés aux corporations prévoient désormais les coalitions et ceux des tailleurs, 1583 « défendent très expressément à tous serviteurs et valets dudit métier de faire aucunes assemblées devant le logis du clerc dudit métier ni ailleurs, ni porter aucunes épées, dagues, ni autres armes dedans la dite ville et faubourgs » (2).

On le voit, la lutte entre ouvriers et patrons, sans avoir l'intensité des crises actuelles s'est fait péniblement sentir dès la naissance de l'industrie française (3). Modérée, tant que la petite industrie est la seule forme existante, elle provoque déjà une crise plus grave dans l'imprimerie, installée quelque peu en raison des capitaux employés et du nombre des ouvriers, sur la forme de la grande industrie. A mesure que le développement industriel du pays va aller croissant, la situation va

1. Levasseur, II, p. 80.

2. Lespinasse, III, p. 190.

3. Bodin, pour empêcher les monopoles, propose de diviser les artisans dans tous les quartiers de la ville. Voir Ch. Baudrillart : *Bodin et son temps*.

devenir plus douloureuse pour passer définitivement à l'état endémique que nous lui voyons aujourd'hui.

IV. *A l'étranger.* — A l'étranger d'ailleurs la situation est la même. Faucher, parle d'une résolution prise à Marienbourg par plusieurs villes de Prusse où il est dit que « les artisans forgerons ou valets qui cessent de travailler auront l'oreille coupée » (1).

En Angleterre, Edouard I^{er} dès 1305 (33, st. I) (2) déclare coupable de « conspiracy », tous ceux qui se confédèrent ou se lient par un serment, une convention ou une autre alliance, « ce qui comprend les associations ou coalitions d'ouvriers ou d'autres personnes tendant à obtenir une augmentation de salaire, à diminuer les heures ou la durée du travail... »

C'est le premier statut en date que nous ayons trouvé dans la législation anglaise au sujet des coalitions. Remarquons que celles-ci sont considérées comme « conspiracy » et cette épithète, nous le verrons, pourra leur être appliquée jusqu'en 1875, à l'abrogation du *Criminal Law Amendment Act*.

Edouard III, en 1350 (25, st. I^{er}) sur la demande de la commune de Londres qui se plaint des compagnons refusant de travailler si on ne leur donne pas le droit de vote dans la corporation, interdit à nouveau aux ouvriers de se coaliser et 10 ans après (34 ch. IX) dans un statut nouveau, il interdit les alliances des maçons et charpentiers et décide que chaque artisan

1. « Welcher Handwerksmann oder Knecht seine Arbeit einstellt dem soll man das Ohr abschneiden. »

2. « Who be conspirators and who be champertors. »

sera obligé de mener à bout le travail qui lui incombe. Le chapitre X de la même année et du même règne va plus loin en ce qui concerne les ouvriers et donne aux sheriffs le droit de poursuivre et d'arrêter ceux qui quittent leur service pour aller dans une autre ville ou une autre contr  e et de mettre au ban de la loi ceux qui n'auraient pu être arrêtés (1).

Henri VI, st 3 (1425) prend un décret contre les réunions annuelles des maçons et Edouard VI, 2 et 5, C. 15 (1549) dans le bill des conspirations des marchands de provisions et artisans, *victuallers and craftsmen*, exclut toute coalition pour les salaires.

En Angleterre comme en France, le roi a dans ses attributions la réglementation de l'industrie. S'il n'en use pas toujours, s'il consent à certains moments à déléguer ses pouvoirs, c'est à titre gracieux. « Des restrictions et des instructions relatives à l'activité industrielle, édictées par le roi et ses députés locaux, dit Herbert Spencer, appliquées jusque dans les moindres détails montrent combien peu étaient séparées la réglementation politique et la réglementation industrielle » (2). Le droit au travail en effet n'est pas un droit naturel, c'est un droit domanial, il fait partie du domaine de la couronne. C'est le roi qui fixe les conditions du travail, le roi qui règle la quotité des salaires, le roi qui fixe le prix des denrées. On comprend dès lors la prohibition des coalitions au Moyen-Age et même sous l'Ancien Régime tout entier, non plus en vertu d'une théorie   co-

1. Voir Howell, *Le passé et l'avenir des Trades-Unions*, tr., Lecour-Grandmaison. p. Guillaumin, 1892, p. 35.

2. Herbert Spencer, *Industrial Institution*.

nomique, comme sous la Révolution on l'excusera au nom de la liberté du travail, mais comme atteinte au principe de l'autorité royale ; si bien que l'Angleterre poussant la théorie jusqu'au bout ne craint pas de qualifier la coalition du nom de « conspiracy » et qu'en France, les mots par lesquels on prend coutume de désigner les coalitions sont tous synonymes d'émeute : taquehan, cabale où harelle par exemple.

CHAPITRE IV

DU XVII^e SIÈCLE A LA RÉVOLUTION

Jusqu'ici, le corps de métier avait joui vis-à-vis du pouvoir central d'une certaine autonomie, mais dès 1581, la royauté essaiera de faire de la corporation une institution d'Etat, et étendra le système à tout le royaume. L'ordonnance d'ailleurs fut peu exécutée, mais Henri IV en 1597 la confirma et veilla d'une manière un peu plus étroite à ce que ses prescriptions fussent suivies. C'est la troisième période de l'histoire des corporations qui commence, celle de leur assujettissement aux pouvoirs publics. Malgré cela, les rapports entre patrons et ouvriers ne devinrent pas plus cordiaux, la ligne de démarcation devint même plus profonde avec l'apparition de la grande industrie, et si les coalitions furent relativement rares au xvii^e siècle, devant la royauté parvenue à son maximum d'autorité, le xviii^e siècle au contraire, prélude de la révolution qui fermentait déjà dans les cerveaux, est rempli de soulèvements ouvriers, ce qui lui a valu le titre de siècle des insurrections ouvrières.

1. *Patrons et ouvriers.* — La situation réciproque des patrons et ouvriers va aller en s'aggravant davantage jusqu'à la Révolution. Les causes que nous avons vues dans le courant de la 2^e période occasionner les conflits entre les deux classes, au lieu de diminuer, augmentent d'intensité.

C'est vainement que le Tiers Etat aux Etats Généraux de 1614 demanda la suppression des droits de réception. Les corporations comme l'Etat lui-même ont un intérêt pécuniaire à leur maintien et ces droits augmentent sans cesse. Les statuts des gainiers fourreliers du 19 juillet 1688 réclament pour la maîtrise : 250 livres dans la boîte de la communauté, 22 livres pour la lettre, droit royal, 12 livres aux jurés et 16 pour le chef d'œuvre, soit en tout 300 livres. Chez les cordiers, statuts de 1706, les droits s'élèvent à 110 livres. Chez les apothicaires, les droits de 800 livres avant 1691 passent à 1.000 livres. Chez les distillateurs les droits s'élèvent de 180 à 800 livres. A la fin du xviii^e siècle, avant l'édit de Turgot, ils sont de 1.800 livres chez les charpentiers, 1.700 chez les maçons, 1.500 chez les bouchers.

M. Godart dans sa profonde étude sur les tisseurs lyonnais nous montre aussi la gradation des tarifs. Pour s'établir maître-tisseur, il suffit, presque au commencement du xvii^e siècle, en 1596, d'avoir fait apprentissage et d'avoir travaillé 2 ans comme compagnon. En 1667, il faut donner 30 sols à chacun des six maîtres-gardes et 20 sols au secrétaire. L'arrêté du 24 mars 1682 supprime ces allocations et les remplace par une somme de 30 livres à verser à la communauté, somme qui en 1707 est doublée, et à laquelle on ajoute en 1737, 30 livres

pour les maîtres-gardes. L'allocation aux maîtres-gardes est à nouveau supprimée en 1744 et remplacée par un don de 120 livres à la communauté.

Ceci n'existait que pour les compagnons habitant la ville, si des forains ou des étrangers voulaient venir s'y installer et y exercer, les taxes n'étaient plus les mêmes. Les droits pour ceux-là étaient en 1667 de 20 livres plus 20 sols pour l'acte. En 1675, ils deviennent de 100 livres pour les forains et de 200 pour les étrangers, en 1680, ils augmentent encore et sont fixés pour les forains à 300 livres, à 400 pour les étrangers.

Mais chez les tisseurs lyonnais comme dans toutes les corporations que nous avons étudiées; le fils du maître qui voulait s'établir était avantagé; pour lui les droits, qui étaient en 1692 de 15 livres, descendent à 12 peu après pour revenir à 15 à nouveau (1).

On voit par ces quelques exemples la différence avec les prix que nous avons rencontrés au xiv^e siècle, et comment la maîtrise se ferme de plus en plus à l'ouvrier.

L'institution du chef-d'œuvre ne s'est pas améliorée et elle reste toujours la même avec sa bizarrerie et sa complexité, qui la rendent inabordable souvent aux ouvriers.

En outre l'usage persiste des banquets et des cadeaux à offrir aux jurés. Le *Dictionnaire de Trévoux* (v^o Chef-d'œuvre) nous dit que le principal point pour être reçu au chef-d'œuvre est de bien faire boire les jurés. Vaines

1. Justin Godart, *L'ouvrier en soie ; la réglementation du travail*, Lyon, Nicolas, p. 156, 162.

semblent avoir été les prescriptions de Louis XIV, confirmant celles de ses prédécesseurs et stipulant qu'il est défendu de recevoir aucun présent de l'aspirant, interdisant à celui-ci d'offrir aucun festin et de faire des dépenses de confrérie.

Les fils de maître toujours favorisés(1) ne paient qu'une partie des droits, sont dispensés du chef-d'œuvre ou soumis à une épreuve dérisoire. Ils sont pour la plupart dispensés des longues années de l'apprentissage. Celui-ci toujours pour limiter les ennuis de la concurrence est minutieusement réglementé et le nombre des apprentis toujours fixé.

Le pouvoir royal assiste impassible à tous ces abus. S'il intervient quelquefois c'est dans un but purement fiscal et non pour porter atteinte aux privilèges des maîtres. La coutume s'introduit de plus en plus des lettres de maîtrise royale, que la royauté vend aux artisans, quand la communauté ne les achète pas elle-même pour diminuer la concurrence. Ces lettres se multiplièrent avec le mariage, la naissance des enfants de France et furent pour la royauté une nouvelle source de revenus. On prétendait rendre ainsi service à la classe ouvrière, mais le droit reconnu aux communautés de racheter les offices créés prouve la fiscalité de la mesure. De plus, si ces lettres coûtaient un peu moins cher que la maîtrise par chef-d'œuvre, leur prix était déjà au-dessus de la fortune des ouvriers. Un document cité par Levasseur donne pour les bonnetiers 6.000 livres, 8.000 pour

1. Grève des papetiers d'Ambert en 1776 contre ces privilèges (Martin : Assoc. ouv. au XVIII^e siècle, p. 144).

les merciers joaillers, 4.000 pour les bonnetiers foureurs, en faisant remarquer que ces chiffres sont empruntés à une époque où les papiers d'état étaient en discrédit (1).

La royauté intervint encore en 1689 et Pontchartrain sous prétexte que les jurés n'avaient pas mis de terme aux abus : exagération du chef-d'œuvre, banquets, etc., décide la transformation des charges de jurés en celles de jurés syndics que le roi se réservait de vendre en les érigeant en offices.

Peu à peu cependant la situation morale de l'artisan s'élève, et si encore au xvii^e siècle Loyseau peut écrire : « Les artisans ou gens de métiers sont ceux qui exercent les arts mécaniques ainsi appelés à la distinction des arts libéraux parce que les mécaniques étaient autrefois exercés par les serfs et par les esclaves. Et de fait nous appelons communément mécanique ce qui est vil et abject (2) », son opinion ne résistera pas longtemps aux événements. « L'artisan nous dira J.-J. Rousseau ne dépend que de son travail et il est aussi libre que le laboureur est esclave (3) ». Et les philosophes vont tour à tour demander la suppression des corporations. « La plupart des maîtrises, comme d'oiseliers, de perruquiers, vendeurs de vinaigre, leurs apprentissages, leurs statuts ridicules et leurs charges plus ridicules encore, tout cela n'est que perte d'homme et de temps (4) ».

1. *Op. cit.*, II, p. 349.

2. Loyseau, *Des ordres*, ch. VIII, § 49.

3. *Emile*, II, 74-75.

4. Melon, *Essai politique sur le commerce*, Paris, Guillaumin, 1843, p. 741.

Condilhac en fait voir en quelques lignes tous les inconvénients : « Accoutumés à faire la loi, ces corps vendent cher l'avantage de participer à leurs privilèges, ce n'est pas assez de payer l'apprentissage, tant qu'il dure on ne travaille que pour le compte du maître et il faut employer des années à apprendre un métier qu'on pourrait quelquefois savoir dans quelques mois... Il s'en déduit que tous ceux qui n'ont rien sont exclus à jamais des corps de métiers ».

Aussi selon le mot de M. Saint-Léon « l'édifice corporatif n'apparaît plus au XVIII^e siècle que sous la forme d'une Bastille où se retranche une oligarchie jalouse et avare qui ne voit pas grossir autour d'elle le flot des assiégeants » (1).

L'ouvrier exilé de la maîtrise, condamné sa vie durant à n'être qu'un sous-ordre, moralement abaissé, trouvait-il du moins dans un salaire rémunérateur une compensation à sa situation ? Les chiffres nous disent que non, l'élévation des salaires n'étant pas en rapport avec la baisse de la valeur de l'argent. Vauban dans la *Dîme royale* évalue le salaire moyen de l'ouvrier à 12 sous par jour : « Quoique la plupart des artisans... gagnent pour l'ordinaire plus de 12 sous tels sont les drapiers, tondeurs, tireurs de laine, garçons chapeliers, serruriers qui gagnent depuis 15 sous jusqu'à 30, cependant comme il y en a qui ne gagnent pas 12 sous l'exemple du tisserand a paru un milieu assez proportionné ». D'après M. d'Avenel la livre tournois en 1707

1. St-Léon, *op. cit.*.

valait 1 fr. 22 au pouvoir intrinsèque et 3 fr. 35 au pouvoir réel de l'argent, 12 sous représentent en monnaie moderne 0 fr. 732. Mais le pouvoir de l'argent étant tombé de 4 à 2 trois quarts la valeur d'échange se trouve environ fixée à 2 fr. 25. Ajoutons pour les pays de monnaie parisis que les 12 sous valent un cinquième en plus. On le voit, les salaires ne sont pas bien forts, inférieurs même aux salaires de l'ouvrier du xiv^e siècle, malgré la hausse continue qu'a subi depuis le prix de la vie. « Visiblement pour l'homme du peuple, paysan, artisan, ouvrier, qui subsiste par le travail de ses bras, la vie est précaire ; il a juste le peu qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim et parfois ce peu lui manque » (1).

Toutefois, Boisguillebert (2) nous parle de certains artisans qui gagnaient à Paris de 40 à 50 sous. Ceux-là nous paraissent avoir été l'exception. Cependant, une légère hausse semble s'être accusée dès l'avènement de Louis XV, et M. Martin St-Léon évalue la journée moyenne de l'artisan des villes (ouvriers de métiers), au milieu du xviii^e siècle, à 26 ou 30 sous (3).

On comprendra que devant l'examen de ces chiffres, Turgot ait mis à jour pour la première fois la loi du salaire naturel (4).

1. Taine, *Origine de la Fr. contemporaine*, *Anc. R.*, p. 438.

2. Boisguillebert, *Détail de la France*, 1699, p. 16.

3. *Histoire des Corporations*, p. 443.

4. Voici, d'après M. d'Avenel, quel fut le salaire respectif et moyen des ouvriers maçons et charpentiers non nourris de 1600 à 1800 : 1601 à 1625 : 1 fr. et 1,06 ; 1626 à 1650 : 0,90 et 1,25 ; 1650 à 1675 : 1,16 et 1 fr. ; 1675 à 1700 : 1,03

En outre, la longueur de la journée de travail s'est accrue ; on se rappelle que, d'après le Livre des Métiers, on travaillait en suivant le soleil, soit de 8 à 14 heures par jour. Mais, au xvii^e siècle, il n'en est plus ainsi ; la journée de travail oscille entre 12 et 16 heures, beaucoup de statuts n'interdisant plus le travail de nuit et fixant la journée de 5 heures du matin à 8 heures du soir (potiers d'étain, par exemple, statuts de 1613).

Les ouvriers, devant une situation aussi précaire, cherchent une assistance continue et une assurance contre le chômage prolongé en s'affiliant aux institutions de compagnonnage. Les confréries, devant la vigoureuse opposition du pouvoir royal, disparaissent au xvii^e siècle, ou se confinent désormais à leurs attributions religieuses. Mais le compagnonnage résista à toutes les prohibitions. Le clergé, de 1635 à 1651, fait une vaste enquête sur le compagnonnage dans plusieurs diocèses et le proscrit formellement comme une hérésie, lui reprochant les coalitions trop fréquentes qu'il fomentait vis-à-vis des maîtres en même temps que son caractère

et 1,20 ; 1701 à 1725 : 0,98 et 1 fr. ; 1725 à 1750 : 0,94 et 0,96 ; 1751 à 1775 : 0,90 et 0,92 ; 1776 à 1800 : 1,15 et 1,20. Ce qui faisait écrire à Young : « Il y a peu de chose dans l'économie politique de la France qui fasse aussi bon effet que cette hausse générale des prix depuis une vingtaine d'années... La circonstance la plus remarquable qui accompagne cette apparente prospérité, c'est l'état encore misérable de la classe des travailleurs. Il est surprenant que le prix de la main-d'œuvre n'ait pas haussé également ou au moins en quelque proportion avec le reste. »

Voyage en France, t. II, p. 274.

mystérieux et l'initiation symbolique. La défense, comme d'ailleurs les interdictions royales, fut vaine et, au xviii^e siècle, l'institution est assez puissante pour « damner » les maîtres ou mettre des villes entières en interdit, nul ouvrier de l'institution ne consentant à y travailler. Devant cette coalition, la ville était obligée de s'adresser à une société rivale ou à des ouvriers non initiés.

Tel est le caractère général des rapports entre maîtres et ouvriers de métiers dans cette période de l'Ancien Régime, mais les corporations ne présentent plus à cette époque qu'un des aspects de la vie industrielle. Les temps modernes commencent à apparaître. A côté, la grande industrie, soutenue par les faveurs du pouvoir royal, se développe avec l'institution des manufactures.

Les manufactures (1). — Les manufactures royales n'étaient pas, comme leur nom semblerait l'indiquer, semblables aux manufactures nationales d'aujourd'hui. L'Etat n'était pour rien dans leur fonctionnement. Seulement, pour favoriser le développement de l'industrie, le roi accordait, à titre de faveur, aux manufactures privées, le droit de prendre le nom de royales, en même temps d'ailleurs qu'une série de privilèges pour l'industriel, dont le moindre n'était pas le monopole. Le maître, dans un corps de métier, n'avait qu'une

1. Voir des Cilleuls, *Histoire et régime de la grande industrie en France au XVII^e et XVIII^e siècle*, Paris, Giard, 1892 et Germain Martin, *La grande industrie sous le règne de Louis XIV*, thèse, Paris, Rousseau.

part d'un monopole collectif, ici l'industriel a un monopole individuel. Dans la corporation, la grande industrie ne pouvait naître, le maître étant enfermé dans les barrières d'une réglementation minutieuse que la jalousie de ses confrères le forçait de respecter. Il fallait donc que le gouvernement créât de toutes pièces des manufactures auxquelles il garantît l'existence. Ce fut l'œuvre à laquelle s'attacha la royauté et que Colbert mena définitivement à bien. Bientôt, grâce à lui, sur toute l'étendue de la France, des usines nouvelles apportèrent dans le pays des industries encore inconnues ou donnèrent une direction nouvelle aux vieilles ressources des diverses contrées. Colbert met tout en œuvre pour assurer le fonctionnement de ces manufactures ; il donne des privilèges de plus en plus nombreux aux industriels, il fait décider par le roi que les gentilshommes peuvent exercer une industrie sans déchoir, il attire des ouvriers de l'étranger qui nous apportent à la fois leurs secrets de fabrication et l'habileté de leurs mains.

Mais, en même temps, une réglementation assez sévère fixe les devoirs des ouvriers employés dans les usines. Ils sont logés et nourris et ne peuvent sortir des locaux qu'aux heures fixées. Ils ne peuvent en outre quitter les patrons qu'après un avertissement préalable. Mais les entrepreneurs, malgré les prescriptions royales, se débauchaient mutuellement les ouvriers, ce qui exigeait les fréquentes interventions des intendants.

L'apparition de la grande industrie crée, dans les rapports entre l'ouvrier et le patron, une situation nou-

velle. La ligne de démarcation entre le salariat et le patronat devient plus grande encore ; l'ouvrier s'habitue à vivre complètement à part ; entre lui et son chef, il a des sous-ordres que seuls il connaît et ses rapports personnels avec le maître deviennent de plus en plus rares. En raison de l'importance des agglomérations, les règlements de l'usine augmentent de sévérité et se compliquent d'amendes, nécessitées par une discipline plus forte. Enfin, la réunion d'un grand nombre d'ouvriers dans un même lieu, d'ouvriers ayant même patron, mêmes habitudes, remplissant les mêmes fonctions, devait les amener rapidement à une entente intéressée. Toutefois, durant le ^{xvii}^e siècle et une partie du ^{xviii}^e, favorisés par le pouvoir royal qui ne leur imposait pas d'apprentissage, qui leur assurait un salaire à peu près constant, plus élevé que celui des autres artisans en raison du monopole individuel de leur patron, les ouvriers ne songèrent pas à des coalitions que la prévoyance des pouvoirs publics punissait de peines très sévères. Au contraire, sentant combien leur situation était avantageuse, comparée à celle de l'artisan, ils s'efforcèrent de conserver le monopole de leur position et de le transmettre à leurs enfants.

C'est ce qui explique la rareté des crises ouvrières dans les grandes manufactures.

Les coalitions et les pouvoirs publics.— Les coalitions, au ^{xvii}^e siècle, furent d'une rareté relative par rapport au siècle précédent et au siècle suivant (1). Les corpo-

1. Boisguillebert (*Traité des grains*, II, ch. X) parle d'ouvriers qui, à sa connaissance, quittent le travail par masse de 700 à 800, mais il ne précise ni le lieu ni la date.

rations, devenues institutions d'Etat, sont désormais sous le contrôle de la royauté et il semble que la classe ouvrière subisse avec plus de résignation l'infériorité de sa situation. Toutefois, l'introduction des manufactures à monopole ne devait pas manquer d'amener quelque crise. Lorsque Colbert voulut créer à Alençon une fabrique de dentelle, dont il donnait le monopole à un nommé Leprevost, sous le nom de manufacture du point de France, une coalition des femmes de la ville qui vivaient de la fabrication de la dentelle et à qui l'usine nouvelle allait enlever leur gagne-pain, dégénéra en émeute. On parla. Les coalisées demandèrent au roi de prendre dans la fabrique deux cents des leurs et de laisser aux autres la liberté du travail comme par le passé. Colbert refusa, mais nomma à la place de Leprevot une femme qui permit le travail à domicile, et aidée par un déploiement imposant d'autorité, résolut la crise.

D'ailleurs, Colbert en créant les manufactures avait prévu les coalitions futures, et l'édit d'août 1669 stipulait que pour « les différends mus et à mouvoir entre les ouvriers employés aux dites manufactures et entre les marchands et les dits ouvriers pour raison.... même des salaires des ouvriers.... jusqu'à la somme de 150 livres.... les maires, échevins, capitouls et jurats.... » seraient compétents. Et le préambule indique que le but est d'abrégier ces différends « dont la poursuite distrairait les ouvriers de leur travail. »

Dans les corps des métiers le mal est le même. En 1688 ce sont les drapiers de Rouen qui demandent la suppression d'un arrêté permettant l'emploi des ouvriers

étrangers ; ce sont les compagnons toiliers de Caen forçant les maîtres à une augmentation de salaires, ce sont, en 1697, les drapiers de Darnetal qui restent un mois entier en grève parce que des patrons avaient employé des étrangers ; la même année les ouvriers maréchaux de Paris qui « lorsqu'ils ont connaissance que quelques-uns des autres compagnons du dit métier ne veulent point avoir de part à leur mauvaise conduite et demeurent avec assiduité chez leurs maîtres, se transportent chez les dits maîtres et par menaces, intimidations et autres mauvaises voyes forcent les dits compagnons bien intentionnez de se joindre a eux ; et qu'ensuite de ces assemblées ils se transportent chez les maîtres ou devant leur boutique, les menacent et leur font plusieurs insultes pour les engager à leur payer leurs ouvrages et leurs journées sur tel pied que bon leur semble.... » (1) A Thiers, la même année, trois ou quatre cents ouvriers abandonnent le travail et réclament qu'on leur fixe la durée de la journée, la quantité de nourriture à laquelle ils auront droit et les congés. (2) Ceci se passe dans une manufacture de papiers, où malgré les édits de Colbert, les coalitions continuent. A Amiens, on impose aux manufacturiers une nouvelle taxe appelée « droit du plomb de fabrique ». Les négociants, par incidence veulent faire retomber ce nouvel impôt sur les marchands, mais ceux-ci refusant d'acheter, les manufacturiers renvoient une partie de leurs ouvriers. « Ceux-ci sont atroupez et ont commencé à aller chez tous ceux

1. Ms Del, *Arts et métiers*, VI, 45, 3 mai 1697, cité par Levasseur, II, p. 318.

2. G. Martin, *La grande industrie sous Louis XIV*, p. 222.

qui travaillaient couper leurs fils et les engager à aller avec eux » (1).

Nous trouvons même, dans l'histoire de la grande industrie, un cas très curieux de sabotage que ne désavoueraient pas les anarchistes d'aujourd'hui. Les directeurs de la fabrique de cuirs de Hongrie se plaignent en effet de ce que, au lieu d'user de beaux cuirs de Hongrie, les ouvriers « ont fait une cabale entre eux pour s'en passer et n'emploient que des cuirs défectueux, viciés et d'un mauvais aspect dans l'espérance qu'ils se sont formé de ruiner les intéressés à cette fabrique en détruisant leur établissement par un deffaut de consommation » (2).

A Orléans, à la suite d'une nouvelle taxe sur les bas et les bonnets, les fabricants ferment ; les ouvriers se portent en masse devant l'hôtel de l'intendance réclamant du pain. L'intendant appelle les industriels et leur ordonne d'employer les ouvriers, sinon il informera contre eux, exemple rare d'intervention de l'autorité pour empêcher une coalition patronale, un lock-out (3).

A mesure qu'on avance maintenant dans le XVIII^e siècle, que L. Brentano appelle le siècle des insurrections ouvrières, le mal va aller empirant, et lorsqu'en 1718, (4) après un lit de justice, les avocats de Paris firent une grève d'un nouveau genre, le régent s'écriait avec

1. Archives Nationales, G⁷ 1688, cité par G. Martin, *op cit.*, p. 311.

2. Archives Nationales, G⁷ 1687, cité par G. Martin, *op cit.*, p. 311.

3. De Boislile, *Correspondance des Contrôleurs généraux*, III, n^o 314, Paris, Imprim. Nation., 3 vol.

4. Cité par Taine, *Ancien Régime*, p. 400.

colère et surprise : Quoi ! ces drôles-là s'en mêlent aussi ! »

Une nouvelle ordonnance du 13 août 1720 défendit vainement les cabales et les sociétés secrètes, le mouvement s'accrut de plus en plus. C'est en 1724, les ouvriers fabricants de soie qui se mutinent à Paris, et il est très curieux de lire à ce sujet les appréciations de l'avocat Barbier, témoin oculaire : « Il paraissait doux aux ouvriers de ne travailler que trois jours de la semaine pour avoir de quoi vivre le reste. On peut voir jusqu'où va la faction des gens du peuple ; il y a environ quatre mille ouvriers en bas : à la première diminution des espèces, ils ont voulu gagner cinq sous de plus par paire de bas ; il a fallu que le marchand leur accorde. A la seconde diminution le marchand a voulu diminuer ces cinq sols, l'ouvrier n'a pas voulu, le marchand s'est plaint, l'ouvrier s'est mutiné ; ils ont menacé de coups de bâton qui prendraient de l'ouvrage à moindre prix et ils ont promis un écu par jour à ceux qui n'auraient point d'ouvrage et ne pourraient vivre sans cela. Pour cet effet ils ont choisi un secrétaire qui avait la liste des ouvriers sans travail et un trésorier qui distribuait la pension ; ceux-là demeuraient dans le Temple, ils profitaient du besoin qu'on a d'eux et faisaient les séditieux. On s'est plaint au contrôleur général et on en a fait mettre une douzaine ces jours-ci en prison et au pain et à l'eau... » On le voit, les ouvriers possédaient une organisation assez puissante pour comporter l'existence d'une caisse de grève.

La même année, en juillet, ce sont les ouvriers de papier du Dauphiné qui se coalisent et obtiennent de certains maîtres une augmentation de 12 livres par an. A ce sujet, le contrôleur général mande à l'intendant : « L'intention du roi était qu'il fit arrêter et mettre en prison pour le temps qu'il jugerait à propos ceux d'entre ces ouvriers qu'il trouverait avoir plus de part à la cabale dont il s'agit, qu'il était bon qu'il rendit cette peine publique afin que l'exemple qu'il en ferait contint les autres et les rendit en général plus dociles à se soumettre à la diminution qu'il convenait de faire du prix de leurs journées ou du moins les disposait à n'en pas exiger une plus considérable que par le passé ; qu'il le priait aussi d'arrêter le mauvais exemple donné par quelques-uns des fabricants du Haut-Dauphiné dont la conduite se trouvait contraire aux ordres de Sa Majesté pour la facilité condamnable qu'ils ont eue de se prester en faveur de leurs ouvriers à une augmentation de 12 livres par an » (1).

C'est encore à Lyon en 1744 une coalition des ouvriers de la soierie. Et les prescriptions royales restent vaines ; un édit de 1749 renouvelle les vieilles prohibitions : Art. 3 : Faisons defenses à tous compagnons de s'assembler en corps sous pretexte de confrérie ou autrement, de cabaler entre eux pour se placer les uns

1. Archives Nationales, *Registre du Conseil de commerce de 1724*, cité par Waterlot, *Histoire de la conciliation et de l'arbitrage*. Germain Martin (*op. cit.*, p. 88) cite d'après les archives de l'Ilérault (C. 2. 669) des documents très curieux à propos d'une autre grève de la papeterie qui dura à Castres de mai 1788 à juin 1787.

les autres chez des maîtres ou pour en sortir, ni d'empêcher de quelque manière que ce soit lesdits maîtres de choisir eux-mêmes leurs ouvriers soit français ou étrangers à peine de 100 livres contre lesdits compagnons et ouvriers, payables... par corps ». Rien n'y fait, et à mesure que l'on se rapproche de la Révolution, le mouvement se généralise et s'accroît.

En 1774 une nouvelle coalition éclate à Lyon parmi les ouvriers des soies, les ouvriers infligeant une amende de 12 livres à ceux qui ne quitteraient pas leur métier, une amende du double à ceux qui prendraient le métier d'un autre. Les ouvriers demandaient l'abrogation d'un règlement de 1744. Trop faible pour leur résister, le pouvoir local céda, mais le roi envoya des troupes sous les ordres de de Lautrec, l'édit de 1744 reçut de nouveau force de loi, et la sédition fut réprimée dans le sang (1).

La suppression éphémère des corporations tentée par Turgot, n'apporta pas de changement considérable à la situation industrielle. Leur rétablissement amena une recrudescence d'agitation parmi les ouvriers. Dès août 1776, ce sont les ouvriers relieurs qui ne veulent plus travailler que 14 heures au lieu de 16. La grève fut longue, et ici, le libraire Hardy qui assista à la lutte, nous la conte en un langage très pittoresque : « Comme la faim, suivant un ancien proverbe, chasse presque toujours le loup hors du bois on espérait que, quand ces ouvriers auraient consommé leur petit avoir, ils mettraient fin aux parades injurieuses qu'ils osaient se per-

1. Voir pour cette grève : B. Godard, *L'Ouvrier en soie*, et Bonassieux, *Une grève à la fin de l'Ancien Régime*.

mettre de faire devant les boutiques des maîtres comme pour les insulter et seraient contraints de venir à jubé(1) ». Mais les grévistes avaient une bourse commune et les maîtres recoururent au lieutenant de police qui emprisonna 6 ouvriers ; les autres reprirent le travail.

La même année, c'est l'usine de papeterie de Courta-lain-en-Brie qui est mise à l'index et obligée de fermer. Le pouvoir royal s'émeut et un arrêt du conseil du 17 février 1777 fait « défense à tous ouvriers de former aucune association, d'exercer aucune police entre eux... de s'assembler à cet effet, de détourner les ouvriers de leur travail, soit par écrit, soit de vive voix et de les condamner à des amendes, le tout sous peine de prison ». Des lettres patentes du 12 septembre 1781 rééditent les dispositions de l'édit de 1749, les appliquant à « tous marchands, artisans, apprentis, compagnons, garçons de boutique et ouvriers, résidant dans toutes les villes et lieux de notre royaume et notamment dans les villes où il a été ou sera par la suite établi des jurandes ». Les nécessités de la vie sont plus fortes que les prescriptions royales. « Les ouvriers papetiers, dit une lettre officielle de 1783, s'érigent en tyrans de leurs maîtres et non contents de les vexer par des amendes arbitraires qu'ils leur imposent sous le plus léger prétexte et que ceux-ci sont en quelque sorte contraints de

1. Manuscrit inédit, Biblioth. nation. mss. fr., vol. 6682, p. 281, cité par Flamermont, *Des grèves et des coalitions ouvrières à la fin de l'Ancien Régime* (*Bulletin du Comité des Travaux historique et scientifique, section des sciences économiques et sociales, année 1894*).

payer pour préserver leurs ateliers de la désertion, ils font des pactes entre eux, en vertu desquels ils condamnent à l'inaction la fabrique qui leur a déplu, et l'effet de cette espèce d'anathème est si prompt qu'un maître n'est pas plutôt frappé qu'aucun autre ouvrier ne se présente pour travailler chez lui. C'est ce qu'ils appellent ironiquement en termes de compagnonnage : mettre un atelier en interdit ».

En 1786, ce sera le lieutenant de police de Paris qui défendra aux ouvriers de s'attrouper, de cabaler contre les maîtres et de quitter le travail. L'ordonnance est du 17 mars, et, vain pouvoir réglementaire des autorités, le 23 du même mois, 6 jours après, les ouvriers charpentiers se mettent en grève et obligent les patrons à admettre leurs revendications (1).

A l'étranger, la situation est la même. C'est partout l'organisation corporative qui préside au développement industriel, guildes anglaises, ghildes allemandes, langsdanois, corporations autrichiennes ou suédoises. Et partout les corporations font preuve de leur même esprit minutieux et rigoriste dont nous avons vu les exemples en France. Aussi partout, dans tous les pays européens, les coalitions sont-elles prohibées, avec la même sévérité qu'en France, ajoutons avec la même inutilité. Roscher (2) parle d'un acte de 1731 où la peine

1. On trouvera dans Germain Martin, *Les associations ouvrières au XVIII^e siècle*, Paris, 1900, p. 137 à 147, une longue série de grèves et les prohibitions auxquelles elles donnèrent lieu pendant la fin du xviii^e siècle.

2. Roscher, *Grundlagen der National Ækonomie*, XVI^e édition, p. 445-455.

de mort est donnée comme sanction à certains faits de coalition.

En Angleterre, un statut d'Elisabeth, ch. IV, avait déjà puni la coalition d'un mois de prison et d'une amende de 5 livres sterlings, pénalité qui porta le coup fatal à ce qui survivait des antiques associations ouvrières, dit M. Thorold Rogers (1), mais cette nouvelle défense ne devait suffire. Comme en France les ordonnances se succèdent, la fréquence de la prohibition en montrant sans doute l'inutilité. Ce qu'il y a de remarquable c'est que pendant tout le XVIII^e siècle, ce furent surtout des prohibitions particulières contre certains métiers, les plus remuants sans doute. En 1720, contre les maîtres tailleurs de Londres (2); en 1725, contre les ouvriers des manufactures de laines (3). Un nouvel acte de Georges III est rendu contre les tailleurs (4).

Sous l'ancien régime, en France comme à l'étranger la prohibition des coalitions fut donc une règle, mais toujours éludée. Nous verrons ici la Révolution continuer la tradition monarchique et interdire, dans la crainte exagérée qu'elle eut des associations, tout concert entre ouvriers et entre patrons. Les interdictions révolutionnaires eurent d'ailleurs le même sort, tant il est vrai qu'on ne saurait même par une réglementation rigoureuse porter atteinte aux revendications légitimes de toute une classe.

1. Thorold Rogers, *Interprétation économique de l'histoire*, Guillaumin, 1892, p. 49.

2. 7, Georges I^{er}, st. 1, c. 13.

3. 12, Georges I^{er}, c. 34.

4. 18, Georges III, c. 17.

Le court exposé que nous avons fait des relations réciproques du travail et du capital sous la monarchie nous prouve l'ancienneté de la lutte entre ouvriers et patrons. Certes, les crises sociales en raison du développement modéré de l'industrie n'ont point encore atteint l'acuité douloureuse que nous leur connaissons aujourd'hui. Mais il nous paraît un peu exagéré de dire avec M. Hanotaux que « la ligne de démarcation entre patrons et ouvriers était pour ainsi dire imperceptible. On devenait d'apprenti compagnon et de compagnon maître avec une facilité qu'explique le peu d'importance de l'outillage... Les questions sociales aujourd'hui si puissantes n'entraient pour rien ou pour peu de chose dans les préoccupations des hommes d'Etat... » (1) La période à laquelle se pourrait appliquer avec raison cette citation a été très courte et on ne la saurait trouver que dans les premières années du système corporatif, ce qu'on a appelé l'âge d'or des corporations. Dès le ^{xiv}^e siècle, la question devient plus aiguë et s'exagère de plus en plus, nécessitant continuellement les interventions inutiles des pouvoirs publics, car selon le mot de M. Hauser « la question sociale, question de travail et de pain est de tous les temps » (2), et la séparation entre ouvriers et patrons se creuse de jour en jour. La nécessité d'avoir un fort capital pour s'installer comme maître, le savoir seul n'étant plus suffisant, en même temps que l'exclusivisme jaloux de ceux qui exercent déjà comme tels et qui s'efforcent de monopoliser leur

1. Hanotaux, *Histoire du cardinal Richelieu*, t. I, p. 475-477.

2. Hauser, *Ouvriers du temps passé*, Introduction, p. XXX.

art au profit de leurs héritiers, tendent de plus en plus à différencier les deux classes ; avec le ^{xiv}^e siècle, la différenciation commence et s'accroît rapidement, si bien qu'à la Révolution, vis-à-vis de la classe des patrons, de la classe bourgeoise des maîtres, existera parallèlement, la classe des salariés, germe futur du quatrième Etat.

DEUXIÈME PARTIE

Les coalitions et la doctrine

Il n'est point de combat entre les philosophes si aspre que celui qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme.

MONTAIGNE, *Essais*.

La question des coalitions touche de près à la production et à la répartition des richesses. A la production, puisque les troubles jetés dans sa marche régulière par les coalitions peuvent la diminuer fortement, à la répartition puisque la plus grande partie des grèves est causée par la question des salaires. Les opinions de la doctrine à leur sujet, furent diverses, intimement liées à la théorie générale des différentes écoles.

L'école libérale se prononce au début contre les coalitions en raison de leur inutilité. Elles sont en outre une atteinte à la liberté qui est l'abandon à eux-mêmes des individus. Le salaire ne peut se fixer ni s'augmenter arbitrairement ; il faut pour cela un accroissement du capital accroissant la demande, et les grèves ne peuvent être à ce point de vue qu'un élément de per-

turbation. Mais nous verrons que cette théorie, abandonnée par les derniers adeptes de l'école a été remplacée par celle de la légitimité des coalitions.

L'école socialiste, non contente d'approuver la légitimité des coalitions généralement admise aujourd'hui, considère ce moyen de lutte comme un des plus favorables à l'émancipation du travail. En attendant l'expropriation de la propriété privée au profit de l'Etat elle préconise les grèves comme la seule arme capable de donner au prolétariat la subsistance suffisante que lui refuse la classe capitaliste et certains de ses adeptes que les moyens révolutionnaires n'effraient pas, demandent la grève générale.

A côté, l'école du patronage qui ne voit dans les coalitions que « des aberrations du mouvement démocratique déchaîné », propose comme remède le retour aux anciennes corporations, cependant que l'école du socialisme chrétien voit ce remède dans l'application des principes du christianisme aux rapports entre patrons et ouvriers.

Enfin, l'école interventionniste considère que, devant la gravité de la question sociale, le devoir de l'Etat est d'intervenir et d'apporter un palliatif aux troubles économiques que créent les coalitions en soumettant celles-ci à une réglementation minutieuse et même en proposant aux deux partis en présence un arbitrage facultatif que les socialistes veulent obligatoire en ne l'admettant que comme moyen provisoire.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE LIBÉRALE

La question des coalitions passa complètement inaperçue aux yeux des mercantilistes dont le système, si on peut appeler de ce nom un ensemble de préceptes empiriques, n'envisage point les questions de répartition. Toutefois, comme ils voyaient dans l'industrie la créatrice unique des richesses, toutes les causes perturbatrices de la production devaient être condamnées par eux et Colbert en appliquant le système réglementaire, interdit, nous l'avons vu, les coalitions et les associations d'ouvriers.

Avec les physiocrates, se crée par réaction la croyance en des lois économiques supérieures ; la concordance des intérêts individuels avec les intérêts généraux devient le dogme de la nouvelle école. Et quoiqu'ils n'aient point parlé des coalitions, on peut, de leur théorie, tirer les conséquences. L'industrie n'est pas, à leur avis, un facteur de la production ; elle ne fait que transformer des matières, la terre seule laisse des revenus nets. Une crise industrielle par conséquent ne serait

fatale qu'aux patrons et aux ouvriers, mais n'aurait aucune influence sur la production. Si nous considérons maintenant les coalitions comme tendant à une augmentation des salaires, Quesnay nous dira « que la masse des salaires est limitée » (1) et Mercier de la Rivière que « le prix des ouvrages de l'industrie n'est point un prix arbitraire qui puisse augmenter *au gré de l'ouvrier* » (2). « L'utilité de l'industrie, dit encore ce dernier, tient essentiellement à la liberté, et sans elle non seulement cette même utilité s'évanouirait mais encore dégénérerait en monopoles... » (3) L'abbé Baudeau (4) avait d'ailleurs parfaitement vu comment les privilèges des maîtres de métiers, en portant atteinte à la liberté des ouvriers, ne pouvaient que rendre plus âpres les relations obligatoires entre le travail et le capital. Le *laissez faire*, lui paraît la loi nécessaire, car « en adoptant tels ou tels règlements exclusifs des choses et des personnes » on sacrifie « d'un trait de plume la liberté de plusieurs milliers d'hommes nés ou à naître... comme travailleurs... »

Parmi les rivaux des physiocrates, l'opinion est la même. Ils constatent, à leur tour, l'impossibilité où se trouve la classe ouvrière d'améliorer son sort. « Le malheureux est le journalier, dit l'abbé Galiani, il se

1. Quesnay, *Dialogues sur les travaux des artisans*, Ed. Guillaumin, 1846, p. 211.

2. Mercier de la Rivière, *Ordre naturel des sociétés politiques*, Edition Guillaumin, p. 587.

3. Mercier de la Rivière, *loc. cit.*, p. 594.

4. L'Abbé Baudeau, *Introduction à la philosophie économique*, p. 717-749, éd. Guillaumin.

trouve pris entre le battant et la porte ; il ne peut avancer ni reculer ; le pain est cher et l'ouvrier *ne peut être mieux payé*. Le désespoir fait l'émeute » (1), et il constate qu'« en temps de disette, les garçons des artisans,... les compagnons tisserands, drapiers, sont toujours les premiers à se révolter » (2). En même temps, l'interventionniste Necker compare les propriétaires à des lions et les ouvriers à des animaux faibles et sans défense, vivant en société, et il parle (3) « de la prodigieuse inégalité qu'il y a entre les hommes qui vendent leur travail pour vivre aujourd'hui et ceux qui l'achètent pour augmenter simplement leur luxe... les uns sont pressés par l'instant, les autres ne le sont pas ; les uns donneront toujours la loi, les autres seront toujours contraints de la recevoir... » Et Necker conclut à l'intervention du souverain. Nous retrouverons cette idée de la faiblesse des ouvriers contre la puissance des patrons chez Adam Smith qui en fera une des causes de l'inefficacité des coalitions.

Nous en arrivons maintenant à la première période de l'école libérale, généralement hostile aux coalitions en raison de leur inutilité. Rappelons en quelques mots la situation sociale de l'époque ; les grèves sont partout prohibées par des lois très sévères ; les grèves qui éclatent tournent d'ordinaire au détriment des ouvriers et n'améliorent en rien le sort de leur classe ; l'organisation ouvrière, encore dans l'enfance, ne fournit pas

1. L'Abbé Galiani, *Dialogue sur le commerce des blés*, VII.

2. L'Abbé Galiani, *loc. cit* , II.

3. Necker, *Législation et commerce des grains*, édit. Guillaumin, p. 270.

aux coalisés les éléments nécessaires à assurer le succès d'une lutte fatale, enfin la croyance dogmatique en des lois économiques supérieures ne permet pas aux adeptes de l'école de croire qu'un fait contingent comme une coalition puisse modifier d'une façon quelconque les lois préétablies.

Adam Smith ne voit possible l'augmentation du bien-être de la classe ouvrière que par l'augmentation des capitaux permettant ou une plus forte rétribution du travail ou une diminution de sa durée. Tous les autres moyens sont vains ou ne tendent qu'à une amélioration passagère. « Il n'est pas difficile de prévoir, dit-il en parlant des patrons et des ouvriers, lequel des deux partis, dans toutes les circonstances ordinaires, doit avoir l'avantage dans le débat et imposer forcément à l'autre toutes ses conditions. Les maîtres étant en moindre nombre peuvent se concerter plus aisément ; et de plus la loi les autorise à se concerter entre eux, ou du moins ne le leur interdit pas, tandis qu'elle l'interdit aux ouvriers. Nous n'avons point d'actes du Parlement contre les ligues qui tendent à abaisser le prix du travail, mais nous en avons beaucoup contre celles qui tendent à le faire hausser ; dans toutes ces luttes, les maîtres sont en état de tenir ferme plus longtemps. Un propriétaire, un fermier, un maître fabricant ou marchand, pourraient, en général, sans occuper un seul ouvrier, vivre un ou deux ans sur les fonds qu'ils ont déjà amassés. Beaucoup d'ouvriers ne pourraient pas subsister sans travail une semaine, très peu un mois et à peine un seul une année entière. A la longue, il se peut que le maître ait autant besoin de l'ouvrier que

celui-ci a besoin du maître, mais le besoin du premier n'est pas si pressant... » Et après avoir parlé de la fréquence et de la force des coalitions patronales, il ajoute : (1) « Souvent les ouvriers opposent à ces coalitions particulières une ligue défensive ; quelquefois aussi, sans aucune provocation de cette espèce, ils se coalisent de leur propre mouvement pour élever le prix de leur travail. Leurs prétextes ordinaires sont tantôt le haut prix des denrées, tantôt le gros profit que font leurs maîtres de leur travail. Mais que leurs ligues soient offensives ou défensives, elles sont toujours accompagnées d'une grande rumeur. Dans le dessein d'amener l'affaire à une prompte décision, ils ont toujours recours aux clameurs les plus emportées et quelquefois ils se portent à la violence et aux derniers excès ; ils sont désespérés et agissent avec l'extravagance et la fureur des gens au désespoir, réduits à l'alternative de mourir de faim ou d'arracher à leurs maîtres par la terreur la plus prompte condescendance à leurs demandes. Dans ces occasions, les maîtres ne crient pas moins haut de leur côté ; ils ne cessent de réclamer de toutes leurs forces l'autorité des magistrats civils et l'exécution la plus rigoureuse de ces lois si sévères portées contre les ligues des ouvriers, domestiques et journaliers. En conséquence, il est rare que les ouvriers tirent aucun fruit de ces tentatives violentes et tumultueuses, qui, tant par l'intervention du magistrat civil que par la constance mieux soutenue des maîtres et la nécessité où sont la plupart des ouvriers

1. A. Smith, *Richesse des nations*, éd. Guillaumin, p. 86-87, liv. I, ch. VIII.

dé céder pour avoir leur subsistance du moment n'aboutissent en général à rien autre chose qu'au châtement ou à la ruine des chefs de l'émeute ».

Adam Smith s'élève d'ailleurs contre la différence de traitement qui est faite aux maîtres et aux ouvriers. « Quand les maîtres se concertent entre eux pour réduire les salaires de leurs ouvriers, ordinairement ils se lient par une promesse ou convention secrète à ne pas donner plus que tel salaire sous une peine quelconque. Si les ouvriers faisaient entre eux une ligue contraire de la même espèce, en convenant sous certaines peines de ne pas accepter tel salaire, la loi les en punirait très sévèrement. Si elle agissait avec impartialité, elle traiterait les maîtres de la même manière... » (1).

On le voit, les deux raisons que donne Adam Smith de l'inefficacité des coalitions ouvrières ont disparu aujourd'hui. Les patrons ne trouvent plus dans les pouvoirs publics des défenseurs de leurs intérêts personnels, puisque le droit de coalition est reconnu à la classe ouvrière et en outre bien souvent, en Angleterre surtout où la formidable organisation des Trades-Unions met à la disposition des grévistes des sommes énormes, les agglomérations ouvrières ont su se créer des caisses de grèves, qui leur permettent de subsister jusqu'à ce que le patron leur offre sinon une acceptation complète de leurs désirs, du moins un compromis. Buchanam (2) d'ailleurs le faisait déjà remarquer et disait que « loin de

1. Ad. Smith, *loc. cit.*, p. 185, I, ch. X.

2. Ad. Smith, *loc. cit.*, p. 87. Note de Buchanam.

recourir aux maîtres pour leur subsistance, aux jours de leurs contestations sur un salaire plus élevé, on a vu les ouvriers accumuler, pendant la prospérité de leur industrie, un fonds commun destiné à les secourir dans leurs nécessités ». Et Buchanam fait ressortir l'impuissance de la loi à prohiber ces manifestations. Leur fatalité est plus élevée, elle réside dans la loi de l'offre et de la demande. Si les salaires augmentent c'est que le nombre des ouvriers est insuffisant; s'ils s'abaissent, c'est que le travail est insuffisant ou le nombre de bras trop grand, et jusqu'à ce que « la loi ait créé un supplément de travail et d'ouvrage, elle ne servira qu'à l'oppression des particuliers ».

C'est la doctrine qu'avait déjà soutenue Malthus qui voyait l'accroissement de bien-être de la population ouvrière, dans la diminution de cette population, c'est-à-dire dans la diminution de la demande du travail. C'est vainement pour lui que les ouvriers s'efforceront de maintenir de hauts salaires et d'empêcher que l'on travaille au-dessous d'un certain taux. Au point de vue de la classe ouvrière, ces tentatives sont inefficaces et sans raison, car, si une entente entre les ouvriers devant la baisse des salaires causée par une trop grande quantité de bras parvient à les maintenir dans le *statu quo*, le gain produit ainsi aura pour effet de priver d'occupation un nombre d'ouvriers égal à la différence entre l'offre et la demande de travail; par conséquent il n'y aura pas amélioration réelle (1). Le remède pour lui est dans une

1. Malthus, *Essai sur le principe de population*, petite édition Guillaumin, *passim*.

diminution de la population, « la cause principale et permanente de la pauvreté » n'ayant « peu ou point de rapport avec la forme du gouvernement ou avec l'inégale répartition des biens ». Et une fois imbues de ces théories, « les classes inférieures du peuple, prises en masse, deviendraient plus paisibles et plus amies de l'ordre ;... en tout temps, elles seraient moins faciles à agiter par des libelles séditieux et incendiaires, car elles sauraient combien peu le prix du travail et les moyens de soutenir une famille dépendent d'une révolution ».

C'est des principes malthusiens sur la population que Ricardo déduisit sa théorie du salaire naturel. Ricardo a établi logiquement le principe du travail-marchandise qu'Adam Smith n'avait fait qu'effleurer. Comme pour toute marchandise, c'est la loi de l'offre et de la demande qui réglera le prix sur le marché du travail et en raison du fait que l'offre tend toujours à dépasser la demande, le salaire sera toujours ramené à son minimum, c'est-à-dire que le prix naturel du travail sera « celui qui fournit en général aux ouvriers les moyens de subsister et de perpétuer leur espèce sans accroissement ni diminution » (1). Ricardo ne tient pas assez compte de la différence entre le travail-marchandise et une marchandise quelconque, car dans la vente du travail, la personne du vendeur n'est pas distincte de la chose vendue, elle n'est que la mise en valeur de l'énergie de cette personne ; par conséquent si cette énergie possède une productivité plus grande, elle doit influencer

1. Ricardo, *Principes de l'économie politique*, coll. Guillaumin, p. 67.

sur la rémunération reçue ; enfin, il oublie ou plutôt il n'a pas eu lieu de constater que l'effort collectif des masses ouvrières peut résister avec efficacité aux patrons et échapper à la loi économique qui fixe le prix des marchandises. Ricardo absorbé par son amour de l'abstraction n'a pas considéré que l'organisation industrielle de son époque était soumise à un progrès continu, il a généralisé les faits de la vie contemporaine et n'a pas vu que les coalitions ouvrières pouvaient être un palliatif énergique aux exigences patronales et créer des exceptions à sa loi du salaire. Les coalitions interdites encore en Angleterre jusqu'en 1824, son ouvrage étant de 1817, ne sont pas un des moyens par lesquels les classes ouvrières peuvent arriver à l'amélioration de leur état : « Tous les amis de l'humanité, dit-il, doivent désirer que les classes laborieuses cherchent partout le bien-être, les jouissances légitimes et soient poussées, *par tous les moyens légaux*, à les acquérir » (1).

En France, le vulgarisateur des doctrines orthodoxes J.-B. Say partage les mêmes doctrines et combat les coalitions non pas en raison de leur inefficacité, mais en raison de l'élément de perturbation qu'elles apportent dans la vie économique. Il a du moins l'honneur de confondre dans la même réprobation les coalitions ouvrières et les patronales, contrairement aux lois de son époque qui favorisaient celles-ci. « Elles violent, dit-il, le droit qu'ont tous les consommateurs d'acheter les choses dont ils ont besoin aux prix où une libre concu-

1. Ricardo, *Principes de l'économie politique*, coll. Guillaumin, p. 72.

rence peut les porter » (1). Le gouvernement, dit-il ailleurs, « protégera les ouvriers contre la collusion des maîtres, non moins soigneusement qu'il protégera les maîtres contre les complots des ouvriers. Les maîtres sont moins nombreux et leurs communications plus faciles. Les ouvriers au contraire ne peuvent guère s'entendre sans que leurs ligues aient l'air d'une révolte que la police s'empresse d'étouffer » (2). L'avantage reste donc du côté des maîtres dont les coalitions peuvent passer inaperçues ou du moins ne pas reposer sur des faits matériels qu'une loi peut atteindre. L'ouvrier avec la théorie de Say conserve son infériorité. Dans le contrat par lequel il vend son travail il n'est pas libre ; il n'est pas libre en effet de ne pas porter l'offre de ses bras sur le marché du travail, la nécessité le talonne, et il devra devant les besoins de la faim accepter les conditions que le patron voudra bien lui accorder. Comme Necker, comme Smith, J.-B. Say constate la différence de situation des deux partis en présence : « Le maître et l'ouvrier ont bien à la vérité besoin l'un de l'autre... mais le besoin du maître est moins pressant. Il en est peu qui ne puissent vivre plusieurs mois et même plusieurs années sans faire travailler un seul ouvrier, tandis qu'il est peu d'ouvriers qui puissent, sans être réduits aux dernières extrémités, passer plusieurs semaines sans ouvrage » (3).

1. J.-B. Say, *Catéchisme d'économie politique*, éd. Guillaumin, p. 67.

2. J.-B. Say, *Traité d'économie politique*, éd. Guillaumin, livre II, ch. VII.

3. J.-B. Say, *Cours complet d'économie politique pratique*, 5^e partie, ch. X, édit. Guillaumin, t. II, p. 49.

Dans le contrat de travail, ces conditions violent donc la liberté de transaction et les coalitions ne sont qu'un moyen, peut-être dangereux, mais souvent efficace de rétablir la balance. La consommation n'en souffrira pas toujours, et il n'y aura parfois qu'une diminution dans les profits de l'entrepreneur.

En résumé, les fondateurs de l'économie politique sont hostiles aux coalitions, Smith en raison de la disproportion entre les ouvriers et les patrons, ceux-ci ayant l'avantage de la richesse et la faveur de la loi, Malthus parce que la seule amélioration qui se puisse obtenir le sera seulement par une diminution de la population, Ricardo parce que le salaire se fixe toujours automatiquement au minimum d'existence, J.-B. Say parce qu'elles sont une atteinte aux lois de la libre concurrence. L'idée d'un ordre naturel et permanent, la croyance en des lois économiques échappant aux législateurs humains, la confiance en le libre exercice de la concurrence, traits principaux de leur doctrine générale, les préparaient fatalement à cette hostilité. Mais nous verrons que les faits furent ici plus forts que les théories et que les successeurs des grands économistes, devant les progrès de l'organisation ouvrière et les résultats souvent favorables des grèves, durent changer d'opinion et reconnaître leur efficacité. Disons auparavant quelques mots de deux économistes que Leroy-Beaulieu appellera plus tard *socialisants*, Sismondi et Stuart Mill.

Sismondi (1) constate, lui aussi, l'inégalité de la lutte

1. Simonde de Sismondi, *Nouveaux principes*, II, p. 359.

entre patrons et ouvriers ; ils sont indispensables l'un à l'autre, « mais cette nécessité presse chaque jour l'ouvrier, elle donne du répit au fabricant » .

« L'ouvrier a bien plus besoin de subsistance et bien plus d'impossibilité de s'en procurer par lui-même, que le chef d'atelier a besoin de travail ; il demande de la subsistance pour vivre, le chef demande du travail pour gagner » (1). Une autre cause de la faiblesse des ouvriers est dans la concurrence qu'ils se font mutuellement, la demande de travail étant toujours inférieure à l'offre en raison de la multiplication de la population ouvrière. Les travailleurs sont donc sous la dépendance des chefs d'entreprise et dans les coalitions leur défaite est fatale. Ils doivent céder, après s'être risqués « à toutes les privations dans l'espérance de lasser l'obstination des manufacturiers », après avoir dépensé « le petit capital d'une malheureuse famille que la nudité, le froid et la faim menacent déjà » (2). Sismondi refuse même à l'association la possibilité de la victoire. L'ouvrier devra se contenter d'un salaire faible, l'entrepreneur étant le maître du marché et ne payant le travail qu'à son strict minimum. « Le bénéfice d'un entrepreneur, écrit-il, n'est quelquefois autre chose qu'une spoliation de l'ouvrier ; il ne gagne pas parce que son entreprise produit beaucoup plus qu'elle ne coûte, mais parce qu'il ne paie pas tout ce qu'elle coûte, parce qu'il n'accorde pas à l'ouvrier une compensation suffisante pour son travail » (3). C'est là, on le voit, le germe de la théorie de

1. *Nouveaux principes*, I, p. 377.

2. *Id.*, I, p. 378.

3. *Id.*, I, p. 92.

la plus-value de Karl Marx. Et d'après Sismondi, les tentatives contraires de l'ouvrier sont inutiles en raison de la trop grande quantité de la main-d'œuvre, qu'a augmentée encore l'expropriation de l'ouvrier par les machines et en raison, comme nous l'avons vu, des lois de la concurrence qui sévissent avec toutes leurs cruautés dans les milieux ouvriers. Comme remède, Sismondi propose l'intervention de l'Etat et la limitation de la journée de travail qui accroîtrait le nombre de bras nécessaires.

Le pessimisme de Sismondi est exagéré ; il a vécu à l'époque que Leroy-Beaulieu appelle « la période chaotique de la grande industrie » et il a généralisé les faits qu'il avait sous les yeux. Les événements ont prouvé que le machinisme n'était ordinairement pas une expropriation de la classe ouvrière, la consommation croissant avec la production, selon la loi des débouchés de J.-B. Say ; enfin, il n'a pas vu les avantages que devaient tirer les travailleurs de leur organisation et a eu le tort de considérer comme inefficaces les coalitions.

Stuart Mill avec sa théorie du *wages-funds* devait, semble-t-il, en arriver à la même conclusion. Pour que les ouvriers obtiennent une augmentation de salaire, il faut en effet que le fonds des salaires s'accroisse et les grèves doivent être vaines. Toutefois S. Mill admet que, si les ouvriers pouvaient tous se coaliser, ils pourraient obtenir une élévation générale des salaires aux dépens des profits. Il fait remarquer que les grèves partielles, si elles aboutissent à une augmentation de salaires ont pour résultat ou de diminuer l'offre du travail dans le corps d'état coalisé, ou d'y faire engager une somme

plus forte au dépens des autres états. Dans le premier cas, des ouvriers viennent encombrer le marché du travail, dans le second elle enlève au marché une partie de la demande, deux résultats mauvais pour les classes laborieuses (1). Les coalitions par conséquent sont rarement heureuses et leur succès peu désirable, toutefois Mill désapprouve les lois qui les ont interdites, « ces lois, dit-il, attestent l'intention infernale du propriétaire d'esclaves qui subsiste encore après qu'il est devenu impossible de tenir les classes laborieuses dans un esclavage réel » (2).

Le raisonnement de Stuart Mill a propos des coalitions serait logique, si la théorie du fonds des salaires n'était pas une conception tout à fait hypothétique. Si ce fonds existait, le patron devrait employer d'autant plus d'ouvriers que le prix de la main-d'œuvre serait moins cher et *vice-versá*. Les faits démontrent que cette proportionnalité n'existe pas. La théorie du *wages-funds* paraît reposer sur une confusion entre le capital disponible et le capital réellement employé. Celui-ci peut varier, par exemple au détriment des profits, jusqu'à absorption complète de celui-là. D'ailleurs Stuart Mill a reconnu lui-même l'erreur (3). « La doctrine qu'ont développée tous ou presque tous les économistes et moi-

1. John Stuart Mill, *Principes d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1873, p. 505, t. II.

2. Toutefois, S. Mill croit que les coalitions attirent l'attention de la classe ouvrière sur l'excès de son nombre, et la pousse à la diminution, seul moyen de jouir de salaires élevés. Mill se rencontre ici avec Malthus.

3. *Fornightly Review*, V., N., S., p. 516, 517, 1869. *On Labour*.

même (*including myself*) d'après laquelle il ne serait pas possible d'élever le taux des salaires par des combinaisons entre les travailleurs ou qui limiterait l'action de ces combinaisons à l'obtention plus hâtive d'une hausse que la concurrence aurait produite sans cela, cette doctrine ne repose sur aucune base scientifique et doit être rejetée. (*This doctrine is deprived of its scientific foundation and must be thrown aside*) ».

L'école orthodoxe va maintenant admettre et l'utilité et la légitimité des coalitions. Déjà Mac-Culloch, en 1825, c'est-à-dire un an après que la liberté des coalitions eut été reconnue en Angleterre, proclame la justice de cette mesure : « Jusqu'à ces derniers temps, dit-il, il était en usage en Angleterre de punir les ouvriers qui se concertaient pour élever le taux des salaires ou diminuer le nombre d'heures de travail. Ce qu'il y a de vexatoire dans une pareille loi est tellement évident qu'il est à peine nécessaire de le signaler. Un individu n'est plus qu'un esclave si on l'empêche de fixer de concert avec d'autres, les conditions auxquelles il veut vendre son travail. Il ne peut résulter aucune conséquence funeste de l'exercice de ce droit de la part des ouvriers. Si le prix qu'ils demandent pour leur travail est déraisonnable, les maîtres peuvent, et c'est ce qu'ils font toujours, refuser de les occuper. Et comme les ouvriers n'ont pas les moyens de vivre très longtemps sans travailler, il est clair que toutes les coalitions formées pour obtenir une élévation illégitime de salaire ou pour arriver à un but coupable portent en elles-mêmes un principe de dissolution et doivent bientôt être ruinées. Mais si les ouvriers peuvent refuser de travailler autre-

ment qu'à des conditions déterminées par eux-mêmes, ils ont à cet égard obtenu tout ce qu'ils peuvent prétendre avec justice ; et s'ils font un pas au-delà et qu'ils tentent comme ils le font trop fréquemment, d'arriver à leur but par la violence, soit en menaçant la propriété de leurs maîtres, soit en empêchant de travailler ceux de leurs compagnons qui ont refusé de faire partie de leur coalition ou qui l'ont abandonnée, ils se rendent coupables d'un délit qui porte une grave atteinte à la sécurité de la propriété et à la liberté de l'industrie et qui doit être aussitôt réprimé par un châtiment prompt et proportionnel à leur faute » (1). C'est là l'approbation absolue de l'act de 1824, autorisant les coalitions et réprimant les violences. En France l'opinion n'est pas encore prête à une pareille réforme. Cependant dès 1845, Ch. Dunoyer dans sa « *Liberté du Travail* » semble dans les coalitions ne s'élever que contre les injustices dont elles sont la cause. Les maîtres, dit-il, ont encore « la prétention de rester arbitres du prix de la main-d'œuvre, il leur arrivera fréquemment de se concerter pour la fixer et ils ne toléreront pas que, pour l'élever ou la maintenir à un certain taux, les ouvriers s'unissent ou se concertent... Les ouvriers de leur côté ne mettent pas toujours plus de justice dans leurs prétentions. Il est encore assez dans leurs habitudes... d'empêcher que les maîtres prennent des machines propres à économiser l'ouvrage, de s'opposer à ce qu'ils prennent des ouvriers partout où ils en pourraient

1. Mac Culloch, *Principes d'économie politique*, t. I, p. 299, édit. Guillaumin, 1864.

trouver, d'entraîner de vive force dans leurs coalitions ceux de leurs camarades qui voudraient demeurer neutres » (1).

A la même époque Cherbuliez dans son *Précis de la science économique* se montrait encore plus affirmatif et reconnaissait la coalition aux ouvriers : « La coalition, écrit-il, voilà le moyen naturel, régulier, légitime que le régime de la libre concurrence fournit aux ouvriers de résister à la prépondérance du capital ; moyen naturel, à cause de l'homogénéité de position et d'intérêts qui existe par la nature même des choses entre tous les ouvriers d'une même industrie ; moyen régulier, puisqu'il ne fait que régulariser la manifestation de volontés individuelles qui étaient identiques avant de former une volonté commune ; moyen légitime enfin, car dans l'arrangement qui intervient pour la fixation du salaire si le fabricant est à lui seul une des parties contractantes, les ouvriers dont la coopération lui est nécessaire représentent collectivement l'autre partie, la partie offrante, et, quand ils formulent en commun les conditions de leur offre, ils ne font qu'user de la liberté qui est assurée également aux deux parties intéressées » (2). Cherbuliez reconnaît à la coopération des ouvriers, à leur ensemble le droit de discussion avec les maîtres ; le contrat de travail serait plutôt un contrat collectif entre le patron d'une part et ses ouvriers de l'autre, non un contrat individuel.

1. Ch. Dunoyer, *Liberté du travail*, II, p. 358.

2. Cherbuliez. *Précis de la science économique*, II, p. 248, éd. Guillaumin, 1862.

Nous verrons cette idée reprise en 1894 par Jules Guesde, dans un projet de loi sur l'organisation de la grève. Le leader du parti ouvrier assimilera les travailleurs d'une même usine constitués par le seul fait de leur emploi en sociétés ouvrières, aux sociétaires des sociétés capitalistes par actions, les décisions prises en assemblée générale devenant exécutoires pour tous.

Le droit de la classe ouvrière à la coalition, que la loi française méconnaît encore, est défendu de plus en plus par la doctrine, et en 1844, quand on discutera à l'Assemblée législative la question des grèves, c'est encore un économiste, Frédéric Bastiat, qui défendra à la tribune le droit des ouvriers, mais vainement : « La coalition, dit-il, abstraction faite du but qu'elle se propose, ne peut être considérée comme un délit... Il est impossible de dire que le chômage en lui-même est un délit. Si un homme a le droit de dire à un homme : Je ne veux pas travailler à telle ou telle condition, deux ou trois mille personnes ont le même droit ; elles ont le droit de se retirer, c'est un droit naturel qui doit être aussi un droit légal. Si la coalition se borne à la force d'inertie, à la passivité, si les ouvriers se sont concertés, se sont entendus et qu'ils disent : Nous ne voulons pas vendre notre marchandise à tel prix, nous en voulons tel autre, et si vous refusez, nous allons rentrer dans nos foyers ou chercher de l'ouvrage ailleurs, il me semble qu'il est impossible de dire que ce soit là un fait blâmable » (1). Et Bastiat adjure les représentants de

1. *Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale législative*, séance du 17 novembre 1849, Paris, Panckoucke, 1849, t. III, p. 504, 505.

voter le droit de coalition, de façon à donner aux ouvriers le droit que possèdent en fait les patrons, leurs coalitions passant inaperçues le plus souvent. « Vous avouez vous-mêmes, leur dit-il, que l'offre et la demande ne sont plus libres, puisque la coalition des patrons ne peut pas être saisie ; et c'est évident : deux, trois patrons déjeûnant ensemble font une coalition, personne n'en sait rien. Celle des ouvriers sera toujours saisie puisqu'elle se fait au grand jour. Par conséquent, puisque l'un échappe à votre loi et que l'autre n'y échappe pas, elle a pour résultat nécessaire de peser sur l'offre et de ne pas peser sur la demande, par conséquent d'altérer, au moins en tant qu'elle agit, le taux naturel des salaires et cela d'une manière systématique et permanente. C'est ce que je ne puis pas admettre. Je dis que puisque vous ne pouvez pas faire une loi également applicable à tous les intérêts qui sont en présence, puisque vous ne pouvez leur donner l'égalité, laissez-leur la liberté qui comprend en même temps l'égalité ». Les paroles de Bastiat furent vaines et, comme nous le verrons, ce n'est qu'en 1864 que la loi consacra les théories qu'il avait éloquemment formulées, mais dans la doctrine, ce furent désormais les idées que défendirent les économistes de l'école classique.

Avec l'autorisation des coalitions la question entra dans une nouvelle phase. Les grèves en effet devinrent de plus en plus fréquentes apportant de grandes perturbations dans la production, causant des pertes énormes aux classes ouvrière et patronale, faisant même parfois le jeu des marchés étrangers au détriment des marchés nationaux. Aussi, si les économistes tiennent à affirmer

encore au cours de leurs œuvres, le droit qu'a l'ouvrier à se coaliser, ils indiquent les remèdes qui leur semblent devoir améliorer les rapports entre les travailleurs et leurs maîtres, remèdes qui varient avec chacun d'eux, l'école libérale étant aujourd'hui subdivisée en groupes très nombreux.

Les uns voudraient pour cela laisser agir l'initiative individuelle qui, consciente de ses intérêts, ne tarderait pas à créer des institutions mixtes qui résoudraient les conflits : tribunaux de conciliation de Nottingham dus à l'initiative d'un industriel, Mundella ; tribunaux d'arbitrage du juge Quettle, ou chambres de Mariemont dues à l'ingénieur Weiler. Mais le fait restera trop rare et l'exemple de la France est là pour le prouver ; si l'Etat n'avait par la loi de 1892 créé un type officiel de conciliation, les cas auraient été à peu près inconnus dans notre pays, et encore y sont-ils peu fréquents.

M. Beauregard (1) après avoir déclaré que « c'est un droit absolu pour les ouvriers de s'associer et même de se coaliser pour suspendre le travail »... « sans doute, moyen de guerre dont l'abus est détestable », voit le remède dans l'action individuelle aidée de l'association. « L'idéal, dit-il, serait une situation dans laquelle, des deux côtés, l'association très développée aurait pour rôle principal de rendre efficace l'action individuelle par la diffusion de l'aisance, de l'instruction, et des renseignements. A coup sûr, l'action des individus éclairés, instruits, comprenant hautement leurs intérêts, serait la plus propice à une entente rationnelle : le jour où

1. *Théorie du salaire*, Larose et Forcel, 1887, p. 303-320.

elle suffirait à tirer des circonstances économiques le meilleur parti, le progrès dans les rapports des ouvriers et des patrons aurait atteint son terme extrême ». On peut répondre à ceci, en citant un passage de M. Cauwès (1): « Devant la commission des Trades-Unions, l'un des représentants les plus éminents de l'industrie anglaise, M. Hewitt, déclarait que les grèves sont surtout fréquentes, en dépit de la progression des salaires, parmi les populations ouvrières, *dont le niveau intellectuel est le plus élevé* ».

G. de Molinari qui, en 1837, demandait, par une pétition à la Chambre belge, l'abrogation des lois sur les coalitions au nom de la liberté du travail, « ces lois retenant l'ouvrier dans un état de demi-servitude » (2), a cru trouver le remède aux coalitions dans la création d'un marché du travail. Il cite l'exemple des marchés de capitaux et de certains produits, qui sont devenus universels en unifiant les prix, et de même l'unification et l'extension du marché de travail rendront inutiles les coalitions qui ne pourront plus rien sur les salaires ; « leur taux sera uniquement déterminé comme l'est celui des céréales par le rapport des quantités offertes et demandées sur le marché général. Le prix régulateur, qui sera l'expression de ce rapport, fera loi dans toutes les transactions particulières : il n'y aura plus de débat, plus de conflit entre les parties (3)... » Seulement, n'oublions pas que le travail n'est pas une mar-

1. *Précis du cours d'économie politique*, 2^e édit., t. II, p. 34.

2. *L'Evolution économique au XIX^e siècle*, Reinwald, 1880, p. 268.

3. *Les Bourses du travail*, p. 192, Guillaumin, 1893.

chandise comme les autres, et que si le marché du travail devient international comme celui des capitaux, le prix unique qui résultera de la loi de l'offre et de la demande, transformera les prix actuels, augmentant les uns, diminuant les autres. Or, les conditions de la vie ne sont pas identiquement les mêmes dans les pays européens, certains ouvriers se trouveront favorisés, d'autres lésés ; ce sera à nouveau la source de conflits. Enfin si, s'étendant encore, le marché devenait mondial, la race jaune, dont M. Leroy-Beaulieu fait entrevoir la prochaine invasion économique, viendrait jeter une perturbation irréparable dans les prix. Le remède de M. Molinari ne résout donc pas la question.

On a proposé encore la participation aux bénéfices, système installé en France dès 1830 (maison Leclaire à Paris) et dont Levasseur faisait l'éloge dans son ouvrage sur les *Classes ouvrières depuis la Révolution* (1). De nombreux économistes se sont rangés à cette opinion, entre autres von Thunen, Stanley-Jevons, Walker, le Comte de Paris. Le conseiller intime Engel disait, en 1867 : « La question sociale n'est plus une question, sa solution a été trouvée », en parlant de la participation. Fawcett (2) dit que « la conciliation personnelle et les cours d'arbitrage bien qu'exerçant une influence bien-faisante ne fournirent pas un remède absolu contre les grèves... afin d'obtenir un remède complet il sera nécessaire de supprimer l'antagonisme d'intérêt qui subsiste entre patrons et ouvriers... ce remède, c'est le partage des bénéfices, un système de *co-partnership* ». C'est la

1. Tome II, p. 390.

2. *Travail et salaires*, Guillaumin, 1885, p. 56.

même opinion que soutiennent en France, Ch. Robert (1) et Villey (2). « Le meilleur remède et qu'on ne saurait trop, à notre avis, encourager et généraliser, c'est la participation aux bénéfices » dit ce dernier. Mais ce système n'est pas possible partout, c'est, comme le fait remarquer Frommer, un système de salaire à cachet aristocratique, ne convenant que là où un meilleur travail a de l'influence sur le résultat obtenu (3) ; en outre, Schmoller (4) croit que les ouvriers qui ont vu qu'une grève heureuse pourrait leur rapporter 10 à 20 0/0 de hausse sur les salaires trouveraient cela beaucoup plus simple que d'attendre un an entier une bonification de 20 0/0 que les circonstances peuvent supprimer. Enfin Leroy-Beaulieu (5) est d'avis que ce système ne ferait qu'augmenter les causes de conflit, ajoutant aux causes existantes des questions comme le quantum de la participation, la vérification des bénéfices, le point de départ de la vérification et d'autres encore.

Le même économiste après avoir reconnu que la grève est un droit, non une concession ou une tolérance (6) considère que son utilité vient de sa simple possibilité : « Les grèves, dit-il, agissent par la crainte qu'elles inspirent... il est facile de dire que les procès

1. Voir de lui : *La suppression des grèves par la participation aux bénéfices*, Hachette, 1875.

2. Villey, *Economie politique*, Guillaumin, 1885, p. 431.

3. Frommer : « *Die Gewinnbeteiligung* » dans les *Staats und socialwissenschaftliche Forschungen* de Schmoller, Leipzig, 1886.

4. Schmoller, *La participation aux bénéfices* « *Revue d'économie politique* », 1891, p. 196.

5. Leroy-Beaulieu, *Cours d'économie politique*, II, p. 552.

6. Paul Leroy-Beaulieu, *Traité d'économie politique*, II, p. 435.

ruinent les plaideurs, mais si l'on n'avait pas la faculté de plaider que d'abus et de spoliations se produiraient. De même pour les grèves, elles peuvent ruiner momentanément les grévistes, mais la crainte de susciter une grève est chez les manufacturiers un frein nécessaire. L'effet préventif du droit de grève a rendu bien plus de services à la classe ouvrière que les désordres et les dépenses des grèves ne lui ont porté préjudice » (1). Leroy-Beaulieu est d'avis que l'institution de l'échelle mobile des salaires (*sliding-scale*), ceux-ci étant gradués sur le prix de vente, rendrait moins fréquents, sans les supprimer toutefois, les conflits entre patrons et ouvriers. Mais la généralisation du système ne peut avoir lieu, car il est possible seulement dans certaines industries (2).

Léon Say, lui, croit que le remède à la question sociale est l'épargne permettant à l'ouvrier d'acquérir la propriété ou le capital (3). La chose n'est pas douteuse, mais elle est d'une douloureuse ironie. S'il n'existe pas d'autre moyen d'améliorer la condition des ouvriers que de les engager à se faire propriétaires ou capitalistes, autant vaut les accueillir à leur entrée dans la vie du vers dont le Dante accueillait ceux qui franchissaient le seuil de l'enfer :

O voi che intrate, lasciate qui ogni speranza

Pour Yves Guyot, la grève est un accaparement de

1. Paul Leroy-Beaulieu, *Essai sur la répartition des richesses*, p. 399.

2. Paul Leroy-Beaulieu, *Economie politique* (Théorie du salaire).

3. Léon Say, *Le socialisme d'Etat* (Paris, 1884).

travail ; cette idée est encore un résultat de la confusion qu'avait établie Ricardo entre le travail et une marchandise quelconque. Repoussant les tempéraments que les derniers économistes orthodoxes apportent la doctrine du *laisser-faire*, Yves Guyot se montre tout à fait intransigeant (1) ; c'est par la concurrence seule, portée à sa suprême expansion que l'industrie doit sortir de son malaise, et il proclame : « est pernicieuse toute institution qui a pour objet de protéger un individu ou un groupe contre une concurrence... est utile toute institution qui a pour objet de développer les aptitudes de l'individu à la lutte pour l'existence, et sa faculté d'action sur le milieu dans lequel il doit vivre » (2). Hélas ! la lutte pour la vie se présente aujourd'hui sous une forme tellement exagérée que nous n'éprouvons pas le besoin de la voir encore favorisée par des institutions nouvelles ! Et Yves Guyot repousse complètement le patronage, « le socialisme des patrons » comme il l'appelle, qui multiplie « les difficultés, les froissements, les mécontentements en multipliant les points de contact, entre l'employeur et le salarié » et qui en outre, donne au patron « une augmentation de pouvoir arbitraire » l'ouvrier hésitant parfois à renoncer aux avantages qui lui sont faits, ce qui est bien peut-être vrai. Yves Guyot est bercé d'un doux optimisme sur l'efficacité de la concurrence, et nous ne pouvons que lui opposer les paroles de l'économiste genevois Dameth qui croyait à l'harmonie finale des intérêts et qui, voyant que le

1. *La science économique*, Paris, Reinwald.

2. *La tyrannie socialiste*, Paris, Delagrave, p. 264.

défaut d'harmonie allait toujours en augmentant, en déduisait que « raisonnablement, il fallait désespérer de la société humaine ».

Tel est depuis Adam Smith le chemin parcouru par l'école libérale ; d'abord hostile aux coalitions qu'elle dit inutiles et sans résultats, elle se range peu à peu à l'opinion contraire et par son influence contribue à l'abolition des lois prohibitives du Code pénal.

Les remèdes que ses derniers représentants opposent au mal sont insuffisants à le guérir et les crises économiques augmentent, occasionnées par des conflits qui ont une tendance à passer à l'état endémique. Aussi, vis-à-vis de la vieille école de Manchester, de nouveaux groupements ont paru, de nouvelles solutions ont été proposées, que nous allons voir successivement.

CHAPITRE II

L'ÉCOLE SOCIALISTE

Des critiques de la société actuelle fondée sur l'individualisme et le régime de la concurrence, devait naître le socialisme. Individualisme, socialisme, sont les deux pôles entre lesquels oscille la vie des sociétés humaines, tantôt les droits de la société tendant à opprimer et à absorber ceux de l'individu, tantôt la liberté individuelle tendant à se développer aux dépens de la société. A l'individualisme outrancier des orthodoxes, devait s'opposer le communisme exagéré de certains socialistes.

Dès son apparition, le socialisme en affirmant « la lutte des classes », et nous parlons ici du socialisme scientifique, s'empara naturellement de la grève, symptôme le plus apparent de cette lutte. La légalité qui lui était acquise dans la plupart des Etats donnait aux nouveaux venus la faculté de commencer l'assaut de la classe capitaliste, tout en restant dans les limites de leurs droits. Ils n'y faillirent pas, et ouvrirent la voie qui a depuis été suivie par leurs adeptes.

Mais avant d'atteindre la sécheresse scientifique

actuelle que Karl Max a consacrée, le socialisme a traversé plusieurs phases d'évolution.

Le désir d'amener la société vers un idéal de justice a poursuivi longtemps l'humanité et les écrivains se sont plu à édifier de toutes pièces des sociétés nouvelles. L'esprit réformateur des individus s'y donnait d'autant plus facilement carrière, que leurs doctrines ne reposaient pas sur une critique directe de la société de leur époque. Telles furent la *République* de Platon, l'*Utopie* de Morus, la *Thelème* de Rabelais, la *Cité du Soleil* de Campanella, la *Salente* de Fénelon. Ce n'est qu'au xix^e siècle, avec Owen, Saint-Simon, Fourier et Cabet que les rêves se précisent quelque peu. Utopie encore certes, mais unie à un certain sens de socialisme pratique comme le prouvent les essais de Menilmontant, du Texas, de New-Harmony et d'Icarie. Le point de départ, c'est la critique de la société actuelle, de l'individualisme croissant, basée le plus souvent, il est vrai, sur des arguments sentimentaux : la misère des classes ouvrières les émeut, elle choque leur sensibilité, ils n'en recherchent pas les causes économiques, ils ne cherchent pas à guérir, ils détruisent pour reconstruire. Robert Owen (1771-1858) dit que « le sort de l'ouvrier est plus lamentable que celui de l'esclave dans l'antiquité ou du serf à l'époque féodale » (1). Si parfois l'ouvrier se révolte, se met en grève, tous les droits sont de son côté, vu l'état de la société et Owen propose un système qui repose sur la croyance à la bonté naturelle

1. R. Owen, *Observations on the effects of the manufacturing system*, London, 1815, 3^e édit., p. 23.

de l'homme. Comme Rousseau, il croit que l'homme nait bon, mais que des entraves artificielles, des « anomalies » viennent troubler le libre jeu de son développement; ce sont une éducation défectueuse et l'influence d'un milieu mal organisé. La transformation nécessaire sera obtenue par la société socialiste remplaçant la société économique, par la disparition de la production individuelle que chassera la production en commun. Celle-ci, basée sur l'association supprime la concurrence et annihile les profits de l'entrepreneur, le producteur étant un des membres de l'association.

Après lui, Saint-Simon constatera que « le rapport du maître avec l'ouvrier est la dernière transformation qu'a subie l'esclavage. L'ouvrier n'est pas comme l'esclave une propriété directe de son maître, sa condition toujours temporaire est fixée par une transaction passée entre eux, mais cette transaction est-elle libre de la part de l'ouvrier? Elle ne l'est pas puisqu'il est obligé de l'accepter sous peine de la vie, réduit comme il est à n'attendre sa nourriture de chaque jour que du travail de la veille... » (1) C'est la constatation que depuis Adam Smith nous trouvons dans la bouche de tous les économistes orthodoxes. Saint-Simon repousse le *laissez-faire* « cette prétention de résoudre d'un trait de plume toutes les questions qui se rattachent à la production et à la répartition des richesses » (2) qu'il juge encore plus criminelle qu'absurde. Il ouvre à ses disciples selon le mot de Lamartine « l'horizon indéfini du per-

1. *OEuvres de St-Simon, et d'Enfantin*, Leroux, 1877, t. XLI, p. 224.

2. *Catechisme des industriels*.

fectionnement moral et du spiritualisme social » rêvant de « moraliser l'économie politique », œuvre nécessaire à une société meilleure, mélange d'idéalisme intrépide et de réalisme positif, égaré parfois dans le mysticisme, ce qui faisait appeler le saint simonisme « un hardi plagiat sorti de l'Évangile (1). »

C'est encore Charles Fourier qui rêve d'un régime d'association le phalanstère, fondé sur l'attraction, capable de faire disparaître la misère ouvrière, fatale dit-il « parce que la multitude loin de participer à l'accroissement de richesse n'en recueille qu'un surcroît de privations (2). » Ce qui les frappe tous, les socialistes utopiques, c'est la toute puissance du maître sur l'ouvrier, c'est la misère de celui-ci inapte à se défendre contre l'avidité croissante de celui-là, et tandis que Pierre Leroux invoque la solidarité, que Pierre Buchez appelle l'association, la voix prophétique et puissante de Charles Fourier dénonce déjà *la féodalité industrielle*, le système capitaliste devant substituer aux anciennes servitudes personnelles les servitudes collectives croissantes. Cette idée de la féodalité industrielle, à une époque où la grande industrie existait très peu en France (1808), où les ouvriers n'avaient encore pas droit de coalition, cette prédiction parfaitement déduite et à laquelle les événements ont donné raison est une preuve que tout n'est pas utopie dans les théories du créateur du phalanstère. Il voyait déjà la puissance à laquelle allaient se heurter les masses ouvrières en mar-

1. Lacordaire.

2. *Le nouveau monde industriel*, Paris, 1829, p. 41-42.

che vers un mieux et échaffaudait pour éviter les rencontres irréparables, un système compliqué, irréalisable peut-être, mais abondant en idées neuves, que d'autres devaient utiliser plus tard. A ce titre, son rôle de précurseur du socialisme moderne devait être exactement délimité.

De jour en jour cependant l'utopisme recule devant les doctrines pratiques, courant positif que consacreront tour à tour Proudhon et Vidal en France, Weitling en Suisse, Lassalle et Marx en Allemagne.

Déjà Louis Blanc demande l'organisation du travail et rêve d'institutions corporatives, qui substituent « le principe de l'association à celui de l'individualisme » (1). Nous connaissons les vaines tentatives qu'il fit en 1848, tiraillé qu'il était entre sa conception particulière et les désirs du peuple qu'il voulait satisfaire.

En même temps, Proudhon formulait ses attaques contre les divers partis, communistes et économistes et essayait de réformer la société en se reposant sur deux idées maitresses : la gratuité du crédit et l'association libre. Par là, il peut être considéré comme une transition entre le socialisme utopique du commencement du siècle, et l'actuel socialisme scientifique.

Proudhon est un ennemi systématique des coalitions : à son avis, lorsque les grèves sont favorables, elles aboutissent à un renchérissement général, conséquence de l'augmentation de salaire ; « cela est aussi certain, dit-il, que deux et deux font quatre » (2). Seulement, la

1. *L'organisation du travail* (1839). Introduction.

2. Proudhon, *Philosophie de la misère*, t. I, p. 110-111.

loi de la concurrence ici applicable, fera qu'à toute augmentation de salaire correspondra une diminution de profits, ceux-ci évoluant ordinairement entre deux limites qui laissent place à une diminution. Plus loin, Proudhon nous dit que « la grève des ouvriers est illégale et ce n'est pas seulement le Code pénal qui dit cela, c'est le système économique, c'est la nécessité de l'ordre établi... Que chaque ouvrier individuellement ait la libre disposition de sa personne et de ses bras, cela se peut tolérer : mais que les ouvriers entreprennent par des coalitions de faire violence au monopole, c'est ce que la société ne peut permettre » (1). Les arguments de Proudhon contre la grève sont difficiles à défendre. La prohibition légale ne prouve rien, sinon le peu de développement de l'industrie moderne sous la Constituante ; quant au système économique, on pouvait lui objecter à son époque l'exemple de l'Angleterre où le système économique lui-même avait forcé le Parlement à autoriser les coalitions ; celles-ci étant devenues « un fait économique, et prenant de jour en jour plus de consistance ne *pouvaient* pas tarder à devenir un fait légal » (2).

Dans sa véhémence critique de l'organisation sociale contemporaine Proudhon n'a rien laissé debout ; il a tout renversé de ce que l'économie classique avait échafaudé autour de lui, comme il a renversé tous les systèmes que les nouveaux philosophes de l'époque, les Owen, les Fourier, les Saint-Simon avaient construits

1. *Id.*, t. I, p. 237-235.

2. Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Giard et Brière, 1896, p. 238.

de toutes pièces sur les ruines idéales du monde moderne.

Mais il fallait reconstruire. *Destruam et œdificabo* avait mis Proudhon en épigraphe à son principal ouvrage, et pour reconstruire, Proudhon n'allait-il pas à son tour subir les critiques qu'il avait prodigalement répandues autour de lui ? Sa conception de la société moderne repose sur deux bases principales par lesquelles il se réunit à deux écoles contemporaines : par l'association libre avec l'école coopérative de Gide, par la gratuité du crédit avec l'école marxiste. A la base de sa société, Proudhon veut l'association libre, une sorte de coopération qui permette à l'individu l'identification du travailleur et du capitaliste, œuvre qui sera complétée par la gratuité du crédit, et il propose une organisation égalitaire tendant à la réduction progressive des intérêts, des profits, des rentes, des impôts et des salaires jusqu'à la gratuité absolue (1). Ici nous touchons au marxisme.

Nous savons avec quelle véhémence Bastiat s'est élevé contre les idées de Proudhon sur le crédit. Toucher à l'intérêt, aux profits, à la rente, c'est porter atteinte à la propriété qui est intangible et éternelle. Défenseur des principes libéraux, Bastiat s'est longuement attaché à réfuter les idées proudhouniennes sur la réorganisation sociale, et Proudhon essaya vainement à la tribune de l'Assemblée Législative d'en faire prévaloir quelques-unes ; l'opposition systématique de la Chambre l'obligea au silence.

Pour Vidal, les grèves ont leur origine dans la nature

1. Proudhon, *Solution du problème social*, brochure.

du contrat de travail. « L'antagonisme, dit-il, durera autant que l'ouvrier ne sera pas associé au patron pour la production, autant que celui-ci sera libre de régler le salaire de l'ouvrier en lui mettant le marché dans la main » (1). Et il propose des ateliers permanents avec maisons de crédit qui fourniraient les fonds. Le salaire des ouvriers se décomposerait en deux parties, l'une fixe, l'autre qui représenterait une quote-part dans les bénéfices. C'est le système de la participation aux bénéfices. Nous trouvons d'ailleurs dans les précurseurs du socialisme des théories que nous rencontrons de nos jours dans différentes écoles. C'est ainsi qu'en Allemagne, Karl Marlo croit que « la solution de la question sociale doit être l'œuvre de la législation sociale qui d'ailleurs ne devra dans la poursuite de son but ne se servir que de moyens moraux » (2). Nous sommes loin, on le voit, des moyens révolutionnaires préconisés par les socialistes intransigeants contemporains. Et Marlo compte sur la loi pour réaliser le programme de société *fédéraliste* qu'il propose.

Nous en arrivons maintenant aux socialistes réalistes purs, à ceux que Sombart et Benoit Malon appellent les socialistes scientifiques. Leur système ne consiste plus à créer *a priori* les cités idéales de l'avenir, indépendamment des conditions économiques des sociétés ; des principes posés par les économistes de l'école libérale, ils tirent des conclusions destructives de l'organisation sociale actuelle. Déjà Lasalle, empruntant les constata-

1. Vidal, *De la répartition des richesses*, p. 119.

2. Karl Marlo, *Economie universelle*, cité par Edgard Allix ; *L'œuvre économique de K. Marlo*, thèse, p. 53.

tions de l'école libérale au sujet des salaires, « armé comme il le dit lui-même, de tout le savoir de son siècle » (1) formule la loi d'airain des salaires : « le salaire moyen du travail est toujours réduit à la stricte limite de l'entretien de la vie... il ne peut pas pour une période durable s'élever au-delà... » (2). Aussi sa confiance dans les coalitions est-elle très limitée. Pour lui sous « le rapport social le travailleur est passé à l'état de chose », et il écrit : « Il n'y a aucune voie économique pour changer cette situation. Les vains efforts de la chose qui s'efforce de paraître homme se manifestent dans les *strikes* anglais dont le triste résultat est suffisamment connu » (3). Lasalle se rapproche par cette conclusion des premiers économistes libéraux, qui tenaient les coalitions pour inefficaces et sans avantages.

Ces idées ne sont pas celles de Karl Marx. Le fondateur du socialisme scientifique a longuement étudié la coalition dans sa *Misère de la philosophie* écrite en réponse à la *Philosophie de la Misère* de Proudhon. La coalition lui apparaît avec un « double but, celui de faire cesser la concurrence entre ouvriers, pour pouvoir faire une concurrence générale au capitaliste » (4). Il met à jour la tendance des coalitions à devenir permanentes par les associations, à mesure que les capitalistes se groupent davantage. Les coalitions sont d'après lui une

1. Lasalle, *Capital et Travail*, trad. B. Malon, Paris, 1880, Libr. du progrès, p. 288.

2. Lasalle, *Lettre ouverte*, 1^{er} mars 1863. *Revue socialiste*, juillet 1888.

3. Lasalle, *Capital et Travail*, p. 237.

4. K. Marx, *Misère de la philosophie*, op. cit., p. 241.

« des formes sous lesquelles les prolétaires effectuent leur organisation comme classe » (1). Et ici nous sommes au cœur de la partie pratique de la doctrine marxienne, nous voulons dire le moyen par lequel Marx espère arriver à la réalisation de son programme, l'antagonisme des classes. « L'affranchissement de la classe opprimée, dit-il, implique la création d'une société nouvelle ». Mais pour que cet affranchissement ait lieu, la lutte ne suffit pas, il faut la victoire. Celle-ci, on l'obtiendra en s'organisant puissamment, il faut que le prolétariat tout entier se groupe ; et Marx préconise la création de syndicats, dans lesquels aux jours des combats nécessaires, les ouvriers coalisés pourront trouver une aide morale et des secours pécuniaires. Marx lance l'idée féconde du prolétariat organisé en syndicats, idée que nous considérons indépendamment du but que lui assigne le puissant théoricien, car pour lui, cette lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat, « portée à sa haute expression sera la révolution totale ». C'est l'introduction dans le socialisme de l'idée hégélienne d'évolution et de l'idée darwinienne de *struggle for life*. La lutte des classes laisse subsister la classe la mieux adaptée aux conditions économiques. Par le nombre, l'organisation qu'il saura atteindre, la puissance politique qu'il conquerra, le 4^e état est sûr du triomphe, mais il devra l'assurer par la force qui est « l'accoucheuse des sociétés ». L'état économique actuel a mis inconsciemment la coalition dans les mains du prolétariat, il s'en servira pour son affranchissement, c'est-à-dire pour la

1. *Misère de la philosophie*, p. 242 et *passim*.

suppression du salariat et l'avènement de la société collectiviste, seul remède au malaise social. Aussi, dans *Le Capital*, K. Marx place-t-il les lois contre les coalitions dans un chapitre titré : Législation sanguinaire contre les expropriés (1).

En France, le chef du socialisme possibiliste, Benoît Malon constate l'effet désastreux des grèves non en raison de leur effet sur la production, mais du contre-coup qu'une grève heureuse suivie d'une hausse des salaires fait subir au prix des produits. Cette hausse qui atteint quelques milliers d'ouvriers produit une hausse de prix qui se fait sentir sur toute la classe ouvrière. Nous avons vu que cela n'est pas toujours vrai : les profits de l'industriel peuvent diminuer ; en outre, en supposant que la hausse des prix égale celle des salaires, et elle ne peut raisonnablement monter au-dessus, elle est supportée par tous les consommateurs, tandis que la hausse des salaires profite aux seuls ouvriers, d'où bénéfice pour la classe ouvrière.

Barberet avait conclu de ces inconvénients, que « la grève est un non-sens, une utopie et que les ressources des travailleurs doivent être dirigées vers une autre voie pour qu'ils atteignent pratiquement leur but » (2). Malon la préconise quand même, car, dit-il, l'homme attaqué qui n'a qu'une pique sous la main s'en sert tout en pensant qu'un fusil ferait mieux son affaire. Mais, ajoute-t-il, « elle n'est pas une solution, elle est un des phénomènes du salariat, elle aguerrit l'armée prolétarienne, elle défend au jour le jour, tant bien que mal

1. *Le capital*, Librairie du Progrès, Paris, p. 325.

2. Barberet, *La grève et la loi sur les coalitions*.

les intérêts les plus immédiats ; par ses impuissances mêmes, elle convainc les ouvriers qu'il n'y a de salut pour eux que dans l'intervention sociale, intervention devant provenir soit de l'influencement, soit de la conquête des pouvoirs publics dans le but de transformer l'actuelle organisation économique » (1).

La conquête des pouvoirs publics, c'est le but à atteindre et Malon, après Lasalle, après Karl Marx contribue à faire du socialisme un parti politique. Dès 1847, Marx publie avec Engels le *manifeste des communistes* où il proclame que la guerre des classes est le fait dominant de l'histoire, et il rêve avec l'Association internationale des travailleurs de donner une organisation aux salariés. Après une vogue éphémère, les démêlés de Marx avec Bakounine font sombrer l'Association déjà puissante. Mais l'idée avait fait des progrès, et désormais les Congrès ouvriers vont essayer de jeter dans les masses ouvrières une unité de direction qui jusqu'ici leur avait fait défaut. Leur influence va faire perdre aux grèves leur caractère purement économique et revêtir sinon une forme politique du moins un caractère d'antagonisme entre les deux classes. Dès 1875 au Congrès de Gotha, le parti ouvrier allemand place au nombre de ses desiderata « le droit de coalition illimité ». En 1878 au Congrès de Marseille, les collectivistes déclarent qu'aucune entente n'est possible entre le capital et le travail et que l'appropriation collective de tous les instruments de travail et de production doit être poursuivie *par tous les moyens possibles* ». Aussi en mai

1. *Le socialisme intégral*, II, p. 64.

1882, le citoyen Job déclarait au Congrès socialiste et révolutionnaire de Paris qu'il acceptait « les grèves comme moyen de lutte et non comme un moyen d'émancipation, que le devoir du parti ouvrier était de susciter le plus de grèves possibles sur le terrain révolutionnaire », et le citoyen J.-B. Clément démontrait que « les grèves servent toujours la cause de la Révolution, qu'elles servent à instruire les travailleurs, à leur montrer leurs droits et leurs devoirs » (1). La tendance ne devait d'ailleurs que s'accroître. En 1888, à Bordeaux, le Congrès proclame que la grève générale amènera l'émancipation des travailleurs (2). Dès lors, la question de la grève générale fait partie de tous les Congrès. « Tout Congrès ouvrier, dit le *Temps*, s'applique à propager dans la masse des ouvriers l'idée d'une suspension universelle et simultanée de la force productrice » (3). Et à Marseille en 1893, le Congrès après avoir constaté l'opposition persistante entre le capital et le travail, disait : « Considérant... que parmi les moyens légaux inconsciemment mis à la disposition des travailleurs, il en est un qui habilement et pratiquement interprété doit assurer la transformation économique en faisant triompher les légitimes aspirations du prolétariat ; que ce moyen est la suspension universelle simultanée de la force productive dans tous les métiers, c'est-à-dire la

1. Cité par Cl. Janet : *Le socialisme d'Etat et la Réforme sociale*, Plon et Nourit, 1890, p. 120.

2. Léon de Seilhac, *Les Congrès ouvriers en France*, Colin (1899), p. 215. Congrès de Calais (1890), p. 223. Marseille, 1893, p. 231. Paris, 1893, p. 241. Tours, 1896, p. 327.

3. *Le Temps*, mercredi 7 septembre 1892.

grève universelle... le Congrès décide 1° le principe de la grève universelle ; 2° les fédérations des syndicats et corporations et les fédérations des bourses de travail sont invitées à répandre et propager le principe dans la masse des travailleurs, à étudier et préparer une organisation spéciale de la classe ouvrière française dans le but de fournir au Congrès international de Zurich (1893) un projet complet de grève universelle... » (1) En effet, la grève générale fut votée à l'unanimité par le Congrès de 1893 et un comité fut constitué pour faire aboutir la question. La grève générale a été envisagée à plusieurs points de vue ; les uns se contentent de voir en elle une généralisation de la grève partielle, généralisation nécessitée par la centralisation économique et par la subordination de plus en plus grande des industries, grève accomplie dans un but déterminé pour obtenir des réformes demandées ; d'autres, au contraire, la considèrent comme le prélude de la révolution sociale qui doit amener la transformation du monde économique ; dans le premier cas, elle est réduite à une corporation, c'est une grève générale corporative, dans le second cas, elle a des tendances à être étendue à toutes les industries. C'est de la seconde forme, que Briand s'est fait en France le théoricien et c'est elle qu'il a appelée « une révolution d'un nouveau genre, la révolution des bras croisés » (2). Constatons d'ailleurs que depuis 1893, si les grèves partielles sont devenues de

1. Cité par Villey : *Le socialisme contemporain*, Paris, Guillaumin. 1895, p. 47.

2. Voir son rapport au Congrès de Marseille (septembre 1893) et la discussion au Congrès de Nantes (1894).

plus en plus fréquentes, la question de la grève générale est encore à l'étude (1) ; une tentative faite par les corporations des employés de chemin de fer en 1899 n'a pas eu de succès ; et à l'heure où nous écrivons (octobre 1901) à la suite d'un referendum, les mineurs français ont décidé la grève générale par 40.000 voix contre 10.000, sur 130.000 votants, les abstentionnistes étant présumés de l'avis de la majorité. Les mineurs forment comme revendications au gouvernement et aux compagnies : la journée de huit heures, un minimum de salaires, et une retraite de 2 fr. par jour après 25 ans de services. Le délai fixé par leur ultimatum expire au 1^{er} novembre.

Cependant à la Chambre, le parti socialiste français essaie de plus en plus de faire intervenir le gouvernement dans la question des coalitions. Dès 1894, MM. Jules Guesde, René Chauvin, Jourde, Jaurès et Sembat déposaient une proposition de loi tendant à l'organisation du droit de grève, et tout récemment M. Millerand, au nom du gouvernement, déposait un projet de loi dont le but était le même et qui organisait en outre dans certains cas l'arbitrage obligatoire. Ces deux projets que nous étudierons plus loin ont, selon le mot de Jaurès, le but « d'organiser l'action prolétarienne (2) et de préserver le prolétariat de divisions funestes » en introduisant dans la question la loi de la majorité. La tactique parlementaire vient s'ajouter ici à celle des Congrès ouvriers

1. Voir dans la *Neues Revue* (1896), un article d'Allemane sur la grève générale.

2. *La Petite République*, 25 juin 1900.

pour permettre au parti tout entier de retirer des crises de coalitions le plus de profit.

Il importe toutefois de signaler la scission récente qui vient de diviser le parti (Congrès de Lyon, 1901). Tandis que les uns, l'ancien parti possibiliste des indépendants, auxquels se sont joints les allemanistes, semblent espérer la modification des conditions sociales par une intervention méthodique de l'Etat, d'autres, intransigeants avec leurs principes, guesdites et vailantistes, ne l'attendent que de la Révolution. Ce fut l'arrivée au pouvoir de M. Millerand, membre d'un ministère « bourgeois » qui provoqua la scission, que les efforts de quelques-uns furent impuissants à empêcher. Le parti possibiliste, qu'on a qualifié de socialisme-opportuniste paraît de plus en plus vouloir faire agir la puissance légale de l'Etat et sans secousses, par la lente évolution, arriver au but qu'il poursuit. A ce titre, il penche vers l'interventionnisme que nous étudierons plus loin, au grand courroux des révolutionnaires qui lui lancent l'anathème. C'est ce que Hans Muller appelle « l'embourgeoisement du parti », (1) ce qui fait dire à M. Carton de Wiart au parlement belge que « le parlement bourgeois est en train tout doucement de conquérir le socialisme », ce qui fait pousser à Domela Nieuwenhuis, ce cri d'angoisse : « Maintenant il n'est plus permis de parler de l'avenir, car augmenter le nombre de voix aux élections, voilà le but suprême » (2). Reconnaissons toutefois que cette tendance avait déjà

1. Hans Muller, *Der Klassenkampf in der deutschen sozialdemokratie*.

2. Domela Nieuwenhuis, *Autoritair en libertair socialism*.

été préconisée en Allemagne par de Vollmar, voici une dizaine d'années (1).

Il nous reste pour être complets, à dire un mot d'une théorie particulière, dressée, menaçante, aux confins du socialisme, et dont un certain nombre de névrosés semblent avoir pris à tâche de faire une doctrine de meurtre et de sang, l'anarchie. Née avec Bakounine, lors de la fameuse scission de l'Internationale, l'anarchie repose tout entière sur l'esprit de révolte. « Nos premiers ancêtres, disait Bakounine, furent sinon des gorilles, au moins leurs cousins très proches doués de deux facultés précieuses, la faculté de penser et le *besoin de se révolter* » (2). « Ce qu'il faut, dira plus tard Elisée Reclus, c'est à tout ordre donné répondre par la révolte » (3). et le prince Kropotkine ajoutera : « Dans l'actuelle société capitaliste et bourgeoise, la Révolution s'impose ; » il faut amener « à la révolte ces peuples courbés depuis si longtemps sous le joug gouvernemental » (4). Et Laurent Tailhade (5), le délicat poète du *Jardin des Rêves* et des *Vitraux*, qualifiait les réunions où il prenait la parole de « comices de la révolte ». Le principe d'autorité d'où qu'il vienne, qu'il soit représenté par l'armée, par le clergé, par la magistrature, par le capitalisme, par le patronat ou par le gouverne-

1. Theodor de Wyzewa, *Le mouvement socialiste en Europe*, Paris, 1892.

2. Bakounine.

3. Elisée Reclus, Conférence sur la Révolution (Genève, 1880).

4. Prince Kropotkine, *Paroles d'un révolté* (Paris, Stock).

5. Conférence au bénéfice des étudiants russes à l'Hôtel des Sociétés savantes (1901).

ment, est néfaste ; il faut le détruire. Dans l'Etat social actuel, les grèves sont inutiles et vaines. Ce que préconisent les anarchistes, ce qu'ils défendirent chaudement au congrès de Nantes, c'est le sabotage. Certes, ce n'est pas une création de leur part ; nous en avons vu au XVIII^e siècle un exemple dans la manufacture de cuirs de Hongrie, nous trouverons encore sous la Révolution un décret punissant les ouvriers qui en usaient, mais ce que les anarchistes mettent en avant, c'est le sabotage devenu principe, le sabotage conséquence de leur esprit de révolte toujours inapaisé. De telles pratiques ne sauraient se défendre ; nous admettons la grève qui est la lutte au grand jour entre deux partis momentanément ennemis, mais le sabotage, lutte sournoise et cachée, serait la ruine de l'industrie. Certes, nous savons que les anarchistes n'ont pas d'autre but, mais heureusement leurs prédications n'entament pas profondément la masse ouvrière. Ils n'admettent d'ailleurs ces moyens, que comme moyens provisoires, prodromes de la révolution fatale, qui sera la suppression absolue de la bourgeoisie. Et alors ? Alors, écoutons ici Jean Grave, nous donner des détails sur l'organisation anarchique, distincte de l'idée d'autorité : « C'est, dit-il, l'accord qui se forme en vertu de leurs intérêts entre des individus qui se groupent pour une œuvre commune... Cette organisation n'a ni lois ni statuts, ni règlements auxquels chaque individu soit forcé de se soumettre sous peine de châtiments. Les individus ne sont point attachés de force à cette organisation et ils sont libres de l'abandonner lorsqu'elle veut se substi

tuer à leur initiative individuelle » (1). Dire qu'il y a des intérêts connexes entre individus, c'est laisser supposer qu'il existe aussi des intérêts contraires ; dire que les individus peuvent librement se retirer de l'organisation, en cas de froissements, c'est dire que le choc des égoïsmes entre individus n'a pas disparu. Dans ces cas, il y a lutte, et lutte d'autant plus vive qu'il n'existe plus de loi pour la modérer. C'est le régime de la concurrence qui réapparaît, avec encore plus de brutalité, et la Révolution anarchiste est bien inutile, qui ne transformerait que passagèrement l'état économique actuel. Et Jean Grave, après Fourier, parle des « groupes producteurs qui se réuniront pour travailler par affinité de goûts... des groupes qui s'agrègeront entre eux comme les individus, » enfin il croit au *travail attrayant*, et à l'absence de tout crime et de tout délit, les crimes ne se commettant que par intérêt, et l'homme étant désormais supérieur, quelque chose comme le Surhomme de Nietzsche. On ne peut que s'étonner après ça, que, l'anarchiste étant l'homme supérieur des sociétés futures, se croit obligé pour arriver à son idéal, de maculer sa route du sang des passants inoffensifs (2). Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que tous les anarchistes soient des partisans de la propagande par le fait. L'anarchie est contingente au communisme

1. Jean Grave, *La société au lendemain de la Révolution*, brochure. Voir aussi, du même auteur, *La société mourante et l'anarchie*, Paris, Stock.

2. Toutefois, devant le peu de succès de la propagande par le fait, il semble que le parti essaye d'une main-mise sur les syndicats, ce qu'en son pittoresque langage, le Père Peinard

libertaire qui la réprouve, et la distance n'est pas grande de William Morris, le prestigieux évocateur des temps futurs, (1) et même de Georges Renard (2) à Jean Grave. Mais Morris, n'espère qu'en des solutions pacifiques, la conquête des pouvoirs publics lui paraissant devoir amener la transformation du milieu social, l'individu en échange de la socialisation des biens recevant la liberté morale (3), rêve identique à celui de Georges Renard qui veut trouver dans la société nouvelle « la concurrence entre ses membres pour l'expansion complète de chaque individu, la solidarité entre eux pour le bien de tous et de chacun. »

conseillait ainsi : « Un endroit où il y a de la riche besogne pour les camaros à la redresse, c'est la chambre syndicale de leur corporation. Là on ne peut leur chercher pouille, car les syndicales sont encore permises », 1896.

1. Comme Bellamy dans « *Seul de son siècle, Roman de l'an 2000* », Morris, sous le titre de : *News from nowhere : Nouvelles de nulle part*, nous a donné sa vision artistique et sociale du monde qu'il imagine, sans gouvernement, sans tribunaux, sans églises.

2. *Le régime socialiste*, principe de son organisation politique et économique, Paris, Alcan, 1898.

3. William Morris, *True and false society* et aussi *Why i am communist*, Londres, 1894.

CHAPITRE III

L'ÉCOLE DE LA RÉFORME SOCIALE

C'est de l'exagération des théories orthodoxes, que naquirent les nouvelles écoles en économie politique. Ce que l'on a reproché surtout aux libéraux, c'est le côté aprioristique de leur doctrine et l'école de le Play par ses observations prolongées de la vie industrielle, par les monographies détaillées des divers métiers a fait entrer la science économique dans une nouvelle voie, qui a été suivie par des écoles aboutissant à d'autres conclusions.

C'est surtout aux définitions par trop absolues des classiques qu'on s'est d'abord attaqué. Le travail est une marchandise réglée par la loi de l'offre et de la demande ; les rapports de patrons et d'ouvriers sont donc ramenés à une concurrence brutale, dont le mot de Cobden est la formule : Quand deux patrons courent après un ouvrier le salaire hausse, quand deux ouvriers courent après un patron le salaire baisse. C'est la guerre sociale organisée dans l'atelier. Celui-ci cesse d'être une famille pour devenir un marché. « Les doctrines économiques modernes, dit le Play, ont réagi d'une manière fâcheuse

sur les rapports des maîtres et des ouvriers et contribué à briser ou à relâcher les liens moraux qu'ils unissaient autrefois... On voit ce qu'il y a de dangereux et de faux dans ces maximes économiques quand on les sépare des idées morales et religieuses qui doivent présider aux relations des hommes entre eux. Si je ne dois voir dans le travail de mes ouvriers qu'une marchandise je ne suis plus obligé à rien vis-à-vis d'eux (1) et si je n'ai pas besoin de cette marchandise aujourd'hui mes ouvriers n'ont qu'à mourir de faim sans que je m'en occupe davantage, mais si demain cette marchandise humaine m'est nécessaire, ce sera leur tour ; je devrai la payer le prix qu'ils voudront, je serai ruiné sans qu'eux aussi doivent s'en préoccuper » (2). D'après le Play, donc, les patrons en arrivaient à augmenter ou diminuer leur personnel suivant les exigences de la demande des produits. Pour l'augmenter, ils débauchaient sans scrupule les ouvriers de leurs concurrents, puis quand les commandes baissaient ils ne se faisaient aucun scrupule de mettre l'ouvrier dans l'alternative de rester sans emploi ou d'accepter un salaire plus bas. Les ouvriers acculés ainsi à la misère essayèrent de retourner contre les patrons la loi draconienne de l'offre et de la demande, et ils se

1. Citons ici l'opinion de Minghetti, ministre italien, qui affirmait que les capitalistes ont des devoirs bien déterminés envers les travailleurs, devoirs obligatoires bien que de caractère moral et non juridique. Ces devoirs se résument en un mot, la charité, et Minghetti proclame ainsi « le droit à l'aumône ». *Della economia pubblica et delle sue attinenze colla morale et col diritto*, livre V.

2. Le Play, *Les ouvriers des deux mondes*, p. 481, t. II. — Société internationale, Paris, 1858.

coalisèrent dans les temps d'activité pour obtenir des prix élevés. Le système a abouti à l'oppression du travail par le capital et à la révolte du travail. D'ailleurs, le Play ne voit pas d'un bon œil les coalitions, elles lui paraissent plutôt nuisibles à la classe ouvrière : « La concession des rares libertés qui manquent aux classes ouvrières *contribuera peu* à l'amélioration de leur sort, mais elle satisfera de légitimes exigences... La réforme de la loi des coalitions accomplie par le vote du corps législatif au moment où je mets sous presse (1864) doit être à ce point de vue considérée comme une des plus fécondes améliorations de ce temps » (1). Il semble à le Play que c'est plutôt une question d'amour-propre pour le travailleur qu'une question d'intérêt que ce droit de coalition, et plus loin dans le même ouvrage, il complète sa pensée en disant : « On accomplit aisément une réforme peu utile si elle peut accroître la force agressive de l'esprit de révolution, et tel a été le cas pour la liberté de coalition qui est plus conforme à une notion abstraite d'équité qu'au véritable intérêt des ouvriers » (2).

Les grèves sont une conséquence du milieu économique actuel ; pour les supprimer, il faut transformer le milieu. Que propose l'école de la Réforme sociale ? Dès le début, elle repousse pour la transformation nécessaire l'intervention des pouvoirs publics, ce en quoi elle diffère de l'école chrétienne interventionniste que nous étudierons plus loin. « Entre la plèbe et l'élite, Voltaire

1. Le Play, *La réforme sociale en France*, t. II, p. 164 et note. Dentu, 1866.

2. Le Play, *La réforme sociale en France*, t. II, p. 357, note.

mettait le joug et l'aiguillon ; entre le capital et le travail la société moderne met le gendarme » (1). Et ici, elle a entraîné avant l'encyclique du pape sur la condition des ouvriers une partie du haut clergé, cependant que l'autre partie était au contraire favorable à l'intrusion de l'Etat. « Je ne suis pas chargé de trancher les difficultés très compliquées des rapports entre patrons et ouvriers, mais je sais que la solution ne se trouvera ni dans la force, ni dans la politique, ni dans aucune combinaison humaine, mais dans l'Evangile pris pour règle de conduite des deux côtés : du côté des ouvriers qui feront ce qui est juste, et du côté des patrons qui paieront ce qui est juste, *quod justum fuerit dabo vobis*, sans détriment pour la charité qui n'a pas de limite et donne ce qu'on ne peut demander à la justice » (2). Et l'évêque de Nancy s'étonnait des tendances, « qui se manifestent de nos jours même chez les catholiques pour étendre imprudemment la domination de l'Etat » (3).

L'école repousse donc l'intervention des pouvoirs publics ; elle veut arriver à l'harmonie par l'institution du patronage, d'où découlent les six principes dont le Play fait la condition fondamentale de toute société : permanence des engagements — union de la famille et foyer, — respect et protection de la femme — alliance des travaux de l'atelier et des industries domestiques ou rurales — entente touchant le salaire-épargne. « Les

1. Princeteau, *La grève des verriers du Bordelais*, « Réforme sociale », 1894, t. XXII, p. 555.

2. Mgr Gouthe-Soulard, arch. d'Aix, *L'église catholique et la classe ouvrière*.

3. Mgr Turinaz, *La question ouvrière*.

éléments essentiels de la prospérité des peuples, dit Demolins, sont le développement moral, les croyances religieuses... l'accomplissement des devoirs du patronage qui assurent à l'ouvrier avec la permanence des engagements la sécurité du pain quotidien » (1). Et pour arriver à l'institution du patronage — et ici l'école prend un caractère nettement confessionnel — l'influence de l'Eglise est nécessaire. « A mesure que le travailleur devient plus libre, à mesure que disparaissent par les progrès inévitables de la civilisation toutes ces institutions qui, dans les temps antérieurs, protégeaient sa liberté... il a plus besoin d'un guide et le patronage librement accepté le préserve des écarts... » mais pour cela, « il faut qu'une effusion plus grande de l'esprit de sacrifice en attirant les âmes vers les choses célestes refoule dans les limites qu'il ne doit pas franchir le penchant désordonné de l'homme vers les jouissances terrestres... » (2). Et le même auteur, dans un autre ouvrage dit que « le patronage, généreusement pratiqué d'un côté et franchement accepté de l'autre, peut seul donner la solution des difficultés capitales de notre époque... Si les forces morales nous faisaient défaut, nous n'aurions plus de recours que dans l'intervention de l'Etat et tout le monde sait qu'il y aurait dans ce recours autant de péril que dans le mal lui-même... » (3). C'est dans le

1. Demolins, Programme de l'école, *Réforme sociale*, t. I, 1881, p. 4.

2. Ch. Périn, *Les économistes, les socialistes et le christianisme*, Paris, Lecoffre, 1849, p. 157.

3. Ch. Périn, *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*, Paris, Lecoffre, 1868, t. II, p. 153.

renoncement, vertu chrétienne, que d'après M. Perin réside le remède, et dans la solidarité qui avec « la corporation des âges chrétiens donna aux classes industrielles des âges de paix et de bien-être ». C'est aussi la théorie de Claudio Jannet : « C'est la religion qui amortira la question sociale en inspirant aux patrons l'esprit de justice et de charité, en faisant accepter leur sort aux classes moins favorisées de la fortune, parce qu'elle leur montrera la vie future au bout des difficultés et des souffrances de cette vie terrestre. Sans cela, toutes les améliorations législatives, et tous les progrès scientifiques qu'on peut réaliser, tous les perfectionnements sociaux qu'on peut rêver seraient impuissants... » et plus loin il ajoute : « le patronage chrétien est le principal moyen de ramener la paix dans les agglomérations ouvrières formées autour des grandes usines »(1). Subsidiairement, l'école préconise la coopération, et les syndicats professionnels « à la condition que l'esprit chrétien ait chassé du cœur des ouvriers les exigences et les instincts de révolte dont l'industrialisme les a remplis » (2).

Telle est la théorie, tels sont les remèdes. Sont-ils efficaces ? Tout d'abord, la vieille France corporative, dont on veut nous faire une salente économique, a-t-elle connu l'harmonie industrielle ? Nous avons vu qu'elle n'existait guère dans les rapports entre patrons et ouvriers, et l'histoire des corporations, continuelle lutte de privilèges, nous apprend qu'on ne la trouve

1. Cl. Janet, *Le socialisme d'Etat et la Réforme sociale*, Plon et Nourrit, 1890, p. 105.

2. Perin, *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*, t. II, p. 153.

pas davantage entre les patrons. L'exemple est donc loin d'être probant. Actuellement, le régime corporatif rétablira-t-il l'harmonie ? L'école de Le Play nous paraît ici d'un optimisme excessif, et comme le fait remarquer M. Pic : « L'expérience démontre que l'initiative privée est impuissante à réaliser des réformes aussi complexes que celles dont les abus de l'industrialisme ont révélé l'urgence. Pour un patron qui se conformera au devoir moral de solidarité, dix peut-être ne s'y conformeront pas » (1). On nous objecte encore la foi en le christianisme, mais ne peut-on répondre avec M. d'Haussonville : « Quant à espérer qu'on verra les croyances chrétiennes ressaisir assez d'empire pour triompher de la soif de l'or et remettre en honneur la règle du renoncement, c'est se perdre dans les brouillards de l'idéal et nager en pleine chimère » (2).

1. Paul Pic, *Traité élémentaire de législation industrielle*, Rousseau, Paris, 1894, p. 26.

2. Comte d'Haussonville. *Le combat contre la misère* « Revue des Deux-Mondes », 15 mars 1885, t. LXVIII. — Notons en passant que, dès 1834, Villeneuve Bargemont (*Economie politique chrétienne*, t. I, p. 82) préconisait les associations d'ouvriers d'une même profession pour délibérer sur leurs intérêts communs, mais par une inconséquence inattendue, il leur interdisait de s'occuper des salaires qui sont bien cependant les plus forts intérêts des ouvriers.

CHAPITRE IV

LES ÉCOLES INTERVENTIONNISTES

I. *Le socialisme d'Etat*. — Le socialisme d'Etat apparut de bonne heure par réaction contre l'école manchestérienne. Celle-ci poussant l'individualisme à son maximum, ne considérait dans l'état social que l'individu, *homo economicus*, indépendamment de la société. Les intérêts individuels devaient concorder généralement avec les intérêts généraux, théorie de l'harmonie préétablie dont Bastiat se fit l'apôtre convaincu. Aussi, les économistes orthodoxes regardent-ils l'Etat comme un mal, dont les attributions doivent être strictement limitées. C'est contre ces principes que lutta d'abord l'école historique, renfermée dans le domaine théorique ; mais dès 1872, avec le Congrès d'Eisenach, *Verein für Social-Politik*, l'école prit position dans la politique sociale et se prononça nettement pour l'intervention de l'Etat, ce qui lui valut le nom de socialisme d'Etat et a ses adeptes celui de *Katheder Socialisten*. Parmi les économistes qui prirent part au Congrès, on peut citer Engel, Brentano, Duncker, Nasse, Miquel, Schönberg, Hildebrand, Roscher, Wagner, Gneist, Conrad et Schmöl-

ler. La nouvelle école répudiait la doctrine de l'aide-toi (*self help*) et réclamait pour les conflits pouvant surgir entre patrons et ouvriers l'intervention de l'Etat; Schmoller qui rédigea le programme de l'école, après avoir émis des doutes sur la valeur permanente des doctrines économiques régnantes, doutes qui étaient nés dans l'esprit des congressistes, disait : ils conçoivent l'Etat d'une façon qui est aussi éloignée de la glorification de l'individu et de son bon plaisir comme loi naturelle (*natürlichen Verherrlichung des Individuums und seine Willkür*) que de la théorie absolutiste de l'omnipotence de l'Etat. Et à propos des coalitions et des grèves les propositions de Schmoller étaient typiques : « Considérant qu'un grand nombre de grèves sont sans justification et ont été provoquées par des agents de désordre, mais qu'un grand nombre d'autres sont causées par des inconvénients qu'on ne peut faire disparaître autrement sous notre régime législatif et économique, il y a lieu de décider qu'il est désirable de maintenir complètement le droit de coalition en vigueur et de ne pas introduire de nouvelles pénalités contre les ouvriers qui briseraient leurs contrats » (1). Schmoller faisait ensuite valoir l'utilité des associations professionnelles

1. Cf. dans *Handbuch der Politischen OEkonomie* de Schönberg, Tübingen, 1886, p. 598, les paragraphes sur « *Bestrasung des Kontraktbruchs* ». Wagner avait déjà écrit : « Les coalitions, unions de métiers, grèves, ligues internationales sont les armes des travailleurs dans la bataille de la concurrence. On ne peut, à mon avis, leur en interdire honnêtement l'emploi tant qu'on n'aura pas trouvé d'autres et de meilleurs moyens d'améliorer leur condition ». Cité par Lavollée, *L'ouvrier européen*, t. I, p. 294.

(Gewerkvereine) pour réagir « contre les grèves intempestives » et finalement désirait : « Considérant que le meilleur remède contre les grèves et pour le rétablissement de la paix sociale, c'est la création de bureaux de conciliation, que la loi leur accorde certains droits nécessaires et rende leurs décisions exécutoires ». M. Gneist fit valoir le caractère accidentel de la coalition, la comparant à un corps franc, tandis que l'Association composait l'armée régulière qui se bat moins souvent, mais dont les luttes sont d'autant plus meurtrières. Knies considère que les associations sont surtout des moyens de régulariser la grève.

Telles furent les discussions et les propositions qu'occasionna au Congrès la question des coalitions. La décision finale fut que la liberté de coalition devait être reconnue sans condition et que les associations professionnelles devaient être légalisées.

Ce sont là d'ailleurs les idées soutenues dans leurs œuvres par les socialistes d'Etat. Toutefois Roscher émet une crainte. « Les grèves, dit-il, sont la plupart du temps l'œuvre d'une petite minorité, le plus ordinairement des ouvriers les mieux payés. La majorité leur obéit à contre cœur, mais aveuglément ». On ne peut nier que l'objection ne soit fondée quelquefois, mais elle tend à disparaître à mesure que se développent davantage les associations ouvrières, et on peut citer l'exemple de l'Angleterre et des Trade-Unions, où les grèves sont mûrement réfléchies avant d'être déclarées. Mais malgré ses inconvénients, il est partisan du droit

1. Roscher, *Grundlagen der National Oekonomik*, XVI^e édition, page 447, note.

de coalition absolu et de l'intervention de l'Etat pour prévenir les causes de grève. Il fait d'ailleurs remarquer que dans ce but un des actuels représentants de l'école de Smith, Hermann ne se contente pas de tolérer l'intervention de l'Etat pour la santé et la moralité des ouvriers, mais encore « pour contrôler la justice du temps de travail et du salaire » (*die Billigkeit der Arbeitszeit und des Arbeitslohnes zu überwachen*) (1). Roscher va plus loin, et comme Wagner il demande l'intervention générale de l'Etat dans les rapports économiques. C'est aussi l'opinion de Schmoller qui veut que l'Etat intervienne indirectement pour organiser une meilleure répartition des richesses en reconnaissant surtout les associations ouvrières qui dans la lutte de la concurrence augmentent les chances de succès des salariés (2). « L'organisation professionnelle des ouvriers, dit Victor Mataja à ce sujet, est nécessaire et capable d'apaiser d'une manière uniforme des conflits qui concernent un grand nombre d'ateliers et d'ouvriers ».

Schäffle qu'on a appelé un dilettante du socialisme (3) s'est longuement occupé des coalitions, mettant surtout en évidence leurs résultats moraux ; elles sont, d'après lui, les préludes de l'association, et ce sont elles qui ont créé les liens de solidarité de toute une classe (*Standesgenossens chaflicher Solidarität*) (4). Il a étudié aussi

1. Roscher, *Geschichte der National Oekonomik in Deutschland*, München, 1874, p. 874.

2. *Jarbuch für Gesetzgebung*, 1881, p. 15.

3. Voir *Revue économique politique*, 1888, p. 3, le programme de Schäffle par Em. Durkheim.

4. Schäffle, *Das gesellschaftliche system der menschlichen Wirthschaft*, Tübingen, 1873.

dans sa structure du corps social la naissance et la force des associations, les rattachant psychologiquement à ce qu'il appelle le *tissu social* (1).

En France, Ch. Gide (2) a propagé les idées de l'école allemande, mais en faisant intervenir pour la solution de la question sociale, un facteur nouveau : la coopération. M. Gide accepte la liberté du travail, malgré « qu'elle n'ait peut-être pas tenu, dit-il, toutes les espérances qu'on avait fondées sur elle ». Mais il ne peut admettre la concurrence, telle que la défendent les derniers adeptes de l'école classique, Yves Guyot par exemple. La concurrence c'est la survivance des plus forts ou des moins scrupuleux, c'est la lutte pour la vie dans ce qu'elle a de plus barbare et de plus atroce. Il reproche en outre au mécanisme économique actuel d'être organisé en vue de la production et non de la consommation, d'où comme conséquences la surproduction, les monopoles, le chômage forcé, la nécessité des intermédiaires, les fraudes, la mauvaise répartition des produits, l'antagonisme, la haine des classes. Le remède d'après Gide est dans la coopération. Il voudrait voir d'abord s'organiser des sociétés de consommation qui s'empareraient de l'industrie commerciale, ensuite de l'industrie manufacturière, enfin de l'industrie agricole. Ainsi, disparaîtraient la sélection régressive, la lutte pour la vie, et dans l'ordre matériel les fraudes et les

1. Schäffle : *Bau und Leben des sozialen Körpers*, traduction italienne d'Eusebio Ludovico, p. 853.

2. Gide, *Principes d'économie politique*, Paris, Larose, 5^e édition, p. 440 et s. et ses chroniques de la *Revue d'économie politique*.

profits. L'association de production viendrait ensuite qui ferait disparaître l'exploitation de l'ouvrier, le *sweating system*. Sous un tel régime, on ne connaîtrait plus ni grèves, ni coalitions, le travail étant rémunéré en raison de la justice et non plus par la fatalité de la loi de l'offre et de la demande. C'est de celle-ci en effet et de son inconsciente brutalité que découlent la plupart des crises industrielles : diminution des salaires et chômages. Enfin, la concurrence entre ouvriers, dont Sismondi avait déjà signalé l'intensité disparaît avec la coopération. L'ensemble du système constitue ce que M. Gide appelle la *république coopérative* (1). On peut objecter la crainte que le manque d'initiative individuelle et l'absence d'émulation ne soient dangereux dans un état social, mais on ne peut nier les bienfaits qu'on est en droit d'attendre de la coopération.

En résumé, le socialisme d'Etat demande l'extension la plus complète du droit de coalition, les grèves devant être évitées par une intervention générale de l'Etat dans les conditions du travail, mesure préventive, par les faveurs faites aux associations ouvrières pour leur constitution et leur développement, enfin par l'institution de chambres de conciliation et d'arbitrage légalisées par l'Etat.

Nous retrouverons partiellement ces théories avec l'école éclectique et c'est dans celle-ci que nous range-

1. Voir, dans le *Musée social* de mars 1899 une conférence de M. Gide sur la coopération. Cf. aussi Paul Boilley, *Les trois socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme*, Paris, Alcan, 1895.

rons Schonberg, Cohn et Brentano qui, quoique souvent cités parmi les Katheders Socialisten, ont avec eux des divergences essentielles.

II. *L'Ecole sociale chrétienne*. — Cette école, comme celle de Le Play, présente un caractère nettement confessionnel. Ses partisans partent d'une accusation contre le régime de la libre concurrence qui a bouleversé les rapports sociaux et qui a enfanté la lutte des classes avec son actuelle acuité. Comme Le Play, c'est dans l'Etat économique, que M. de Mun, devenu par son talent et par son dévouement, un des chefs de la nouvelle école, voit tout le mal. Les grèves lui apparaissent comme la conclusion fatale du régime individualiste. « L'individualisme, dit-il, encouragé par le mépris de la loi divine est devenu la règle des relations humaines, le travail n'est plus envisagé qu'en lui-même, indépendamment de ce qui le produit, et seulement au point de vue de sa valeur marchande ; c'est une marchandise comme toutes les autres, et dès lors il ne connaît plus d'autres lois que la concurrence et les besoins de la production... aucune organisation ne reliant les maîtres et les ouvriers en vue de concilier leurs intérêts souvent opposés, chacun pour les défendre reste livré à ses propres forces, et il arrive naturellement que ceux entre les mains de qui se concentre le capital, aliment nécessaire du travail, étant les mieux armés, leur puissance peut s'exercer dans un tel régime sans autre frein que la résistance des salariés »(1). Le remède c'est le groupement de résis-

1. De Mun, *La question sociale au XIX^e siècle. Association catholique* (1899, t. XLVIII).

tance : « L'isolement des travailleurs, dit encore M. de Mun, et l'opposition de leurs intérêts sont devenus les causes de la division, ce qui a mis d'un côté ceux qui achètent le travail, c'est-à-dire les patrons, de l'autre ceux qui le vendent, les ouvriers... M. Gladstone a dit qu'on appellerait ce siècle, le siècle des ouvriers. Cela est vrai si l'on veut dire que l'histoire de ce siècle est remplie du bruit de leurs souffrances et de leurs vaines tentatives pour échapper au joug de l'individualisme » (1). L'idée de la réorganisation corporative est déjà vieille dans ce même camp (2). Lacordaire en 1845 (3), parle « de ces anciennes associations défendues contre l'arbitraire par une force commune mise au service du plus pauvre et du plus petit » et attaquant « les temps où l'on décore du nom de liberté le désarmement moral des faibles » il se déclare « citoyen des temps à venir », des temps qui marqueront le véritable affranchissement. En Allemagne, Mgr de Ketteler (4), que M. de Mun se plaît à appeler un de ses précurseurs, veut rendre à la masse ouvrière la cohésion par le rétablissement de l'organisation corporative, et la propagande religieuse, mère de la résignation et de l'espérance. Il y ajoute, partisan enthousiaste de Lasalle, l'association coopérative de production, mais tandis que le fougueux orateur socialiste demande à l'Etat les fonds

1. Chambre, *Débats parlementaires*, 13 juin 1883.

2. Cette idée a été aussi soutenue, mais sans caractère confessionnel, par Buchez dans le journal l'*Atelier* (1840-1852).

3. Lacordaire, *Sermons de Notre-Dame*, 1845.

4. Mgr de Ketteler, *La question ouvrière et le christianisme*.

nécessaires, M. Ketteler les attend de la charité chrétienne. L'école de l'*Association catholique* développe l'idée de patronage par l'institution de syndicats mixtes, l'idée de mise en principe des préceptes de l'Eglise et y ajoute l'intervention de l'Etat.

« Nous croyons que jadis ce qui faisait la force de la société, ce qui assurait la protection des faibles et l'abri des travailleurs, c'était un sentiment qui n'existe plus beaucoup dans la société moderne, c'était le dévouement... il y avait d'un bout à l'autre du pays une tradition fortement établie, une obligation de ceux qui étaient en haut vis-à-vis de ceux qui étaient en bas, acceptée des uns et des autres et qui s'appelait le patronage des classes élevées vis-à-vis des classes inférieures. Voilà ce qui existait jadis, ce qui était la règle des anciennes sociétés, et voilà ce que nous aspirons à rétablir dans la nôtre » (1). Toutefois, l'école n'accepte pas la corporation telle qu'elle existait sous l'Ancien Régime : « Nous ne prétendons pas, dit le cardinal Lavigerie dans une lettre adressée à M. de Mun, faire revivre un régime disparu et qui, excellent pour l'époque dont il a fait la sécurité et l'honneur, ne répondrait plus aux besoins de notre temps » (2). Ce qu'on veut créer, ce qu'on a essayé de créer, ce sont des syndicats mixtes de patrons et d'ouvriers. Tout un programme a été élaboré à ce sujet et ici les organisateurs de cette institution veulent prévenir les grèves par la constitution d'un patrimoine corporatif, propriété de tous. et qui, par l'intérêt que chacun

1. De Mun, Discours aux Assemblées de l'œuvre des cercles, cité par d'Haussonville, *loc. cit.*, p. 293.

2. *Association catholique*, t. XXXI, 1891, p. 127.

porterait à son développement, serait le gage de l'union. Sans parler de sa constitution, il nous semble, comme le fait remarquer M. d'Haussonville (1), que la pensée de sa millième ou peut-être de sa dix-millième part ne suffira pas pour faire taire les griefs d'un ouvrier et pour l'arrêter sur le chemin de la coalition.

En même temps, l'école sociale chrétienne, et c'est ici qu'elle se sépare des adeptes de Le Play, demande l'intervention de l'Etat pour assurer la protection des faibles contre les forts et limiter la concurrence. Et en prenant cette attitude, M. de Mun a repoussé l'épithète de socialiste chrétien qu'on voulait lui attribuer. « Quand l'Etat exerce un pouvoir de protection... ce devoir de protection du faible, de celui qui est opprimé, de celui qui est condamné à la lutte pour la vie, quand l'Etat remplit cette charge, il ne fait pas du socialisme, il exerce une fonction paternelle » (2). C'était la même idée que semblait défendre Mgr Freppel, malgré que plus tard il ait trouvé que M. de Mun poussait trop loin l'intervention de l'Etat : « Ni le principe de l'association, ni le principe du patronage, disait l'évêque d'Angers, quelques fécondes que puissent être leurs applications, ne sauraient aboutir à la solution de la question ouvrière si les pouvoirs publics n'usent de leurs droits et ne remplissent leur devoir pour la protection des petits et des faibles » (3). Au congrès de Liège de 1890,

1. *Op. cit.*, p. 324.

2. Congrès de Liège, Discours de M. de Mun, cité par P. Monicat, *Le mouvement social chrétien au XIX^e siècle*.

3. Allocution de Mgr Freppel au Congrès régional des Cercles catholiques d'ouvriers, Reims, Monce, 1886.

Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, parlait dans le même sens : « ... laissons les corporations, disait-il, là où elles peuvent être fondées, statuer sur les intérêts communs des patrons et des ouvriers, mais si les efforts individuels, si les efforts de ces corporations ne suffisent pas pour réprimer l'abus et rétablir la justice, qu'alors intervienne l'Etat » (1). Le pape avait déjà pris parti dans la question quoique d'une façon plus modérée en réclamant l'intervention des pouvoirs publics, « comme il convient et dans une juste mesure » lorsqu'il se rencontre dans l'industrie quelque chose « qui offense la moralité, la justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier (2) ».

M. de Mun pour expliquer cette intervention qu'il réclame nous dit : « Le droit qu'ont les pouvoirs publics d'intervenir dans le contrat de travail découle d'abord de ce que le travail est pour moi une *fonction sociale*, qui crée entre ceux qui la remplissent et la société des obligations réciproques et dont la formation ne peut être abandonnée à la seule loi des intérêts particuliers » (3). Le travail, fonction sociale, ne nous amène pas loin du socialisme, et pas loin du droit au travail. M. Benoît Malon n'écrivait-il pas que « le socialisme scientifique a pour tendance de transformer tous les travaux en fonctions sociales pour le bien des travail-

1. Cité par *Association catholique*, 1890, t. XXX.

2. Cité par *Association catholique*, *La Réforme sociale et Léon XIII*, t. XXIX, 1890. Allocution à un pèlerinage d'ouvriers français.

3. Discours à la Chambre, 11 juin 1888, *Débats parlementaires*.

leurs et pour celui de la collectivité elle-même » (1). Mgr Freppel et quelques autres trouvèrent que M. de Mun allait trop loin.

Au second congrès de Liège (2) (1890) l'école formula toutes ses théories et s'occupa longuement des coalitions et des grèves ; après avoir déploré la fréquence des grèves et constaté que souvent leurs causes étaient légitimes (travail trop prolongé et salaire trop faible), après avoir proclamé que le remède le plus efficace et le plus salubre était que l'autorité des lois prévint le mal en écartant les causes créatrices de conflits, les congressistes votèrent les vœux suivants (3) :

« 1^o Bien qu'il soit à désirer que les grèves toujours regrettables soient arrêtées dès le début, néanmoins il n'est pas de la compétence des pouvoirs publics de les réprimer par la force tant qu'elles ne troublent pas l'ordre public et ne violent pas les droits d'autrui ;

« 2^o Pour prévenir les grands maux qui accompagnent toujours les grèves, le pouvoir public doit, dans l'ordre de sa compétence, veiller à ce que le contrat de travail soit en réalité un contrat libre et que les patrons remplissent à l'égard de leurs ouvriers les devoirs de la justice et de l'équité ;

« 3^o Attendu que la cause des grèves relève non seulement de l'ordre matériel, mais encore de l'ordre mo-

1. *Revue socialiste*, juin 1891.

2. Parmi les congressistes, citons Decurtins, député suisse, Lecour-Grandmaison, comte de Kuefstein, Mgr Baghshawe, évêque de Nottingham, Mgr de Cabrières, le chanoine Winterer, etc.

3. *Association catholique*, t. XXX, p. 530, 1890.

ral, il faut que le pouvoir public assure à l'Eglise, outre une extrême liberté, une protection efficace pour toutes les œuvres par lesquelles elle travaille à la restauration morale de la société humaine, de telle sorte que les ouvriers et les patrons soient animés par l'esprit chrétien ».

Une lettre du cardinal Manning, archevêque de Westminster, à ce même congrès, disait que « pour établir d'une façon efficace et durable des rapports pacifiques entre patrons et ouvriers », il fallait reconnaître, fixer et établir « publiquement une mesure juste et convenable réglant les profits et les salaires, mesure d'après laquelle seraient régis tous les contrats libres entre le capital et le travail » (1).

Par son encyclique sur la condition des ouvriers, le pape prenait en même temps parti dans la question. Les deux écoles catholiques, celle de la *Réforme sociale* et celle de l'*Association catholique* voulurent prouver par des citations détachées du document pontifical que Léon XIII partageait leurs théories. Il nous semble toutefois qu'il accuse plutôt une tendance vers l'intervention de l'Etat (2). Après avoir montré la division en deux classes, « d'une part la toute puissance dans l'opulence... de l'autre la faiblesse dans l'indigence » après avoir démontré la nécessité « d'adapter les corporations aux conditions nouvelles » il proclame que « l'Etat doit faire en sorte que de tous les biens que les travailleurs

1. *Réforme sociale*, 1891.

2. Pourvu qu'il soit impossible d'y remédier ou d'y obvier autrement (quod sanari aut prohiberi alia ratione non possit).

procurent à la société, il leur en revienne une part convenable, comme l'habitation et le logement » et dans la question spéciale des grèves, le Saint Pontife croit que l'autorité publique devra porter remède à leur fléau « en écartant avec sagesse les causes qui paraissent de nature à exciter des conflits entre patrons et ouvriers ». Cette phrase de l'*Encyclique* strictement appliquée occasionnerait une intervention de l'Etat qui ne désavouerait pas les Katheders socialisten allemands (1).

En résumé, l'école sociale chrétienne ajoute aux deux remèdes déjà proposés par le Play, patronage et influence de l'Eglise, l'intervention de l'Etat. Nous avons vu l'insuffisance du patronage ; nous avons vu l'influence de l'Eglise à peu près annihilée surtout dans les populations ouvrières (2), reste l'intervention de

1. Les interventions des papes dans les questions sociales sont fréquentes, et récemment M. de Bonnefon, dans un de ses articles puissamment documentés, publiait une bulle de Clément IV qui donnait « à tout homme errant, sans travail et sans foyer, le droit de travailler pour son propre compte, le domaine qu'un propriétaire refuse de cultiver... » en vertu de « la nécessité absolue de vivre qui passe toute autre nécessité » et qui « rend légitime la prise de possession du bien d'autrui ». Ce droit du sang-foyer sur la campagne romaine, sur l'*agro romano* lui fut confirmé dans la limite du tiers des terres incultes par Sixte-Quint, Clément VII, Benoit XIV, Pie VI et Pie VII. — *Le Journal*, 6 octobre 1901. Jean de Bonnefon, *Les papes socialistes*.

2. « A son attitude, on sent que l'Eglise se fait peu d'illusions sur le succès de sa mission pacificatrice. Du train dont va le monde, les apôtres eux-mêmes, ceux qui depuis des siècles lui parlent de paix et d'amour, n'osent plus guère le voir se ranger à ses enseignements... l'Eglise se sentant impuissante toute seule se retourne vers son ancien allié et son

l'Etat qui peut sinon être une panacée du moins apporter de puissants palliatifs à la lutte des classes.

III. *L'école éclectique*. — L'école éclectique, comme l'école allemande du socialisme d'Etat, accepte l'intervention des pouvoirs publics et proclame la nécessité d'une législation industrielle. Mais, moins intransigeante, elle ne généralise pas cette intervention et la considère plutôt comme une sorte de tutelle de l'Etat à l'égard des faibles et des déshérités du sort (1). Le principe interventionniste n'est pas pour elle un dogme, un remède à tous les maux sociaux, ainsi qu'il a une tendance à le devenir avec le socialisme d'Etat, mais simplement un tempérament qui par un action raisonnée peut mettre un frein aux conséquences désastreuses qu'a causées la libre concurrence, lutte internationale entre les industries de pays différents, lutte entre les industriels d'un même pays, lutte des classes entre les chefs d'industrie et leurs ouvriers (2).

vieux rival l'Etat ». A. Leroy-Beaulieu, *La papauté, le socialisme et la démocratie*, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1891 et 15 janvier 1892.

1. Dès 1862, John Ruskin, le délicieux artiste, dans ses œuvres d'économie politique : *Unto this Last* (1862) et *Lettres aux travailleurs* (Fors Clavigera, 1871-1884) se prononçait pour un interventionisme modéré, et Romagnosi, en Italie, déclarait un peu plus tard : « en face de la libre concurrence, l'Etat doit servir de *tutelle* et de *réserve* là où celles-ci font défaut, dans la mesure de leur défaut, sans autres limites que celles indiquées par ce défaut ».

2. Paul Pic, *La législation ouvrière*, dans *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale*, janvier 1900, p. 1 et 2.

En France, le chef de l'école est actuellement M. Cauwès. Les interventionnistes admettent naturellement la légitimité de la grève : « Philosophiquement, dit M. Pic, la légitimité du droit de coalition ne paraît pas contestable, surtout depuis la suppression du régime corporatif (1). » En effet, la corporation était jadis une véritable institution d'Etat, sur laquelle le gouvernement avait un véritable droit de réglementation, mais aujourd'hui, avec le principe de la liberté du travail, elle n'est qu'une des formes de la libre concurrence, le droit de travailler pour l'individu impliquant celui de ne pas travailler. « Schönberg le considère comme un droit naturel (2) et Brentano écrivit une brochure pour protester récemment contre un projet de loi allemand, qui tendait à supprimer le droit de coalition et établir une législation fort sévère sur les grèves, et qu'il appelle projet du bagne (zuchthausvorlage) (3) 1899. Thorold Rogers défend les mêmes idées et compare la coalition des ouvriers à l'association des capitaux. Dans cette dernière les actionnaires pas assez riches ne peuvent agir isolés, de même pour les ouvriers qui voient dans la coalition, une compensation à leur faiblesse individuelle sur le marché du travail, et Rogers (4) s'étonne que « la coalition des capi-

1. Paul Pic, *Traité de droit industriel*, t. I, p. 67-69, Paris, Rousseau.

2. Schönberg, *Die gewerbliche Arbeitrage*, dans *Handbuch des Politischen OEkonomie*, p. 596, Tübingen, 1886.

3. Brentano, *Reaktion oder Reform gegen die Zuchthausvorlage*, Berlin, Schöneberg, 1900.

4. Thorold Rogers, *Interprétation économique de l'histoire*, trad. Castelot, p. 277, Paris, Guillaumin, 1892. Voir aussi

tauxait été considérée comme un bienfait, celle du travail comme un crime ».

Cohn met en évidence la faiblesse de l'ouvrier isolé vis-à-vis de la puissance patronale (1).

Toutefois M. Cauwès met des restrictions au droit de coalition, pour les fonctions d'utilité générale (cas de conspiracy dans la loi anglaise) ; il veut que la rupture du contrat de travail soit soumise à certaines conditions, enfin il considère que la prétention émise par les ouvriers d'imposer, soit un contre-maitre, soit un des leurs à un patron, ou d'exiger leur renvoi, est illégitime (2). Ces restrictions sont d'ailleurs à peu près toutes acceptées par les éclectiques (3). Mais, comme le fait remarquer M. Cauwès, la grève dans les relations entre patrons et ouvriers ressemble fort à la guerre dans les relations entre Etats. Elle est l'*ultima ratio* à laquelle les parties ont recours en l'absence d'un tribunal supérieur qui puisse apaiser et résoudre leurs conflits. Aussi des remèdes divers ont-ils été proposés par les différentes écoles. Nous les avons successivement étudiés. L'école éclectique en reconnaît les avantages, mais elle démontre qu'il n'en est aucun de parfait ; ils peuvent certainement pallier l'acuité des conflits, les résoudre quelquefois, mais ils ne sauraient les

Waelbroeck, *Cours de droit industriel*, Bruxelles, 1863, p. 62-68.

1. *Handbuch der national OEkonomie*, Stuttgart, 1885, p. 640.

2. Cauwès, *Economie politique*, II, p. 140.

3. Schönberg, *op. cit.*, p. 598. Brentano, *Question ouvrière*, trad. Caubert, Paris, 1895, p. 208.

faire disparaître. Les trade-unions doivent être encouragées comme conjurant parfois les grèves, en les soumettant à une réflexion profitable (1). L'échelle mobile des salaires n'est possible que dans certaines industries (2). Pour le patronage, « ce serait se faire illusion que de croire que là où il a cessé d'exister et spécialement dans les milieux agités par de fréquents conflits, l'ouvrier indépendant se replacera jamais dans l'état de subordination où il a longtemps vécu, malgré l'avantage de la protection qu'il y trouverait encore » (3) et M. Pic considère que l'optimisme de l'école de le Play est excessif dans cette question (4).

Reste l'arbitrage. L'école y est favorable, mais tout en repoussant l'arbitrage obligatoire, elle ne veut pas non plus d'un arbitrage spontané comme les libéraux (5), car il faut compter ici avec l'indifférence des patrons et parfois l'insouciance des ouvriers, elle préconise un arbitrage réglementé dont l'Etat doit protéger la formation et l'efficacité (6) (die Entstehung und die Wirksamkeit). Cauwès fait toutefois remarquer que l'arbitrage n'est pas un remède préventif, il n'arrive que lorsque le conflit est déclaré, lorsque les ouvriers ont déclaré la grève, au moins dans les cas ordinaires « et

1. Brentano, *op. cit.*, voit dans les associations ouvrières, conclues avec intervention de l'Etat, la solution de la question ouvrière.

2. Paul Pic, *Droit industriel*.

3. Cauwès, *op. cit.*, III, p. 57.

4. Pic, *Droit industriel*, p. 26.

5. D'Eichthal, *Journal des économistes*, 1892, t. I, p. 36.

6. Cauwès, *op. cit.*, p. 145. Schönberg, *op. cit.*, p. 636.

le mal, d'après lui, est dans l'absence de toute mesure préventive de la grève » (1).

La mesure préventive, c'est l'intervention modérée des pouvoirs publics, la création d'une législation ouvrière. La grève en effet est dangereuse, elle est, comme le dit M. Pic, « une arme à deux tranchants qui maniée inhabilement empire trop souvent la condition de ceux qui en usent » (2). Le but est donc de la prévenir. Walras, après avoir montré les conséquences désastreuses des grèves, écrit : « On ne s'étonnera pas que toutes mes sympathies soient du côté des réformateurs que préoccupent la dignité de la personne morale, le maintien de la famille, l'avenir de la race et non pas seulement la satisfaction du consommateur et qui pour les protéger font appel à l'État dont c'est le rôle » (3). Thorold Rogers montre le funeste résultat de la croyance dogmatique en des lois économiques supérieures. « On a dit aux ouvriers que *leurs coalitions* étaient contraires aux enseignements politique et économique et que les salaires étaient régis par une loi immuable et providentielle, « il n'y a donc pas à s'étonner, dit-il, que les ouvriers se soient révoltés contre ce verbiage intéressé et qu'ils aient répondu que, puisque l'économie politique était contre eux, ils seraient également contre elle », et

1. Cauwès, *op. cit.*, p. 147.

2. Paul Pic, *Question des salaires devant le Parlement*, Lyon, Nicolas, 1895, p. 13. Voir aussi Stanley Jevons, *The state in relation to labore*, p. 39.

3. Walras, *Etude d'économie politique appliquée*, Lausanne, Rouche, 1898, p. 274.

il conclut à « l'intervention de l'Etat strictement limitée à la protection du faible contre le fort » (1).

L'école éclectique ne demande pas, comme le socialisme d'Etat, une action générale de l'Etat, dans le domaine industriel, mais simplement « elle veut compléter l'action individuelle du patron et l'action collective des ouvriers par l'action de la loi, plus puissante parce qu'elle est uniforme et égale pour tous » (2). Schönberg voit la solution de la question sociale dans les mesures que peut prendre l'Etat (die obrigkeitlichen Masregeln) et celles dépendant de l'initiative privée (die privaten Masregeln) (3).

Et c'est ici le lieu de répéter les puissantes paroles quë M. Cauwès prononçait au congrès international pour la protection légale des travailleurs dont il était le président (1900). « La législation du travail est une des manifestations sociales qui font le plus d'honneur à la civilisation contemporaine car elle dénote le souci qu'elle éprouve d'améliorer le sort de ceux qui, par leur travail, créent tous les éléments de bien-être et réalisent tant de merveilles de force et de beauté. Elle forme un vaste ensemble dont toutes les parties, quoique mal soudées, dérivent d'un même principe de tutelle protectrice à l'égard de la faiblesse, de garantie contre les rigueurs de la destinée... » (4). Et le ministre du commerce, M. Millerand, présent à la réunion, montrait le chemin

1. Th. Rogers, *loc. cit.*, p. 274-275.

2. Discours de Cauwès, cité par Paul Pic, *Questions pratiques de législation ouvrière*, août-septembre 1900, p. 264.

3. Schönberg, *op. cit.*, p. 594.

4. Voir *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie*

parcouru en dix ans par la nouvelle école ; le principe de l'intervention de l'Etat, à qui l'on faisait avec peine l'honneur de la discussion en 1889, n'est en 1900 à peu près plus discuté, si ce n'est peut-être par quelques libéraux intransigeants.

Faire voir aux salariés que les souffrances qu'ils supportent, ne laissent pas indifférents les pouvoirs législatifs, faire passer dans les classes ouvrières le plus possible de bien-être, sans porter atteinte à la propriété et à la liberté d'autrui, par l'intervention de l'Etat combinée avec l'action ouvrière et patronale, tel nous paraît être le moyen le plus propre à calmer les conflits souvent douloureux qui naissent entre le capital et le travail, et nous concluons avec M. Pic : « Lorsque les salariés en présence de la réalisation de ce programme seront obligés de reconnaître que la solidarité sociale n'est pas un vain mot, mais une réalité pratique et tangible... lorsqu'ils comprendront qu'une étroite communauté d'intérêts unit tous les travailleurs manuels et intellectuels du haut en bas de l'échelle sociale... alors la question sociale aura fait un grand pas. Les méfiances des salariés se disperseront ; ils chercheront et trouveront dans une entente féconde avec le capital tant décrié la sécurité que la révolution sociale ne leur donnera pas, si par impossible notre pays devait jamais en subir la désastreuse expérience » (1).

sociale, octobre 1900. — Cf. aussi Paul Pic, *Traité élémentaire de droit industriel*, t. I, p. 28, 29.

1. Paul Pic, *Question des salaires devant le Parlement*, Lyon, Nicolas, 1895.

TROISIÈME PARTIE

La législation du XIX^e siècle

Quelque terme où nous pensions nous
attacher et nous affermir, il branle et
nous quitte.... Rien ne s'arrête pour
nous.

PASCAL, *Pensées*.

CHAPITRE PREMIER

LA LOI CHAPPELIER, 1791

Pour que la cloche apparaisse aux regards, dit Schiller dans un de ses poèmes, il faut d'abord que le moule vole en éclats. Enserrée dans le moule étroit des corporations, la turbulence instinctive des classes ouvrières n'avait pu librement se développer. La Révolution devait briser le moule, le 4 août 1789 par la suppression des jurandes, suivie de la loi du 2-17 mars 1791, consacrant la liberté du travail. Plus libérale que l'édit de Turgot de 1776, cette loi, en établissant le principe de la liberté pour tous, n'introduisit aucun tempérament à son action et ne prohiba ni les assemblées ni les associations interdites par Turgot.

Déjà d'ailleurs, un ferment de révolte se développait dans les classes inférieures de la société, et lourdes de colère contenue, les brochures de l'époque décelaient comme une impatience mal cachée, comme une farouche lassitude. « La nation, disait le *Cahier du quatrième ordre*, s'assemble pour régler les impôts et leur répartition. Les puissants et les riches paraissent seuls intéressés à ces discussions qui cependant décident inévitablement du sort des pauvres et des faibles... » (1). Le *Cahier des pauvres*, plus précis, demandait « que le salaire des travaux utiles et productifs ne soit plus aussi froidement calculé d'après les maximes meurtrières d'un luxe effréné ou d'une cupidité insatiable » (2). Une douloureuse résignation semble animer ces lignes, mais elle devait être de courte durée, et c'est une menace, évocatrice de la crise toute proche, qui agite les *Quatre cris d'un patriote à la nation* : « Assurez du pain à ces journaliers, à ces artisans qui vous nourrissent, qui vous chauffent, qui vous habillent et qui manquent d'habits, de chaussures et d'aliments » sinon « il sera à craindre qu'après que les propriétaires ont suivi le joug des aristocrates, la multitude pauvre, proscrite par l'acide égoïsme des propriétaires ne foule aux pieds les titres inhumains de la propriété » (3), cependant que Rétif de la Bretonne, le licencié conteur de cette société en

1. Dufourny de Villiers, *Cahier du quatrième ordre, celui des pauvres journaliers, des infirmes, des indigents* (Bibliot. Nat. LB. 39/1583).

2. Lambert, *Le cahier des pauvres* (Paris, 1789, in-8°).

3. *Les quatre cris d'un patriote à la nation* (Bibl. Nat. LB. 39/7664).

décadence, condescendait à jeter un regard sur la classe ouvrière pour la meurtrir davantage, sur « ces ouvriers indisciplinés qui voudraient taxer les travaux à tel degré de cherté qu'il serait impossible à personne de faire travailler » (1).

La suppression des jurandes apparut aux ouvriers comme une délivrance. Huit jours après, 2.000 tailleurs se plaignent de n'avoir que 30 sous par jour ; réunis sur la place de la Colonnade du Louvre, ils envoient une députation à l'Hôtel de Ville ; les maîtres, pressés par les 2.000 uniformes qu'ils doivent confectionner pour la troupe, accordent 20 sous d'augmentation. En même temps, réunis aux Champs-Élysées, les perruquiers exigent la suppression de leur *buraliste placeur*. En septembre, les garçons cordonniers fixent le prix du travail et nomment une commission chargée de recueillir des cotisations destinées aux besoins de ceux d'entre eux qui ne trouveraient point de travail au taux par eux déterminé (2). En 1790, les mêmes faits se reproduisent et l'année 1791 les voit s'aggraver. Les ouvriers du bâtiment dont l'industrie est en pleine activité, produisent une agitation violente, qui devait entraîner le vote de la loi Chappelier. « Ce n'est point, dit M. Jaurès dans la première partie de l'*Histoire socialiste* (3) parce qu'il y avait chômage ou réduction des salaires ou souffrance des ouvriers » que ces derniers se coalisèrent, « c'est au contraire parce qu'ils voulurent profiter des

2. *Bibliographie complète de ses œuvres par Jacob.*

3. *Le devenir social.* Bernard Lazare, *Histoire des doctrines révolutionnaires* (1896).

4. J. Jaurès, *Histoire socialiste*, Fayard, 1900, p. 605.

circonstances favorables, de l'activité *du bâtiment*, et du besoin où étaient les entrepreneurs d'une main-d'œuvre abondante, pour demander une plus large rémunération ». La municipalité de Paris intervient dans la question et reste quelque peu hésitante sur la conduite à tenir, puis prend une décision (1) le 22 avril invitant les administrateurs au département de la police de publier un avis aux ouvriers. Cet avis parut dans le *Moniteur* du 29 avril. « Le corps municipal est averti, y était-il dit, que des ouvriers de quelques professions se réunissent journellement et en très grand nombre, se coalisent au lieu d'employer leur temps au travail et font des arrêtés par lesquels ils taxent arbitrairement le prix de leurs journées, que plusieurs d'entre eux se répandent dans les divers ateliers, y communiquent leurs prétendus arrêtés à ceux qui n'y ont pas concouru et emploient les menaces et la violence pour les entraîner dans leur parti et leur faire quitter le travail. La suppression des droits d'octroi est un bienfait dont tous les citoyens doivent jouir. Diminuer le salaire des

1. Voir cette décision *in extenso* : « Sur le rapport fait par M. Mauguis que des coalitions pratiquées par les compagnons charpentiers et imprimeurs pour faire augmenter leurs journées et empêcher les autres compagnons de travailler à d'autres prix et contre leur gré et les maitres de prendre d'autres ouvriers que ceux qu'ils veulent leur donner, le Conseil a arrêté que les administrateurs au département de la police conjointement avec MM. Borie et Nizard qui leur seront adjoints, rédigeront et présenteront incessamment au corps municipal un avis aux ouvriers des différentes professions pour les rappeler au principe et leur faire connaître l'inconséquence de leurs demandes ».

ouvriers en raison de cette suppression sur le fondement que les denrées seront moins chères pour eux et que leurs maîtres seront obligés de supporter les impositions qui seront le remplacement nécessaire des entrées, ce serait renouveler l'ancien état de choses et tromper le vœu de la nation en faisant tourner l'avantage de la loi au bénéfice des riches. Les entrepreneurs et les maîtres ne proposeront certainement pas cette injustice. Mais s'il est juste, s'il est raisonnable que les ouvriers profitent de la suppression des entrées, le serait-il qu'ils en prissent occasion pour grever les propriétaires ou les entrepreneurs en les forçant à augmenter encore le prix de leurs journées ? Tous les citoyens sont égaux en droits, mais ils ne le sont point et ne le seront jamais en facultés, en talents et en moyens : la nature ne l'a pas voulu. Il est donc impossible qu'ils se flattent tous de faire les mêmes gains. Une loi qui taxerait le prix de leur travail et qui leur ôterait l'espoir de gagner plus les uns que les autres serait donc une loi injuste. Une coalition d'ouvriers pour porter le salaire de leurs journées à des prix uniformes et forcer ceux du même état à se soumettre à cette fixation serait donc évidemment contraire à leurs propres intérêts ; une pareille coalition serait de plus une violation de la loi, l'anéantissement de l'ordre public, une atteinte portée à l'intérêt général et le moyen de réduire ceux qui l'auraient faite à l'indigence par la cessation ou la suppression des travaux qu'elle produirait infailliblement ; *elle serait sous tous points de vue un véritable délit*. Le corps municipal espère que ces courtes réflexions suffiront pour ramener ceux que la séduction ou l'erreur ont pu

égarer un moment. Il invite tous les ouvriers à ne point démentir les preuves qu'ils ont données de leur patriotisme et à ne pas le réduire à la nécessité d'employer contre eux les moyens qui lui ont été donnés pour assurer l'ordre public et maintenir l'exécution de la loi. Signé : Bailly, maire ; Delory, secrétaire greffier » (1).

Avant le vote de la loi Chappelier, sous l'empire de la liberté du travail, consacrée cependant par une loi récente, la Commune de Paris considère la coalition comme un délit.

Son arrêté resta d'ailleurs lettre morte, les ouvriers n'en continuèrent pas moins leurs menées et le 30 avril les maîtres charpentiers déposèrent une pétition à la Municipalité, pétition dont voici quelques extraits .

« Messieurs, les ci-devants maîtres charpentiers de Paris se voient obligés de dénoncer à la Municipalité une assemblée d'ouvriers formée... au mépris de toutes les lois... Par l'une de ses délibérations, tous les membres de cette assemblée aussi extraordinaire qu'illégale ont arrêté de fixer le prix des journées à cinquante sols pour les plus faibles ouvriers et ils ont prêté au commencement de leurs séances le serment de ne pas travailler au-dessous de ce prix et de ne point laisser travailler d'autres ouvriers chez un entrepreneur qui n'aurait pas souscrit aux autres conditions qu'ils se sont imaginé d'imposer aux ci-devants maîtres charpentiers. En conséquence de pareilles délibérations, les ouvriers charpentiers se sont répandus le lundi 18 de ce mois et

1. Cité par Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Revolution*, Paulin, 1844, Paris, t. IX, p. 444.

jours suivants dans les ateliers et chantiers de Paris et ont employé la violence pour en arracher ceux des ouvriers qui travaillaient paisiblement... Une coalition qui force la volonté générale aujourd'hui, peutdemain présenter des prétentions plus exagérées... Plus de coalition... et la concurrence fixera naturellement les intérêts mutuels » et les patrons demandent la dissolution de l'assemblée, et la nullité de toutes ses délibérations, lois et condamnations.

La Commune de Paris donna raison aux patrons et un arrêté du 4 mai 1791, déclarait nuls, inconstitutionnels et non obligatoires les arrêtés pris par les ouvriers pour s'interdire respectivement et interdire aux autres le droit de travailler à d'autres prix que ceux fixés par lesdits arrêtés, défendait aux ouvriers d'en prendre de semblables à l'avenir déclarant que le prix du travail devait être fixé de gré à gré entre les parties ; déclarait que tous les ouvriers qui maltraiteraient des individus travaillant dans les boutiques pour les expulser avec violence et s'opposer à ce qu'ils continuent leurs travaux devaient être regardés comme perturbateurs du repos public ; en conséquence enjoignait aux commissaires de police de se transporter à la première réquisition, en force suffisante, dans tous les lieux où des désordres seraient commis par des ouvriers attroupés, de faire arrêter et constituer prisonniers les coupables et d'envoyer sans délai les procès-verbaux d'arrestation à l'accusateur public de l'arrondissement.

Les ouvriers ne se tinrent pas pour battus, ils adressèrent non pas à la municipalité, mais à la Constituante une réponse à la pétition des maîtres (27 mai 1791). Ils

soutiennent d'abord que la plupart des charpentiers patrons ont admis leurs prétentions, que les pétitionnaires ne sont qu'une minorité « très petit nombre d'anciens entrepreneurs, alarmés de se voir privés du droit affreux qu'ils avaient ci-devant de ne donner aux ouvriers que ce qu'ils voulaient et de celui de faire des fortunes rapides aux dépens du talent et de la peine desdits ouvriers... ». Enfin, ils accusent eux-mêmes les patrons de coalition : « L'Assemblée nationale, disent-ils, en détruisant tous les privilèges et les maîtrises et en déclarant les Droits de l'Homme, a certainement prévu que cette déclaration servirait pour quelque chose à la classe la plus indigente qui a été si longtemps le jouet du despotisme des entrepreneurs. Au surplus, si nous voulions dénoncer, comme les ci-devants maîtres, nous dirions qu'ils s'assemblent journellement, qu'ils se coalisent et qu'ils s'entendent ensemble pour ne donner aux ouvriers que le moins qu'ils pourront, de sorte qu'un ouvrier en se présentant chez un entrepreneur est obligé d'accepter le prix qu'il lui offre puis qu'il est certain d'avance de n'avoir pas davantage chez un autre ».

Marat défendit chaudement les ouvriers charpentiers dans l'*Ami du peuple* du 12 juin, deux jours avant le vote de la loi, et inséra leurs réclamations, vibrantes parfois d'un naturalisme excessif : « maltraités par nos chefs, exténués par la faim, et rendus par la fatigue, y est-il dit, il ne nous reste souvent d'autres ressources que d'aller finir à Bicêtre, tandis que nos vampires habitent des palais, boivent les vins les plus délicats, couchent sur le duvet et qu'ils oublient dans l'abondance et les plaisirs nos malheurs, refusant souvent à la famille

d'un ouvrier tué ou blessé, de servir le salaire du commencement de la journée... » (1).

Si nous avons insisté sur la grève des ouvriers charpentiers à Paris, c'est qu'on y trouve nettement déterminé, peut-être pour la première fois, la lutte entre le capital et le travail, et en outre parce que ce furent les menaces de ces ouvriers qui firent éclore la loi Chappe-lier dont l'esprit devait régir les coalitions jusqu'en 1864.

Votée le 14 juin 1791, cette loi n'est que la copie légèrement modifiée de la pétition patronale adressée à la municipalité de Paris. Quatre articles visent directement les coalitions :

... Art. 4. — Si des citoyens attachés aux mêmes professions, arts et métiers prenaient des délibérations, faisaient entre eux des conventions, tendant à refuser de concert ou à n'accorder qu'à un prix déterminé le secours de leur industrie ou de leurs travaux, les dites délibérations et conventions seront déclarées inconstitutionnelles, attentatoires à la liberté et à la déclaration des Droits de l'Homme et de nul effet ; les corps administratifs et municipaux seront tenus de les déclarer telles. Les auteurs, chefs et instigateurs qui les auront provoquées, rédigées ou présidées seront cités devant le tribunal de police à la requête du procureur de la commune, condamnés chacun à cinq cents livres d'amende et suspendus pendant un an de l'exercice de tous droits de citoyen actif et de l'entrée dans les assemblées primaires.

1. *L'ami du peuple*, n° CDLXXXVII.

Art. 5. — Il est défendu à tous les corps administratifs et municipaux à peine pour leurs membres de répondre en leur propre nom, d'employer, d'admettre ou souffrir qu'on admette aux ouvrages de leur profession, ceux des entrepreneurs, ouvriers ou compagnons qui provoqueraient ou signeraient lesdites délibérations ou conventions si ce n'est dans le cas où de leur propre mouvement, ils se seraient présentés au greffe du tribunal de police pour les rétracter et les désavouer.

Art. 6. — Si les dites délibérations et conventions, affiches apposées, lettres-circulaires, contenaient quelques menaces contre les entrepreneurs, artisans, ouvriers et journaliers étrangers qui viendraient travailler dans le lieu, ou contre ceux qui se contenteraient d'un salaire inférieur, tous auteurs, instigateurs et signataires de ces actes ou écrits seront punis d'une amende de mille livres chacun et de trois mois de prison.

Art. 7. — Tous attroupements composés d'artisans, ouvriers, compagnons, journaliers ou excités par eux contre le libre arbitre de l'industrie et du travail, appartenant à toutes sortes de personnes et sous toute espèce de conditions convenues de gré à gré, ou contre l'action de la police et l'exécution des jugements rendus en cette matière, ainsi que contre les enchères et les adjudications publiques de diverses entreprises, seront tenus pour attroupements séditieux, et comme tels ils seront dispersés par les dépositaires de la force publique, sur les injonctions légales qui leur seront faites. Seront punis selon toute la rigueur des lois, les auteurs, instigateurs et chefs des dits attroupements et tous

ceux qui seront convaincus de voies de fait et d'actes de violence ».

Aussi donc, quelques mois après le décret du 2-17 mars 1791, consacrant la liberté du travail, la Constituante en votant la loi Chappelier, ne reconnaissait pas à l'ouvrier le droit de refuser de travailler, s'il le faisait de concert avec quelques autres. Karl Marx fait remarquer que la coalition ainsi dénoncée comme attentatoire aux droits de l'homme, devient un crime contre l'Etat (*Staats-verbrechen*).

La crainte des corporations qu'on venait de détruire poussa les constituants à la repression : « Il n'y a plus de corporations dans l'Etat, leur dit Chappelier dans son rapport, il n'y a plus que l'intérêt particulier de chaque individu et l'intérêt général. Il n'est permis à personne d'inspirer aux citoyens un intérêt intermédiaire, de les séparer de la chose publique par un esprit de corporation... Il faut remonter au principe que c'est aux conventions libres, d'individu à individu à fixer la journée pour chaque ouvrier, c'est ensuite à l'ouvrier à maintenir la convention qu'il a faite avec celui qui l'occupe » (1).

1. C'est la même théorie que Seiyès exposait peu après : « L'intérêt personnel n'est point à craindre ; il est isolé, chacun a le sien ; la grande difficulté vient de l'intérêt par lequel un citoyen s'accorde avec quelques autres seulement. Celui-ci permet de se concerter, de se liguier. Par lui se combinent les projets dangereux pour la communauté, par lui se forment les ennemis publics les plus redoutables. Qu'on ne soit donc pas étonné si l'ordre social exige avec tant de rigueur de ne point laisser les simples citoyens se disposer en corporations ». *Qu'est-ce que le tiers*, ch. VI.

Cette conception outrancière de l'individualisme, supprimant tous les groupements intermédiaires devait plaire à la Constituante qui préparait la voie à une centralisation politique, absorbant dans l'Etat les circonscriptions provinciales et départementales, qui ne gardent qu'un caractère géographique, en raison du peu d'importance de leurs attributions. Les constituants méconnaissent ici la force des associations et les bons résultats qu'on doit en attendre, mais on comprend que la crainte de voir renaître les privilèges dont la destruction venait de coûter tant de peine, les ait rendus injustes envers les mouvements ouvriers. La coalition leur parut une atteinte à la liberté du travail dont ils venaient de proclamer le principe ; il leur sembla qu'elle ne pouvait avoir lieu sans violences, que des ouvriers qui voudraient travailler seraient lésés par l'abstention de leurs camarades, sinon par leurs amendes, aussi ce n'est pas la grève qui est poursuivie, c'est la coalition au moment même où elle se forme, c'est l'entente qui est interdite. Et l'on dit aux ouvriers : « Vous ne pouvez pas vous unir parce que le seul fait de l'union entraîne une abdication partielle de la liberté du travail supposée inaliénable et imprescriptible, sans parler des atteintes en résultant pour la liberté d'autrui. Au nom même de la liberté, vous devez rester désunis ». Telles sont les deux causes de la loi, que M. Emile Olivier a mis en évidence dans son rapport au corps législatif 1864 : « deux causes, dit-il, influèrent sur la Constituante ; l'une transitoire tirée des nécessités du moment, l'autre permanente, conséquence de ces théories générales. La crainte de la reconstitution des corps

que l'assemblée venait de détruire a été le motif transitoire, la défiance que lui imposait l'action collective en dehors de l'état a été le motif permanent » (1).

Mais comme le fait remarquer M. Pic (2), la loi résulte d'une double confusion, entre la coalition et l'association professionnelle d'une part, entre l'association libre et la corporation fermée d'autre part.

Et comme on objectait les secours que les corporations distribuaient à leurs membres, le rapporteur répondit : « C'est à la nation, ou aux officiers publics en son nom à fournir des travaux à ceux qui en ont besoin pour leur existence et des secours aux infirmes », principe que la Constitution de 1793 renouvellera : « les secours publics sont une dette sacrée; la société doit la subsistance aux citoyens malheureux, soit en leur procurant du travail, soit en procurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler » (3) et que Barrère défendra devant la Convention : « Nous laissons les travaux de charité aux monarchies ; cette manière insolente et vile d'administrer les secours ne convient qu'à des esclaves et à des maîtres, nous y substituons la manière grande et large des travaux nationaux ouverts sur tout le territoire de la République » (4). C'était la proclamation du droit au travail, conséquence logique

1. Voir sur les théories individualistes de la Révolution : Fournière, *Essai sur l'individualisme*, p. 93.

2. *Traité de législation industrielle*, t. I, p. 76.

3. Constitution de 1793.

4. *Rapport sur moyens d'extirper la mendicité*, 22 floréal an II, Histoire parlementaire, t. XXXIII, p. 24. *Moniteur*, XX, p. 445.

de la loi Chappelier. Puisqu'on interdisait en effet aux ouvriers le droit d'exiger de concert un certain salaire, l'état devait leur assurer un salaire suffisant pour vivre, et s'ils ne le trouvaient pas dans l'industrie privée, les travailleurs étaient en droit de le demander à l'Etat. Le plan de Barrière ne fut d'ailleurs pas exécuté et ce n'est que la Révolution de 1848 qui fera la désastreuse et vaine tentative des ateliers nationaux.

Dans la loi de juin 1791, la Constituante a du moins le mérite de ne pas s'écarter de la stricte égalité. La prohibition s'attache aux patrons comme aux ouvriers. En droit, ils sont égaux, mais en fait ils ne le sont pas, du moins dans la grande industrie. Dans celle-ci le patron même seul représente une coalition de capitaux, une concentration qui lui permet de faire l'accaparement de la demande de travail, bien plus complète que s'il était fait par une coalition qui pourrait compter des dissidents. Le patron figure seul avec vis-à-vis la masse de ses ouvriers ; le patron n'a pas besoin de tel ou tel ouvrier, mais de leur collectivité, et pour qu'il y ait égalité de fait, c'est cette collectivité qui devrait être partie au contrat, sinon c'est selon la pittoresque expression de Du Cellier, la lutte non pas « entre deux contractants de force égale, mais entre un sac d'argent et un estomac » (1).

Toutefois les abus commis dans les premiers jours de la Révolution peuvent expliquer sinon justifier la loi, et comme dit Levasseur : « il n'était guère moins dif-

1. Du Cellier, *Histoire des classes laborieuses*, Paris, 1860, p. 324.

ficile aux députés de marquer précisément la limite du droit et de l'abus qu'aux classes ouvrières de la respecter, au sortir de dix siècles de privilèges » (1).

1. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières depuis 1789*, Hachette, 1867, t. I, p. 143.

CHAPITRE II

LA LÉGISLATION DE 1791 A 1849

Loi du 26 juillet 1791. — Jusqu'à la grande loi de germinal au XI, les prohibitions des coalitions vont viser principalement les manufactures de papier. Les ouvriers papetiers dont nous avons vu l'agitation dès le XVIII^e siècle n'avaient rien perdu de leurs habitudes, et comme leurs manufactures en raison de la fabrication des assignats, devenaient une nécessité pour l'Etat, qu'elles étaient comme on les a appelé des *hôtels des monnaies*, la loi se montrera très-sévères à leur égard. Le rapporteur de la loi du 26 juillet 1791 faisait part d'un grave péril, « ces ouvriers, disait-il, prétendent pouvoir sortir à leur première requisition, et ils menacent de faire coalition pour sortir tous ensemble », en sorte que l'on peut redouter « pour les manufactures de papier du royaume une suspension forcée qui pourrait s'étendre jusqu'à la manufacture des assignats » (1). Le décret-loi voté séance tenante, ne parle pas de coalition, le décret du 14-17 juin paraissant suffisant, mais

1. *Archives parlementaires*, XXVIII, p. 655.

il pare indirectement aux coalitions en obligeant les ouvriers d'avertir les maîtres, six semaines à l'avance de leur départ, et les maîtres en engageant de nouveaux ouvriers devaient exiger d'eux un congé par écrit de leur dernier patron.

Décret du 29 nivôse an II (14 janvier 1794). Ce décret vise encore les ouvriers papetiers, réprimant les coalitions et punissant sévèrement les damnations. Thibaut, rapporteur, démontra la puissance des « corporations » de papetiers comme il les appelle, mettant « les manufactures en interdit... On a vu, ajoute-t-il, des manufactures ainsi condamnées rester deux et trois ans sans ouvriers et les entrepreneurs obligés de payer 12 et 15.000 livres pour en obtenir... » (1). Le décret voté interdit aux ouvriers toute association et stipule pour ce qui a rapport à notre sujet :

Art. 5. — Les coalitions entre ouvriers des différentes manufactures par écrits ou par émissaires pour provoquer la cessation du travail seront regardées comme des atteintes à la tranquillité qui doit régner dans les ateliers. Chaque ouvrier pourra individuellement dresser ses plaintes et former ses demandes, mais il ne pourra en aucun cas cesser le travail sinon pour cause de maladie ou infirmité dûment constatée.

Art. 6. — Les amendes entre ouvriers, celles mises par eux sur les entrepreneurs seront considérées et punies comme *simple vol*. Les prescriptions, défenses et interdictions connues sous le nom de damnations seront

1. *Moniteur, réimpressions*, XIX, p. 201.

regardées comme des atteintes portées à la propriété des entrepreneurs...

La Convention suit les traces de la Constituante. Elle est animée du même esprit, et la prohibition se manifeste d'autant plus forte que le décret est rendu sur les papiers qui sont nécessaires aux pouvoirs publics, tellement nécessaires que la même loi (art. 9) va jusqu'à la réquisition, système favori mais obligatoire de l'époque, et permet aux entrepreneurs d'employer « indistinctement tous les citoyens qu'ils jugeront propres au service de leurs ateliers ». Ce décret est une mesure de salut public.

Arrêté du 16 fructidor an IV (2 septembre 1796). C'est encore dans les manufactures de papier que malgré le décret-loi précité subsistent les vieilles habitudes corporatives. Le Directoire, se basant sur l'art. 360 de l'acte constitutionnel qui interdit toute corporation et sur les mesures légales antérieures, constate que « les ouvriers continuent d'observer entre eux des usages contraires à l'ordre public, de s'imposer mutuellement des amendes, d'interdire l'entrée des ateliers à plusieurs d'entre eux, d'exiger des sommes exorbitantes des propriétaires, entrepreneurs ou chefs de manufactures de papier pour se relever des proscriptions ou interdictions de leurs ateliers, connues sous le nom de damnations... » (1). Pour remédier à ces abus, il publie l'arrêté du 16 fructidor an IV qui n'est qu'une combinaison des décrets-lois du 14-17 juin 1791 et du 23 nivôse an II,

1. Voir la loi dans Sirey, L. A., à sa date.

sur la question des coalitions (1). Dans le cas où les ouvriers auraient prononcé des amendes, assimilées au simple vol, l'arrêté emprunte la disposition du décret-loi du 19-22 juillet 1791, titre II, art. 32 et, outre les restitutions et dommages-intérêts, les punit d'un emprisonnement de 2 ans au maximum, doublé en cas de récidive. Les autres sanctions sont celles prévues par la loi Chappelier. Un article très curieux de l'arrêté punit ce que nous avons vu appeler du nom de sabotage, outre le dédommagement de 100 livres d'amende (art. 9).

Arrêté du 23 messidor an V (17 juillet 1797). Un an après un nouvel arrêté est pris par le Directoire pour la réglementation de l'industrie de la chapellerie. Comme dans la papeterie, les vieilles coutumes corporatives subsistaient et les coalitions des ouvriers se manifestaient fréquemment, accompagnées des amendes et des damnations. Les articles 17 à 22 qui renouvellent les prohibitions ne sont que la réédition, sauf quelques changements sans importance, des articles 1 à 6 de l'arrêté de fructidor. Toutefois, il semble que le Directoire ait voulu, puisqu'il défendait aux ouvriers chapeliers de discuter en corps avec leurs patrons, leur assurer un salaire suffisant et l'article 15 de l'arrêté stipule que « pour assurer les droits de l'ouvrier à un juste salaire », celui-ci sera fixé en présence des municipalités par les maîtres fabricants et les chefs ouvriers des fabriques. Si les ouvriers sont très nombreux, la désignation des

1. Ce sont les articles 1 à 6 qui réglementent les coalitions.

délégués sera faite par le bureau central ou l'administration municipale ». C'est un pas vers la réglementation des salaires par l'Etat, conséquence logique de la prohibition des coalitions (1).

En résumé, le Directoire continue l'œuvre de la Constituante. Il veut sauvegarder la liberté de l'industrie en empêchant toute organisation collective. Et il ne faut pas croire qu'on n'applique plus qu'exceptionnellement aux papetiers et aux chapeliers la loi contre les coalitions. La prohibition générale de 1791 reste entière et les deux arrêtés cités ne paraissent avoir été occasionnés que par la turbulence spéciale des ouvriers auxquels ils s'adressent ; on leur rappelle pour ainsi dire les termes de la loi, qu'on aggrave par endroits pour les cas spéciaux, les autres industries restant soumises à la loi Chappelier non abrogée.

Projet de fructidor an IX (2). Ce projet, prélude de loi de germinal an XI, mis à jour par M. Sauzet, est l'œuvre de Louis Costaz. Le titre III (art. 32, 33, 34 et 35) est spécialement consacré aux coalitions. Dans l'exposé des motifs, le rapporteur déclare que la fixation du taux des salaires doit être l'effet de la concurrence et que des dispositions pénales sont la seule barrière à

1. Cet arrêté est cité par Marc Sauzet, *Essai historique sur la législation industrielle de la France. Revue d'économie politique*, 1892, p. 1120. Il a été relevé par lui aux Archives Nationales (AF, III, 120, p. 258) et M. Sauzet fait remarquer qu'on n'en trouve pas trace au *Bulletin des Lois*, « ce qui s'explique peut-être, dit-il, par le décret du 15 nivôse an II sur la non impression des lois ».

2. Bibliothèque Nationale, V. p. 3571, in-4^o, cité par Sauzet, *loc. cit.*, p. 1194.

opposer aux coalitions. Toutefois, nous faisons remarquer dans ce projet une tendance à la modération des peines, que ne connaissaient pas les lois antérieures et que ne suivra pas la loi de germinal. La peine est de 10 francs d'amende et un mois de détention; le tribunal compétent est le tribunal correctionnel (art. 33). Si la coalition est accompagnée de violence, les auteurs et participants sont poursuivis par la voie criminelle comme perturbateurs du repos public (art. 34). Pour les maîtres, tout concert est interdit sous peine d'une amende de mille francs (art. 35). La définition du délit des maîtres et des ouvriers reste la même, contrairement à ce que nous allons voir dans la loi de germinal, seule la pénalité est différente (1).

Nous sommes ici, ne l'oublions pas, au début du Consulat, et il convient de noter d'ores et déjà le changement qui se produit dans la législation industrielle. Jusqu'ici les décrets-lois qui apportent des restrictions à la liberté du travail, sauf peut-être la loi Chappelier, ou des atteintes à l'égalité juridique des patrons et des ouvriers sont dus à d'impérieuses nécessités; ils sont pour ainsi dire des mesures de salut public. Aussi, l'art. 355 de la Constitution de l'an III, déclare-t-il ces décrets *provisaires*. Mais avec le Consulat, ce qui va apparaître « c'est la méconnaissance morale, systématique, malgré d'hypocrites protestations, de la liberté et de l'égalité dans les rapports de droit de patron à ouvrier » (2). Une des manifestations les plus puissantes de cet esprit est la loi du 22 germinal an XI.

1. Cité par Sauzet, *loc. cit.*, p. 1198 et 1210.

2. Marc Sauzet, *loc. cit.*, p. 1134.

Loi du 22 germinal, 2 floréal an XI. — Préparée par Regnauld de Saint-Jean d'Angély, votée le 10 germinal (31 mars 1803) par le Corps législatif (1), le 19 par le Tribunat sur le rapport de Perrin, la loi est définitivement adoptée par le Corps législatif le 22 germinal sur la proposition de trois tribuns. Trois articles visent notre sujet :

Art. 6. — Toute coalition entre ceux qui font travailler les ouvriers tendant à forcer injustement et abusivement l'abaissement des salaires et suivie d'une tentative ou d'un commencement d'exécution sera punie d'une amende de cent francs au moins, de trois mille francs au plus et s'il y a lieu d'un emprisonnement qui ne pourra excéder un mois.

Art. 7. — Toute coalition de la part des ouvriers pour cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans certains ateliers, empêcher de s'y rendre et d'y rester avant ou après certaines heures et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux sera punie s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution d'un emprisonnement qui ne pourra excéder trois mois.

Art. 8. — Si les actes prévus dans l'article précédent ont été accompagnés de violences, voies de fait, attroupements, les auteurs et complices seront punis des peines portées au Code de police correctionnelle ou au Code pénal suivant la nature des délits.

Cette loi est à la fois un progrès et un recul sur le droit antérieur. Tandis que la loi Chappelier, ne punis-

1. *Archives parlementaires*, t. IV, 2^e partie, 10 germinal.

2. *Id.*, 19 germinal.

sait que les coalitions de citoyens attachés « aux mêmes professions » la loi nouvelle punit d'une manière générale les coalitions d'ouvriers, mais il ne suffit plus d'une simple délibération pour tomber sous le coup de la loi, il faut qu'il y ait tentative ou commencement d'exécution. Enfin, elle ne parle pas d'un délit distinct si ardemment poursuivi par le décret du 23 nivôse an II, qui le qualifie de « simple vol », des amendes, prescriptions, en un mot des damnations. Cette disposition qui réapparaîtra avec le Code pénal fut une des plus ténaces et ne devait disparaître de notre droit qu'en 1884.

Cette loi est un recul dans l'inégalité flagrante qu'elle établit entre patrons et ouvriers, inégalité dans la définition du délit, inégalité dans la peine. Pour les patrons, il faut que la coalition pour être un délit cherche à provoquer une baisse injuste et abusive ; pour les ouvriers, elle est toujours un délit alors même que la hausse demandée est des mieux justifiées. Enfin, la peine qui est d'un mois de prison et d'une amende de 1.000 francs au maximum pour les patrons, est de trois mois de prison au maximum pour les ouvriers.

Code pénal (1810). — Lorsque Napoléon entreprit de codifier les lois diverses qui régissaient son empire, les délits qui avaient trait « au préjudice porté aux manufactures, au commerce, et aux arts », eurent leur place naturelle dans le Code pénal. Ce fut le conseiller d'Etat Faure qui en présenta les articles au Corps législatif, le 9 février 1810 ; dans son rapport, il base surtout la nécessité de la prohibition, sur les conséquences des coalitions : celles des maîtres font baisser les salaires et

l'ouvrier émigre pour chercher un meilleur travail ; celles des ouvriers les font hausser et le patron se ruine s'il veut soutenir la concurrence ou ferme ses ateliers (1). C'était là considérer les points extrêmes de la théorie. Le 19 février, le Comité de législation, par l'organe de son rapporteur M. Louvet, adhérait à la proposition, qui ne souleva aucune protestation, et fut votée par 237 voix contre 21. Le texte nouveau n'apportait d'ailleurs que de légères variantes à la loi de germinal. L'art. 6 de cette loi devenait l'art. 414 du Code, seulement l'amende qui oscillait entre 100 et 1.000 francs reçoit comme termes extrêmes 200 et 3.000 francs ; l'emprisonnement dont le maximum était un mois, conserve cette limite et reçoit un minimum de six jours. Toutefois l'article nouveau fait de la prison et de l'amende, deux peines concomitantes : « Sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois *et* d'une amende de deux cents à trois mille francs », tandis que la loi de germinal disait : « Sera punie d'une amende de cent francs au moins, de mille francs au plus ; et, *s'il y a lieu*, d'un emprisonnement qui ne pourra excéder un mois ». Dans ce dernier cas, l'emprisonnement semblait laissé à l'appréciation du juge, tandis que la loi nouvelle lui en fait une obligation. A ce point de vue, par conséquent, la situation des patrons s'était aggravée. L'art. 415 reproduit l'art. 7, mais avec quelques divergences ; l'art. 7 parlait de « toute coalition de la part des ouvriers pour cesser en même temps de travailler... » alors que le texte nouveau dit « pour faire cesser... » ;

1. *Archives parlementaires*, 2^e série, t. X, p. 549.

il semble qu'il y ait une nuance, et que l'article ait eu en vue, sinon les violences des ouvriers vis-à-vis de leurs camarades, du moins une pression quelconque de leur part. De plus l'art. 415 fixe à la peine, qui est ici seulement l'emprisonnement, un minimum d'un mois, et un maximum de trois, alors que la loi antérieure ne connaissait pas de minimum. Enfin, il ajoute pour les chefs ou moteurs un emprisonnement de deux à cinq ans, que la loi de germinal n'avait pas prévu. Et la Cour de cassation a statué que ce dernier paragraphe ne s'appliquait pas seulement aux ouvriers, mais à tous ceux qui ouvriers ou non se feraient chefs ou moteurs d'une coalition (1).

L'art. 416 vise spécialement « les amendes, défenses, interdictions ou proscriptions... soit contre les directeurs d'ateliers et entrepreneurs d'ouvrages », soit contre les ouvriers, et les punit de la peine de l'art. 416. En effet, ces interdictions supposent l'existence d'une coalition, et comme c'est la coalition qu'on veut atteindre, il est logique qu'on en punisse toutes les formes.

L'inégalité persiste entre patrons et ouvriers. La coalition des maîtres doit être injuste et abusive pour être un délit, la coalition ouvrière l'est toujours. L'explication en est peut-être dans le caractère de ces coalitions. Celles des ouvriers ont un effet matériel plus immédiat, elles menacent plus directement l'ordre public; enfin nous avons vu aussi que les peines conservent leur inégalité. Les coalitions des maîtres avaient en outre

1. Cass., 1823, 3 juillet. Dalloz, *Répertoire*; t. XXVII, p. 785.

l'avantage d'être difficiles à saisir et à réprimer, et il ne s'est pas même établi de jurisprudence sur les questions que pouvaient soulever les discussions de l'article édicté contre les coalitions des entrepreneurs tant son application était rare. En revanche les coalitions ouvrières se succédèrent de plus en plus nombreuses, et la sévérité de la loi ne parvint pas à les maîtriser. En 1822 ce sont les charpentiers de Paris (1), au sujet desquels la préfecture de police qualifie la grève de « manœuvre coupable tendant à faire cesser les travaux dans le but de se procurer une augmentation de salaires » (2) et ordonne aux patrons charpentiers de livrer dans les 24 heures, les noms, prénoms et surnoms des charpentiers. Nous sommes ici dans la période de transformation de l'industrie, « la période chaotique » selon le mot de M. Leroy-Beaulieu, les conditions économiques se transforment, les classes ouvrières traversent une période douloureuse et les crises augmentent sans cesse. Les deux grèves lyonnaises des canuts de 1831 et 1834, dégénèrent en insurrection, la seconde affectant même le caractère d'une manifestation socialiste, et Jules Favre vient défendre à Lyon les chefs d'ateliers, accusés de coalition illégale (3) 22 avril 1844). Dès lors, il ne se passe pas d'année que les tribunaux ne soient obligés d'intervenir. Les ouvriers charpentiers (4) en 1832 et

1. Voir du Maroussem, *Question ouvrière*, t. I.

2. Ordonnance de police du 18 juin 1822. Levasseur, *op. cit.*, p. 394, t. I. *Moniteur*, 1822, p. 870.

3. *Gazette des tribunaux* (1832-1833, p. 182).

4. Du Maroussem, *op. cit.* *Gazette des tribunaux*, 25 décembre 1832, 5 et 13 octobre 1833.

1833 occupent encore l'opinion du bruit de leurs coalitions.

En 1834, la Cour de cassation décide sur une question d'incompétence portée devant elle que, lorsque l'existence de la coalition ne peut être prouvée que par des écrits imprimés, l'induction tirée de ces écrits ne saurait changer le caractère primitif de la prévention et en faire un délit politique tombant sous le coup des lois sur la presse (1).

Cependant les coalitions deviennent de plus en plus fréquentes. Successivement les fileurs de Chalabre (1837), ceux de Tourcoing (1842), les cordonniers de Mende (1843), les tisserands de Lodève (1846) troublent la province de leurs grèves. A Paris, en 1840, une grève presque générale dégénère en émeute et le ministre doit mettre les troupes sur pied comme aux jours des soulèvements politiques. Levasseur compte, pour la seule année 1843, onze grèves déférées aux tribunaux (2) en faisant remarquer que le parquet « laissait volontiers sommeiller la loi » ne poursuivant que « des faits publics de violence » C'était un moyen jurisprudentiel d'établir, au point de vue de la définition du délit, une égalité que la loi n'avait pas voulu consacrer entre patrons et ouvriers (3).

1. Cass., 4 septembre 1834. S. 1835, 1, p. 35.

2. Levasseur, *op. cit.*, p. 170, note.

3. Voir pour les coalitions de cette période : *Gazette des tribunaux*, 21, 23, 24 et 26 août 1845 avec les plaidoieries de Berryer, pour les charpentiers. — Léon Faucher, *La coalition des charpentiers*, *Journal des économistes*, t. XII, 1^{re} série, p. 25, et dans la même revue ; t. XIII, p. 337 ; t. XIV, p. 15.

CHAPITRE III

LA LÉGISLATION ÉTRANGÈRE (1791-1849)

On voit par les détails du chapitre précédent combien furent vaines les prohibitions. C'est ce que de bonne heure avait compris l'Angleterre, qui dès 1824 donnait à ses ouvriers le droit de se coaliser. Mais ce n'avait pas été sans de longs attermoiements. En effet, quelques années après le vote de la loi Chappelier en France, en 1799, la puissance des trades-unions leur permettant d'éluder la loi, Georges III voulut prendre des mesures sévères contre les coalitions. « Puisque, est-il dit dans le préambule de l'act de 1799, de nombreux journaliers et ouvriers en diverses parties du royaume se sont efforcés par des réunions et des combinaisons illégales d'obtenir des salaires plus élevés et d'atteindre d'autres buts illégaux et que, d'autre part, les lois répressives actuellement en vigueur se sont montrées insuffisantes pour réprimer de tels abus, il est devenu nécessaire de prendre des mesures plus efficaces contre ces associations illégales, tant pour prévenir leurs pratiques à l'avenir que pour faire justice plus rapide et exemplaire des

délinquants » (1). En conséquence, toute entente pour obtenir une augmentation de salaire, ou pour modifier la journée de travail, était déclarée nulle (2) ; un minimum de trois mois de prison atteignait les contrevenants, soit qu'ils portent atteinte à la liberté du travail, qu'ils assistent à des meetings ou fournissent des fonds à des grèves. Ce statut coexistait parallèlement à la *common law* qui regarde comme un fait criminel tout concert portant préjudice à un tiers ou à la chose publique.

L'act de 1799 fut suivi peu après d'un nouveau statut (1800). Ce statut exigera, pour que la pénalité soit applicable, que les actes aient été commis « *falsely and maliciously* ». Enfin, le *sedition meeting act* en 1817, diminuait encore les chances de coalition en interdisant les réunions de plus de 50 personnes.

Les acts de 1799-1800 régirent l'Angleterre pendant 25 ans. Ce fut l'âge héroïque des coalitions (3). Malgré la prohibition, leur nombre augmenta sans cesse, et elles se compliquèrent des violences les plus graves, incendies, explosions et assassinats. Devant de pareils faits l'opinion publique s'émut et une enquête parlementaire fut décidée en 1823. Déjà, Henri Place avait commencé une campagne en faveur de l'autorisation des coalitions, et il avait gagné à sa cause l'écono-

1. Préambule de l'acte de 1799 (39, Georges III, c. 8).

2. « ... contracts entered into for obtaining an advance of wages, for altering the usual time for working... illegal, null and void... »

3. Voir dans Sydney and Beatrice Webb, *Histoire du Trade Unionisme*, le chapitre titré : La lutte pour la vie (1799-1825).

nomiste Mac Culloch et le politicien Joseph Hume. Celui-ci fit proposer un bill au Parlement et grâce à son habileté gagna à sa cause la commission parlementaire chargée de l'enquête. Le bill fut voté (1), escamoté disent Sydney et Béatrice Webb, si bien « que les magistrats d'une ville du Lancashire en toute ignorance condamnèrent plusieurs tisseurs de coton à la prison pour coalition quelques semaines après le bill d'abolition » (2). La coalition était désormais permise, mais tous les actes ayant vis-à-vis des travailleurs un caractère de contrainte étaient délictueux. La loi avait été un peu trop rapide et les ouvriers anglais à qui sur cette question l'on n'avait pas laissé le temps de faire l'apprentissage de la liberté, abusèrent de la tolérance de la loi ; un nouvel acte dut être rendu en 1825 (3) qui apportait quelques restrictions. La peine pour les procédés d'intimidation et les violences dont le maximum était de deux mois fut portée à trois mois ; les réunions pacifiques dans le but de se concerter sur les conditions du travail sont admises, mais toutes autres réunions ou associations sont déclarées illégales et soumises à la sanction de la *common law*, remise en vigueur à titre de *conspiracy*. Enfin la tentative d'intimidation ou de violence était punie comme le fait lui-même.

En un mot, la menace de poursuite à titre de *conspiracy*, planait toujours sur la tête de l'ouvrier coalisé. En outre, la loi de Maître et Serviteur « *Law of Master and Servant* » subsiste toujours et punit de 3 mois de

1. Georges IV, st. 5.

2. Sydney and Beatrice Webb, *op. cit.*, p. 106.

3. Georges IV, stat. 6.

prison l'ouvrier qui rompt son contrat, tandis que dans le même cas, le maître n'est passible que de dommages-intérêts.

Mais l'Etat lui-même avait à compter avec la puissance des trades-unions. Celles-ci dont la richesse augmentait chaque jour devenaient les maîtresses incontestées du marché industriel. Les patrons impuissants à leur tenir tête devaient s'incliner devant leurs prétentions ou se résoudre à fermer leurs usines. A Manchester en 1829, à Glasgow en 1834, à Preston en 1836 les mêmes faits se reproduisirent (1), et un rapport parlementaire de 1841 constate qu'en matière de coalitions les pénalités les plus redoutables n'étaient pas infligées par la justice de l'Etat et que les seuls atteints sérieusement étaient ceux qui voulaient résister à la volonté des ouvriers. C'est ainsi que durant le xix^e siècle tout entier l'histoire des coalitions reste liée à l'histoire du trade-unionisme.

Quoi qu'il en soit et malgré quelques restrictions, l'Angleterre a la gloire d'avoir la première permis les coalitions ouvrières. Les autres Etats gardèrent longtemps encore leurs lois prohibitives. Toutefois dès 1813, le Code pénal bavarois (2) ne punit que les coalitions formées entre des ouvriers d'ateliers différents, disposition d'ailleurs passagère, puisqu'une loi de 1862 punit la coalition même limitée à un seul atelier, lorsque la grève s'ensuit. En Prusse la loi industrielle de 1845 détermine des peines sévères contre les coalitions et punit

1. Voir dans Webb, *op. cit.*, le chapitre sur la Période révolutionnaire (1829-1842).

2. Art. 415.

tous les actes collectifs exécutés dans l'intention d'élever les salaires ou de changer les conditions de travail. L'Autriche-Hongrie toujours sous le régime des corporations ne connaît pas davantage la tolérance. La Belgique fortement influencée par la législation française a suivi celle-ci presque pas à pas. La constitution belge de 1831, tout en reconnaissant le droit de réunion et d'association, n'admettait pas le droit de coalition. L'article 310 du Code pénal belge qui régissait la matière n'était que la répartition de nos articles 414, 415 et 416. Cette législation subsista jusqu'en 1866 et fut même rigoureusement appliquée puisque de 1830 à 1860, il y eût 1611 ouvriers poursuivis avec 521 acquittements et 1090 condamnations. Ce sont aussi les dispositions de notre Code pénal qui sont en vigueur en Hollande jusqu'à la loi du 12 avril 1872, et en Italie avec le Code sarde dans ses articles 385-387 (1). Toutefois il était porté un tempérament à la dureté de la loi française ; l'existence d'une cause légitime empêchait la coalition de devenir délictueuse. L'appréciation de la légitimité de la cause était laissée aux tribunaux. C'est ainsi que la Cour d'appel de Milan décide que la cherté de la vie n'est pas une cause suffisante pour légitimer une grève (2),

1. Art. 385 : Toute coalition formée entre patrons dans le but d'amener injustement et abusivement les ouvriers... Art. 386 : Toute coalition formée entre ouvriers dans le but de suspendre ou d'arrêter le travail ou d'augmenter le salaire sans motif raisonnable sera si elle a reçu un commencement d'exécution punie de trois mois de prison. — Art. 387 : Punit les instigateurs de six mois au moins.

2. 2 juillet 1879. *Rivista penale*, XI, p. 463, cité par F. de

que la Cour de cassation de Turin décide que lorsque les ouvriers ayant une cause légitime de grève sont entrés en pourparlers avec le patron, ils sont sous le coup d'une coalition délictueuse s'ils se mettent en grève avant d'avoir connu le résultat de leurs pourparlers (1). La même cour exige pour qu'il y ait délit la nécessité d'un commencement d'exécution (2). Ces décisions sont relativement récentes, mais n'oublions pas que le Code sarde est resté en vigueur jusqu'au 30 juin 1889; il en est de même d'ailleurs du Code toscan qui proclamait la liberté de coalition en aggravant pour les atteintes à la liberté de l'industrie commises par trois personnes ou plus, les peines applicables aux violences individuelles.

Quoi qu'il en soit, les grèves furent nombreuses en Italie. Lors de la réforme du Code pénal en 1889, le rapport du marquis de San Giuliano (3) accusait de 1860 au 1^{er} juillet 1878, 634 grèves dont 258 pour les salaires. Du 1^{er} juillet 1878 au 31 mars 1884, la situation paraissait s'être amélioré, et il n'est mentionné que 263 grèves dont 58 portant sur les salaires.

Si maintenant, abandonnant l'Europe, nous considérons l'Amérique, nous y retrouvons malgré la jeunesse industrielle du peuple tous les faits qui signalent les coalitions européennes. Le commissaire du travail des

Proto : *Dei reati contra economica publica*, Parlerme, 1886 p. 514.

1. 23 décembre 1881. *La legge*, XXII. p. 65 ; *id.*, p. 516.

2. 17 décembre 1879. *Rivista penale*, XII, p. 58 ; *id.*, p. 515.

3. Voir ce rapport dans les Documents parlementaires italiens.

Etats-Unis en étudiant les grèves américaines en signale dès 1741, mais, ajoute-t-il, la série ne devient suivie qu'à partir de 1796 (1). « Ici la coalition n'est pas timide, dit M. Michel Chevalier, la coalition sent sa force... les femmes ont leur meeting aussi bien que les hommes. Celui des couturières de Philadelphie a eu de l'éclat, il était présidé par l'économiste Carey... les principaux corps de métiers ont décidé que tout travail resterait suspendu jusqu'à ce que les maîtres eussent accédé à leur ultimatum » (2). Au point de vue jurisprudentiel, c'est la common law anglaise qui est appliquée et la coalition est, comme en Europe (3) jusqu'au dernier quart du xix^e siècle, considérée comme un acte criminel.

1. Levasseur, *L'ouvrier américain*.

2. *Lettre sur l'Amérique du Nord*, t. II, p. 160. Voir aussi la note, p. 427.

3. Voir des arrêts dans *The Laws of Strikes Lockouts and Labor Organisation* by Thos. Cogley, 1894, p. 98.

CHAPITRE IV

LA LOI DU 27 NOVEMBRE 1849

Lorsque la Révolution inattendue de 1848 fit des classes salariées les soutiens du gouvernement, on crut que les rôles allaient être renversés et que la législation partielle pour le maître allait désormais réserver ses faveurs aux salariés. Le 26 février, le gouvernement provisoire décrète le droit au travail. La conséquence fut la création des ateliers nationaux. Ceux-ci devinrent le lieu où se réfugièrent tous les ouvriers sans travail de la capitale, et la province ne tarda pas elle aussi à jeter sur Paris tous les bras inoccupés ou paresseux qu'elle possédait. Les ateliers nationaux devinrent en même temps l'asile qui reçut les grévistes, de jour en jour plus nombreux. Tour à tour les imprimeurs en papiers peints, les chapeliers et bien d'autres corps de métiers (1) y cherchèrent un abri en même temps qu'un salaire, en attendant le moment où les entrepreneurs accepteraient leurs revendications, et M. de Falloux

1. *Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale*, t. III, p. 177, Paris, imp. de l'Assemblée, discours de M. Sevaistre.

disait que les ateliers nationaux, en raison du manque de travail, étaient une grève permanente organisée à 170.600 fr. par jour.

A côté du droit au travail le programme du nouveau gouvernement contenait la promesse de l'égalité dans les rapports entre le patron et l'ouvrier. Nous avons vu que dans la question des coalitions, les gouvernements précédents avaient fait un principe de l'inégalité, aussi dès le 10 juillet 1848 le citoyen Morin déposait un projet de modification aux articles du Code pénal ; le 8 août, le citoyen Rouher, rapporteur, conclut à une modification, basée sur le « principe d'une égalité parfaite » (1). Morin avait proposé que la coalition ne fut considérée comme un délit, que si elle était accompagnée de violence ou d'intimidation ; le rapport y ajoute l'illégitimité de la cause : « L'immoralité de la cause fait l'iniquité de la coalition, l'iniquité c'est le délit », et arrive à l'égalité en augmentant la peine corporelle dans l'art. 414 et en ajoutant à 415 les mots : injustement et abusivement. La discussion eut lieu le 14 août et après une séance assez confuse où Wolowski démontra l'inégalité de fait entre patrons et ouvriers et demanda la liberté, tandis que M. Sevaistre désirait pour les coalitions toutes les rigueurs de la loi, la proposition fut envoyée à une seconde commission. Le 16 décembre, au nom de cette dernière, le citoyen Béranger déposait son rapport ; après avoir constaté que « même dans les conditions les plus modestes, le maître concentre toujours en lui seul la force d'une association véritable

1. *Id.*, p. 3.

envers les ouvriers qu'il emploie... (1) il fau^drait donc pour que les conditions fussent égales qu'on permit aux ouvriers de s'unir entre eux pour débattre avec lui le taux des salaires », le rapporteur concluait que la coalition n'était délictueuse qu'accompagnée de violence, menaces ou autres voies d'intimidation collectives ou individuelles, et lorsque les parties n'avaient pas observé les délais d'avertissement et de congé prescrites par les lois, les conventions ou les usages. Les chefs ou moteurs étaient punis dans ces cas de la double peine ; les pénalités des lois antérieures (6 jours à 3 mois de prison et 100 à 1.000 francs d'amende) étaient conservées. La discussion eut lieu le 3 janvier 1849 (2). Le citoyen Bérenger y soutint que la liberté était le seul moyen d'obtenir l'égalité ; il fut soutenu par Corbon et Valette, mais l'assemblée hésitante renvoya le projet à une commission spéciale, dont le citoyen Leblond déposa le rapport le 28 mars 1849 (3). Les menaces, violences, intimidations, calomnies, manœuvres étaient nécessaires au délit ; le conseil des prud'hommes donnait son avis sur le caractère de la coalition ; nous verrons encore de nos jours l'intervention des prud'hommes préconisée pour la solution des conflits collectifs dans le projet Beauregard. Finalement, la Constituante se sépara sans avoir tranché le différend. « Son œuvre demeurerait incomplète faute de temps, et imparfaite faute de principes arrêtés » (4).

1. Compte rendu, *op. cit.*, t. VI, p. 379.

2. *Id.*, t. VII, p. 23 et s.

3. *Id.*, t. IX, p. 85 aux Annexes.

4. Levasseur, *op. cit.*, p. 272, t. II.

La question revint à l'Assemblée législative. Le 25 juin 1849, les représentants Doutre, Benoît, Greppo et quelques autres déposèrent une proposition d'abrogation des articles 414, 415 et 416 du Code pénal. La prise en considération fut votée le 12 juillet sur rapport de E. Arago ; une nouvelle commission fut nommée et son rapporteur M. de Vatimesnil déposa son rapport le 2 octobre. La question donna lieu à trois délibérations, qui occupèrent successivement les séances des 11 octobre, 16, 17, 19 novembre, 24, 26 et 27 du même mois.

Les auteurs de la proposition demandaient l'abrogation pure et simple des articles concernant les coalitions. Ils faisaient valoir la différence de traitement entre les patrons et les ouvriers. « Qui niera que le maître n'est pas à l'état continuuel, incessant de coalition par le fait même de sa situation, de sa liberté absolue de fixer à son gré les conditions du travail, disait M. Doutre à la séance du 11 octobre ; qui niera que les chefs d'industrie, que les manufacturiers ne sont pas en état de coalition flagrante lorsque par des motifs dont ils n'ont pas à rendre compte, ils renvoient brusquement leurs ouvriers et ferment leurs ateliers » (1). De la part des ouvriers au contraire « la coalition est considérée comme une hostilité constante, permanente à l'industrie et à la société et jamais comme un impérieux concert d'hommes trop souvent odieusement exploités, défendant leur existence et celle de leur famille ». Et M. Doutre demandait pour les violences ou les abus que

1. Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale législative, année 1849, t. III, p. 3 et 4.

pourraient entraîner les grèves le retour au droit commun.

Le rapport de la commission concluait au maintien des articles mentionnés en leur faisant subir des modifications devant amener l'égalité de traitement pour patrons et ouvriers tant dans la définition du délit que dans la pénalité. M. de Vatimesnil dans son rapport établit que les prix doivent être fixés par la concurrence. « Le travail s'achète comme les marchandises ; il doit s'acheter dans les mêmes conditions et par conséquent le prix du travail doit être soumis à une concurrence aussi libre que celui des marchandises... » La coalition fausse la loi de l'offre et de la demande et occasionne une perturbation dans le marché ; elle est funeste à l'ouvrier, à l'industrie nationale et à la tranquillité publique. Et le rapporteur concluait que pour être délit, la coalition ne devait pas être restée « à l'état de simple projet », elle devait s'être « manifestée par des faits extérieurs ». On objecta vainement que l'assimilation n'était pas possible entre le travail et les marchandises ordinaires, le travail étant « le moyen par lequel dans la société tous pourvoient aux nécessités de la vie ».

L'assemblée législative après une longue discussion décida de passer à une seconde délibération. Elle eut lieu le 16 novembre 1849 et commença par la discussion d'un amendement déposé par M. Morin et que soutinrent chaudement Frédéric Bastiat et Sainte-Beuve. Entre le projet des auteurs de la proposition demandant la liberté absolue des coalitions et celui de la commission, l'amendement de M. Morin était un moyen terme.

Après avoir montré l'inégalité réelle qui existait entre les patrons dont les coalitions passaient inaperçues et les ouvriers toujours saisis par la justice, M. Morin insista longuement pour que l'assemblée admit la liberté de coalition pour tous, en ne punissant que la violence. C'est la loi qui sera votée en 1864 seulement. La proposition Morin fut vainement appuyée par Bastiat au nom de la justice et de la liberté, et par Sainte-Beuve qui demanda à la commission comment l'ouvrier dont on repousserait les protections justifiées pourrait-il se faire justice ? « Il n'y, a dit-il, qu'une solution possible : il doit s'abstenir isolément s'il est seul, collectivement si l'atelier se compose de plusieurs ouvriers » (1). Sinon, pour régler le conflit entre patron et ouvrier, celui-ci dira à l'Etat : « Vous ne voulez pas que je me fasse justice moi-même, vous ne voulez pas que je fasse reconnaître mon droit par l'abstention que vous appelez coalition, que vous qualifiez délit et que vous punissez : Alors je m'adresse à vous et je réclame justice... Or, il faut que l'Etat intervienne... Alors l'Etat intervient et fixe le taux des salaires » (2). Et en face de cet argument, le rapporteur, après avoir agité aux yeux de l'assemblée le spectre des trades-unions anglaises qui d'unions industrielles se transformaient peu à peu en unions politiques, déclara que l'abstention était possible, pourvu « qu'il n'y ait pas une convention antérieure dans laquelle on aura dit : Nous nous abstiendrons, tout le monde s'abstiendra, ceux-mêmes qui ne voudraient pas s'abstenir...

1. Assemblée législative, *op. cit.*, p. 510.

2. *Id.*, p. 511.

Le fait préalable de la coalition suivi du fait de l'abstention, c'est-à-dire du retrait de l'atelier, c'est ce que la loi punit » (1). C'était donc l'entente antérieure à la coalition qui était punie ; le système de la commission était assez subtil. On permet aux ouvriers de discuter les conditions de leur salaire, on leur permet même de *se retirer tous simultanément de l'atelier*, à la condition que cette abstention ne soit pas le résultat d'une entente. L'amendement de M. Morin fut repoussé. Vainement, MM. Wolowski et Valette firent-ils une nouvelle tentative en proposant de maintenir les mots « injustement et abusivement » qui existaient dans le Code pénal pour les coalitions patronales, et de les ajouter pour les coalitions ouvrières, ce qui rendrait les coalitions possibles, leurs injustices et leurs abus devant être soumis aux appréciations des magistrats. L'amendement fut repoussé, de même qu'un amendement de M. Chauffour, déférant les délits de coalition au jugement du jury. A la troisième délibération qui eut lieu le 26 novembre, MM. Wolowski et Valette essayèrent encore par un nouvel amendement de faire prévaloir la liberté, en ne considérant comme délictueuses que les coalitions tendant à *forcer la hausse ou l'abaissement des salaires*. MM. Dutre, Boysset et quelques autres voulurent faire rentrer les coalitions dans la compétence des conseils de prudhomme, sauf les cas de violence ou de menaces. Les deux amendements furent repoussés et le texte de la commission fut définitivement voté. Il transformait les articles 414, 415, 416 ainsi qu'il suit :

1. *Id.*, p. 513.

ART. 414. — Sera punie d'un emprisonnement de six jours à trois mois et d'une amende de 16 francs à 3.000 francs : 1° Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer l'abaissement des salaires, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution ; 2° Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre avant ou après certaines heures et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution. Dans les cas prévus par les deux paragraphes précédents les chefs ou moteurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans.

ART. 415. — Seront aussi punis des peines portées dans l'article précédent et d'après les mêmes distinctions, les directeurs d'atelier ou entrepreneurs d'ouvrage et les ouvriers qui de concert auront prononcé des amendes autres que celles qui ont pour objet la discipline intérieure de l'atelier, des défenses, des interdictions ou toutes proscriptions sous le nom de damnation ou sous quelque qualification que ce puisse être, soit de la part des directeurs d'ateliers ou entrepreneurs contre les ouvriers, soit de la part de ceux-ci contre les directeurs d'ateliers ou entrepreneurs, soit les uns contre les autres.

ART. 416. — Dans les cas prévus par les deux articles précédents les chefs ou moteurs pourront après l'expiration de leur peine être mis sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus ».

Cette loi est-elle un progrès sur le système du Code

pénal ? Les patrons perdent le bénéfice de l'appréciation jurisprudentielle sur la justice de leur coalition par la suppression des mots *injustement* et *abusivement*. Pour les ouvriers, ils étaient, en droit, égaux avec les patrons, égalité qui, nous le savons, ne persistait pas en fait ; la durée de l'emprisonnement était abaissée quant au maximum, de six mois à trois mois, mais en revanche l'ouvrier pouvait comme le patron être condamné à une amende de seize à trois mille francs. L'ouvrier ne gagnait à peu près rien à la loi nouvelle sinon la vaine consolation de savoir que les patrons lorsque la justice parviendrait par hasard à saisir leur coalition seraient punissables de la même peine. L'égalité avait été faite non en élevant les coalitions ouvrières aux avantages des coalitions patronales, mais en abaissant celles-ci aux inconvénients de celles-là. Les ouvriers espéraient mieux, et M. de Vatimesnil en apportant à l'Assemblée la négation de la liberté de coalition l'avaient entièrement appuyée sur la loi de l'offre et de la demande. Les ouvriers auraient pu répondre que la loi de l'offre et de la demande n'est pas seule maîtresse sur le marché du travail, et que bien des faits viennent détruire la proportion naturelle. La conséquence logique du système du rapporteur serait que toutes ces causes perturbatrices devraient être poursuivies puisqu'elles sont une limitation à la concurrence libre (1). Faudra-t-il par exemple poursuivre l'influence de la coutume ? Et en sens con-

1. Voir Waelbroeck, *Cours de droit industriel*. — Batbie, *Economie politique*, Paris, Cotillon, 1866, p. 368, t. II. — Francesco de Cola Proto, *Dei reati contro l'Economia pubblica*, 1885, p. 525.

traire, une grève accomplie pour réagir contre l'*habitude* qui maintient les prix malgré l'augmentation de la demande de travail, pour permettre à la loi de l'offre et de la demande d'agir en toute liberté, devrait échapper au système du rapporteur et être licite.

Quoi qu'il en soit, la loi ne tarda pas à acquérir l'impopularité qui lui était due, et que vint encore aggraver la stricte application qu'en fit la jurisprudence. La Cour de cassation décide que l'unité ou la communauté d'intérêt n'est pas indispensable au délit, et que celui-ci existe pour coalitions entre un maître et des ouvriers contre les autres établissements (1). La Cour de Grenoble exige toutefois le concert (2). Mais la décision la plus typique est celle du 24 février 1859, par laquelle la Cour de cassation déclare délictueux l'abandon d'un atelier par des ouvriers papetiers, malgré qu'ils aient donné à leur patron le congé prévu par les règlements sur la police des papeteries, « attendu qu'il importe peu que les causes de la réclamation puissent paraître légitimes en elles-mêmes, que la loi exclusivement occupée de protéger la liberté de l'industrie a puni la coalition indépendamment de ces motifs » (3). De telles décisions, conformes cependant à la lettre de la loi ne devaient pas lui acquiescer les faveurs populaires. Les grèves d'ailleurs continuèrent et une statistique officielle du Ministre de la justice, déclare de 1853 à 1862, 749 coalitions ouvrières poursuivies et 89 patronales, avec, en outre, 1427 com-

1. Cass., 2 juillet 1853. S. 54. 1. 153.

2. Grenoble, 3 mars 1854. D. 1855. 2. 194.

3. S. 1859. 1. 630. D. 1859. 1. 188.

mencements d'instruction. Puisque la loi était impuissante à guérir le mal, et que celui-ci empirait au contraire par les entraves à la liberté, il fallait porter celle-ci à sa plus complète expression, et peut-être alors serait-elle un frein à la multiplicité des grèves (1). Ce fut l'œuvre de la loi de 1864.

1. Voir dans ce sens : Stanley Jevons, *The state in relation to labore* (p. 39) et Francesco de Cola Proto, *Dei reati contro l'Economia pubblica*, p. 572.

CHAPITRE V

LA LOI DU 25 MAI 1864

Dès 1858, le Gouvernement impérial se préoccupa du sort que la loi de 1849 faisait aux classes ouvrières. Une enquête fut ordonnée par le Ministre du commerce sur la question, mais elle est restée mystérieuse. En 1862, un membre du Corps législatif, M. Darimon, essaya de provoquer dans l'Assemblée un mouvement en faveur de la liberté des coalitions, mais ce fut en vain, l'intervention du président du Conseil d'Etat, M. Baroche, fit échouer cette tentative. Devant l'inaction des pouvoirs publics, des citoyens portèrent sous forme de pétition la question devant le Sénat à la fin de 1862. Le rapporteur M. de Forcade-Laroquette conclut au rejet, en s'appuyant sur les abus que l'Angleterre avait vus naître depuis la liberté, et en développant l'idée que les coalitions ne pouvaient influencer sur le taux des salaires (1). Cependant le ministère public devenait de plus en plus doux pour les ouvriers en ne les poursuivant pas, et un rapport à l'Empereur par les ministres

1. *Moniteur* de 1862, 20 février, p. 252.

de la Justice et des Travaux publics, constate la non-application de la loi (1). « Tantôt, y est-il dit, les entrepreneurs déclinaient l'appui de la loi et au lieu d'invoquer une répression prompte et énergique, s'en fiaient aux conseils que le temps seul pouvait donner aux ouvriers, et aux bons effets de la patience et de la conciliation. Tantôt les magistrats eux-mêmes, dans la crainte d'augmenter l'irritation et de rendre les rapprochements plus difficiles retenaient dans leurs mains les armes que la loi leur avait données et s'abstenaient de toute intervention répressive. Puis dans les cas rares où les tribunaux étaient saisis on voyait maintes fois après une longue procédure, les magistrats prononcer de très légères condamnations qui semblaient presque protester contre l'existence du délit qu'ils avaient dû réprimer pour obéir à la loi. En enfin, à peine ces condamnations étaient-elles prononcées que la clémence de l'Empereur d'accord avec la conscience publique s'étendait aussitôt sur les condamnations ».

Une réforme s'imposait. Elle fut annoncée par Napoléon III à l'ouverture de la session législative (5 novembre 1863) cependant que quelques députés impatients, dans un amendement à l'adresse annuelle, demandaient la révision de la loi de 1849. L'amendement signé entre autres par Jules Favre, Jules Simon, Emile Ollivier, Eugène Pelletan fut repoussé (2) et le 19 février 1864, le ministre Rouher déposait sur le bureau du Corps législatif le projet élaboré par le Conseil d'Etat avec un

1. *Moniteur* de 1864, p. 375.

2. *Moniteur* de 1864, p. 96.

rapport de M. Cornudet. Le projet renvoyé à une commission revint au Corps législatif le 22 avril 1864, présenté et soutenu par M. Emile Ollivier. Après avoir fait l'histoire de la liberté du travail, le rapporteur critique pas à pas les systèmes prohibitionnistes de Chappelier et de Vatimesnil, et il leur oppose l'argument que nous avons vu soutenir par Sainte-Beuve : « les travailleurs, dit-il, ont toujours considéré la prohibition de se coaliser comme impliquant pour le gouvernement le devoir d'intervenir dans la fixation des salaires » (1). Le rapporteur démontrait en outre que le droit de se coaliser était tout simplement une des formes de la libre concurrence. Après diverses discussions, la Chambre adoptait le projet par 122 voix contre 36. Le Sénat, à qui la Constitution n'accordait le droit de rejeter que les lois inconstitutionnelles, n'eut par conséquent à étudier que la question de droit public. On entendit toutefois de véhémentes critiques du baron Dupin et de Lariboisière, mais finalement la loi fut votée sur un rapport de Delangle (2) par 64 voix contre 13. Le Code pénal était modifié ainsi qu'il suit :

Art. 414. — Sera puni d'un emprisonnement de 6 jours à 3 ans et d'une amende de 16 francs à 3.000 francs ou de l'une de ces peines seulement, quiconque à l'aide de violences, voies de fait, menaces ou manœuvres frauduleuses, aura amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir une cessation concertée de

1. Voir ce rapport, *Annales du Sénat et du Corps législatif. Annexes*, t. II, p. 133.

2. *Annales du Sénat et du Corps législatif*, 1864, t. II, p. 241.

travail dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires ou de porter atteinte au libre exercice de l'industrie et du travail.

Art. 415. — Lorsque les faits punis par l'article précédent auront été commis par suite d'un plan concerté, les coupables pourront être mis, par l'arrêt ou par le jugement, sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

Art. 416. — Seront punis d'un emprisonnement de 6 jours à 3 mois et d'une amende de 16 à 300 francs ou de l'une de ces peines seulement, tous ouvriers, patrons et entrepreneurs d'ouvrage, qui à l'aide d'amendes, défenses, proscriptions, interdictions prononcées par suite d'un plan concerté auront porté atteinte au libre exercice de l'industrie ou du travail.

Avant d'étudier la loi en elle-même, nous allons rapidement étudier les arguments qui s'élevèrent contre elle. Si l'on examine les noms de ceux qui votèrent contre la loi, on y trouve les défenseurs de deux opinions extrêmes, d'un côté, les partisans d'une prohibition absolue, de l'autre ceux qui préconisent la nécessité de la liberté la plus complète.

A la Chambre, ce fut M. Seydoux qui se fit l'interprète des premiers ; il attaqua longuement les coalitions non par des raisonnements juridiques ou économiques, mais par les faits, et les paroles qu'il prononça sont plus qu'un présage : « Le principe de la coalition, une fois admis, il sera impossible d'en empêcher l'application et l'abus et il se trouvera bientôt des professeurs de grève comme nous avons eu des professeurs de barricades ». Mais de ce qu'un fait a parfois des consé-

quences fatales, faut-il en induire sa suppression ; de ce qu'un malade succombe durant une opération médicale, faut-il en conclure que ces opérations doivent être défendues. M. Seydoux toutefois n'était pas pour la prohibition absolue, et il permettait *libéralement* la coalition aux ouvriers inoccupés, à ceux qui par l'absence de travail étaient déjà en grève, involontairement. Nous ne comprenons guère l'intérêt que pourraient avoir les patrons à empêcher des ouvriers qui chôment déjà, de continuer leur chômage. C'était une vaine satisfaction jetée aux ouvriers que d'autoriser à se mettre en grève, ceux que la force des choses contraint à ne pas travailler (1).

Au Sénat, la coalition fut violemment attaquée par le baron Dupin et par M. de Lariboisière. Mais dans cette Assemblée, rappelons-le, on ne pouvait entrer dans le détail des faits, on ne pouvait combattre l'injustice de la loi, ou défendre sa bonté, mais le rôle du Sénat était simplement de rejeter les lois inconstitutionnelles. Le raisonnement du baron Dupin fut subtil et spécieux. La Constitution, en effet, garantit aux citoyens la liberté du travail et la propriété ; une loi tolérant les coalitions porterait atteinte aux deux ; à la liberté du travail, parce que dans un atelier les divers éléments de la production se sérieraient entre eux ; une grève déclarée dans l'opération première, dans le lavage de la laine par exemple, pour une fabrique de draps, occasionne une interruption dans les opérations suivantes ; la liberté des ouvriers

1. *Annales du Sénat et du Corps législatif*. 30 avril 1864, p. 225.

qui veulent travailler est atteinte, il doit y avoir délit. Pratiquement, l'hypothèse se réalisera rarement, mais elle est possible ; toutefois on ne saurait obliger un individu à sacrifier son intérêt personnel à celui d'autrui ; il est des dommages involontaires causés à autrui par le libre exercice de la liberté d'un individu que le Code ne saurait atteindre sans injustice, et il nous paraît irrationnel de poser le fondement économique du délit sur le dommage qui se répercute sur les autres facteurs de la production (1). Un autre argument fut développé qui soutenait que la coalition était une atteinte à la propriété des industriels (2). Mais la coalition ne mettant en cause que l'avenir, il nous paraît difficile de considérer comme propriété les bénéfices futurs d'un entrepreneur. Les plus vives attaques contre le projet vinrent de la gauche de l'Assemblée. J. Simon et J. Favre déclarèrent que le projet n'était libéral qu'en apparence et qu'il reprenait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Le droit commun leur semblait suffisant pour la répression. Les expressions *manœuvres frauduleuses* leur paraissaient laisser trop de place à l'arbitraire, et le *plan concerté* qui n'était autre chose que la coalition elle-même, n'aurait pas dû occasionner d'augmentation de peine. Enfin leurs critiques portèrent surtout sur l'art. 416 qui, par l'élasticité de ses termes, devenait un véritable danger pour les ouvriers confiants dans la loi nouvelle. « Avec un tel article, disait Jules Favre, si j'avais l'honneur de faire partie du ministère public, on

1. Voir Cola Proto, *op. cit.*, p. 522.

2. *Annales du Sénat et du Corps législatif*, Sénat, 17 mai 1864, p. 248-290.

pourrait me donner une coalition quelconque à choisir, la plus innocente des innocentes... il n'y en a pas une qui échapperait à la poursuite et à la condamnation... s'il n'y a pas de proscription, s'il n'y a pas d'interdiction, s'il n'y a pas de défenses, il n'y a pas de coalition » (1). Seule, aurait été indemne, la coalition idéale, pour laquelle Jules Favre créa le mot heureux de « coalition métaphysique ». Ce sont les opinions de la gauche qui, 20 ans plus tard, devaient prévaloir comme nous le verrons : « Il est permis de dire, écrivait M. Allain-Targé dans son rapport sur la loi de 1884, que cette loi de 1864 était une restitution incomplète du droit de grève, une apparence, un leurre, un piège par lequel on trompait la classe ouvrière... le plan concerté, la cessation concertée c'est la grève, c'est la coalition ou je ne sais pas ce que c'est que la coalition... » (2). Et M. Lebon en 1894 disait aussi : « il est difficile de concevoir que la coalition puisse s'organiser à l'exclusion de toutes amendes, défenses, proscriptions ou interdictions, et le fait seul qu'il y a coalition fait résulter ces derniers d'un plan concerté » (3). Ce fut en vain aussi que la gauche demanda le droit de réunion nécessaire à la coalition pour qu'elle puisse naître légalement, il ne devait être organisé que par la loi du 6 juin 1868, et sous une forme plus libérale par celle du 30 juin 1881 soumettant les réunions publiques à une simple déclaration préalable.

1. *Annales du Sénat et du Corps législatif*, 30 avril 1864 p. 233

2. *Officiel. Débats parlementaires*, 1884, 18 mai, p. 922.

3. Rapport Lebon sur proposition Coutant (15 mars 1894, Chambre, *Documents parlementaires*. Annexe n° 526, p. 434).

La loi fut néanmoins votée à une énorme majorité. Elle substitue le délit d'atteinte à la liberté du travail, au délit de coalition. Mais elle ne règle que la question des coalitions, distincte de celle des associations. Celles-ci même formées pour ou à l'occasion d'une grève ne sont pas dispensées de l'autorisation administrative. M. Emile Ollivier avait d'ailleurs dans son rapport nettement établi la distinction ; la coalition n'est qu'une « action commune d'une durée restreinte... une entente momentanée... » (1) tandis que l'association suppose une organisation permanente. C'est dans ce sens que la Cour de cassation confirma une condamnation que le Comité des ouvriers veloutiers de Saint-Etienne s'était vue imposer, parce qu'il s'était constitué en violation de la loi (2). Deux ans après, la Société fraternelle de solidarité et de crédit mutuel des ouvriers tailleurs, constituée pour favoriser une grève, demandait la cassation d'un jugement qui la condamnait, en invoquant cet argument tout spécieux, que la loi de 1864 permettait la coalition sans distinction et que leur société n'avait fait que constituer une coalition permanente, tolérée par la loi. Le pourvoi fut d'ailleurs rejeté (3).

Il nous reste à examiner maintenant les conditions du délit. Elles sont de deux sortes : 1^o Il doit y avoir violences, voies de fait, menaces, manœuvres frauduleuses (art. 414) ou défenses, proscriptions, interdictions par

1. *Annales du Sénat et du Corps législatif. Annexes*, 1864, p. 134.

2. Cass., 23 février 1866. D. 66. 1. 89. S. 66. 1. 129.

3. Cass., 7 février 1868. D. 68. 1. 414. S. 69. 1. 42.

suite d'un plan concerté (art. 416) ; 2° il faut que le but ait été d'amener ou de maintenir la cessation concertée du travail, ou qu'il y ait eu tentative pour forcer la hausse ou la baisse des salaires, en un mot qu'il y ait eu atteinte à la liberté de l'industrie et du travail. Reprenons ces éléments constitutifs du délit.

1° « La violence, disait M. Emile Ollivier dans son rapport, doit en général se manifester par des coups et blessures, elle peut aussi exister sans cela. Ainsi on se rend coupable de violence lorsque, sans frapper, on saisit au corps, on jette à terre, on arrache les cheveux, on crache au visage... Les termes généraux de notre article embrassent les violences légères aussi bien que les violences graves et qualifiées ». Les voies de fait ne sont autre chose que des violences graves. Quant à la menace elle « peut être verbale ou écrite, être faite avec ou sans ordres, avec ou sans conditions, avec l'ordre de faire ou avec l'ordre de ne pas faire » (1). La jurisprudence a adopté les termes du rapport dans de nombreuses décisions, contrairement à l'avis de Batbie qui ne comprend dans le terme menaces que les menaces de violence et de voies de fait (2). La cour de Metz estime que diriger un pistolet sur la poitrine d'un individu est élément du délit (18 nov. 1863) (3). Douai (18 av. 1867) considère que le fait de jeter un morceau de fer contre une usine même inoccupée est une atteinte à la liberté du travail et une mesure d'intimidation (4) ; la Cour de

1. Rapport, *op. cit.*, p. 145.

2. *Op. cit.*, p. 401.

3. Metz, 18 novembre 1863. D. 64. 2. 101.

4. Douai, 18 avril 1867, D. 67. 2. 246.

cassation dans une autre affaire partage le même avis(1) ; elle juge aussi qu'un coup de fusil tiré, non pour tuer ou blesser, mais seulement pour effrayer est un élément suffisant (2), de même que le fait de porter les mains au cou d'un individu en le menaçant de l'étrangler (3).

Pour qu'il y ait manœuvres frauduleuses, le rapporteur établit quatre conditions : « l'action faite de mauvaise foi ; ... des actes combinés artificieusement pour surprendre la confiance... les manœuvres frauduleuses doivent être de nature à faire impression », c'est-à-dire n'être pas invraisemblables. « Enfin, elles doivent être déterminantes ». Le rapporteur expliquait que la remise d'une somme d'argent à la coalition par des tiers, ou bien les cotisations des coalisés entre eux n'étaient pas atteints par l'expression de manœuvres frauduleuses et que, pour éviter toute discussion à ce sujet, la commission avait écarté les mots *dons* et *promesses* qui se trouvaient dans le projet. Que dire des fausses nouvelles ? Elles sont évidemment des manœuvres frauduleuses, si elles répondent aux quatre conditions énumérées ci-dessus. La loi sur la presse de 1881 exige d'ailleurs la mauvaise foi (art. 27). Une application de ces principes fut faite en 1886 par la Cour de Montpellier. Duc-Quercy et Rochefort furent condamnés pour fausses nouvelles insérées dans le *Cri du peuple* et l'*Intransigeant*. Ils demandèrent vainement la Cour d'assises, arguant en vertu de la loi sur la presse précitée de l'incompétence

1. Cass., 5 juin 1886. D. 87. 1. 87.

2. Cass., 12 juin 1886. D. 87. 1. 88. Voir aussi Cass., 7 et 13 janvier 1865. S. 65. 1. 197.

3. Cass., 19 février 1892. *Pandectes françaises*, 1892. 1. 367.

du tribunal correctionnel. L'exception d'incompétence fut rejetée et le jugement confirmé par la cour de Montpellier (1).

Remarquons que le délit prévu par l'article 414 se constitue même lorsque les menaces, violences, etc. sont le fait d'un seul individu : le plan concerté n'est qu'une circonstance aggravante augmentant la pénalité ; dans le délit de l'article 416, visant les *atteintes* légères à la liberté du travail, le plan concerté est au contraire un des éléments constitutifs du délit. Il doit y avoir des damnations, proscriptions ou défenses résultant d'un accord préalable. La tentative ici n'est pas suffisante. Le fait par un comité d'interdire à un ouvrier de sortir de la grève (2), le fait de publier une interdiction de travail à un ouvrier, et de notifier au patron cette décision (3) ; le fait d'imposer au patron le renvoi d'un ouvrier (4) ; le fait par un groupe ouvrier de mettre un établissement à l'index et de défendre aux ouvriers de s'embaucher dans cet établissement (5), sont des actes tombant sous le coup de l'article 416. Ces décisions n'ont d'ailleurs aujourd'hui qu'un intérêt historique l'article 416 ayant été abrogé comme nous le verrons, en 1884, et la jurisprudence ayant été transformée sur ce point.

Enfin, la deuxième condition nécessaire à l'existence du délit et commune aux deux articles est l'atteinte à la

1. Montpellier, 20 mai 1886. S. 86. 2. 160.

2. Cass., 23 février 1866, arrêt cité.

3. Cass., 5 avril 1867. S. 67. 1. 228. D. 67. 1. 89.

4. Cass., 28 août 1873. S. 74. 1. 88. D. 73. 1. 448.

5. Cass., 11 mai 1883. S. 83. 1. 432. D. 83. 1. 317.

liberté du travail, mais tandis que l'article 414 punit même la tentative : « *amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir...* » l'article 416, ne punit que l'exécution « *auront porté atteinte...* ».

Le ministère public a en outre le droit de poursuivre tous ceux, ouvriers et patrons, ou tiers qui auront commis les actes prévus par les articles 414 ; « quiconque » dit le texte.

L'égalité existe dans les pénalités, entre les patrons et les ouvriers, les mêmes articles leur étant applicables ; quant à la surveillance de la haute police prévue par l'article 415, l'article 19 de la loi du 27 mai 1885, l'a remplacée par l'interdiction de paraître dans certains lieux, interdiction signifiée au condamné lors de sa libération.

Telle est la loi de 1864, qui, selon la formule de Bastiat en 1849, donne l'égalité par la liberté, seul moyen de l'obtenir, puisque, nous l'avons vu, la prohibition des coalitions patronales en droit était en fait lettre morte.

Dès le vote de la loi, les grèves devinrent de plus en plus nombreuses : « elles séduisent davantage, dit M. Courcelle Seneuil, lorsqu'elles ont été longtemps défendues par une législation tyrannique : On n'en a pas fait l'expérience et on a de la peine à se figurer que les lois anciennes aient décrété des prohibitions et des peines gratuites » (1), mais il faut remarquer aussi que le nombre des grèves soumises aux tribunaux diminue. Et pour ne prendre que les périodes quinquennales qui avoisinent le vote de la loi, nous trouvons de 1861 à

1. *Liberté et socialisme*, Guillaumin, 1868, p. 408.

1865 53 coalitions poursuivies avec 234 prévenus, tandis que de 1866 à 1870, le nombre tombe à 42 coalitions avec 155 prévenus (1). Mais pour ces époques-là, on ne possède que des statistiques imparfaites, portant seulement sur les poursuites intentées par les tribunaux ; l'organisation récente de l'office du travail nous donne pour la période actuelle des détails plus nombreux et l'on peut constater que le mal ne fait qu'empirer. De 1856 à 1889, il a été relevé, mais en raison de l'insuffisance des informations, ce n'est là qu'un chiffre approximatif, 1825 grèves ; de 1890 à 1893 on en a compté 1.475. On voit la progression. Il serait trop long et fastidieux de faire l'histoire de ces coalitions, contentons-nous de citer parmi les plus importantes depuis le vote de la loi de 1864, Aubin et la Ricamarie (1869) la Grand-Combe et Bessèges (2) (1882), Decazeville (1886) (3) Fourmies (1891) (4), Carmaux (1892) (5), Chalon-surSaône (1900) (6), La Martinique (1901) (6), Montceau-les-Mines (1889-1900).

Dans les assemblées législatives les partis divers se sont émus de l'effrayant accroissement des coalitions. Des réformes ont été votées, restreignant d'un côté, agrandissant de l'autre les droits des coalisés, ou préconisant des remèdes. Nous allons les examiner rapidement.

1. Cité par Jourdain, *Thèse sur les coalitions*. p. 112.
2. Chambre, *Débats parlementaires*, 9 mars 1882.
3. *Id.*, 29 mai 1886.
4. *Id.*, 17 juin 1891.
5. *Id.*, 27 octobre 1892.
6. *Id.*, février 1901.

CHAPITRE VI

LES RÉFORMES ET LES COMPLÉMENTS DE LA LOI DE 1864

Loi du 14 mars 1870. — L'association internationale des travailleurs que Marx et Engels avaient fondé à Londres en 1864 devenait de plus en plus puissante et soutenait de son argent et de ses conseils les grévistes des divers Etats européens. Dès 1867, un envoi de l'association assure le succès des grévistes ouvriers en bronze ; le congrès de Bruxelles en 1868 (1) décrétait la nécessité des grèves et l'association subventionnait toutes les coalitions ; en 1868 les ouvriers en bâtiment de Genève touchent dix mille francs ; en 1869 les mégisiers de Paris 1000 francs ; en 1869, les imprimeurs sur étoffe de Neuville 13000 francs, les ovalistes de Lyon 1323 francs (2). Le journal *l'Internationale* (3) du 27 mars 1869 levait le voile et montrait le but : « L'anarchie économique devient chaque jour plus pro-

1. Voir Rapport de la section bruxelloise sur la question des grèves, rédigé par de Paepe.

2. Testut, *L'Internationale*, p. 68, 72, 74.

3. Cité par Lefort, *L'Internationale, Journal des Economistes*, 1872, 3^e série, t. XXVI.

fonde, nous marchons à grands pas vers le terme fatal qui est au bout de cette anarchie : la Révolution sociale ». La grève n'est plus un but, mais un moyen. Et l'Internationale est partout. « Nulle grève n'éclate, dans un de nos grands centres industriels sans obéir à l'association internationale des travailleurs ou sans correspondre avec ses chefs (1)... » L'assemblée nationale vit dès lors dans cette association un danger public et le 14 mars 1872 une loi était promulguée contre elle, dont l'article premier stipule : « Toute association internationale qui, sous quelque dénomination que ce soit et notamment sous celle d'Association internationale des travailleurs, aura pour but de provoquer à la suspension du travail... constituera par le seul fait de son existence et de ses ramifications sur le territoire français un attentat contre la paix publique ». Les grèves n'en continuèrent pas moins et s'étendirent davantage. En 1872, une commission des ingénieurs civils, tout en reconnaissant que « la collectivité seule garantit la vraie liberté du travail, basée sur la liberté de la discussion des prix » proposait une disposition légale en vertu de laquelle, toute interruption collective de travail ayant pour but d'en changer les prix et les conditions devrait être précédée d'un avis signifié quinze jours à l'avance (2).

L'initiative privée a parfois admis ces principes et les statuts de la fédération du livre, de 1878, article 6,

1. G. du Puynode « La question du salaire », *Journal des Economistes*, 1872, t. XXVI. Voir aussi de Laveleye « Grandeur et décadence de l'Internationale », *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1880.

2. *Bulletin de la Société des Ingénieurs civils*, année 1872.

décident : « Aucune grève ne devra être déclarée avant que tous les moyens de conciliation aient été épuisés... Le comité central déclare qu'il n'appuiera que les grèves suscitées par des tentatives faites contre des droits acquis et préalablement approuvées par lui ».

Loi du 25 mai 1884. — Jusqu'au projet de loi sur l'organisation des syndicats, la question ne fut plus agitée dans les assemblées législatives. Lorsque en 1880, M. Cazot, ministre de la justice, déposa au nom du gouvernement un projet de loi sur la liberté des associations professionnelles, la commission proposa l'abolition des articles 414, 415 et 416 du Code pénal en tant qu'ils s'appliquaient aux associations syndicales (1), en arguant que la sévérité du législateur pour les violences, menaces, s'exerçait surtout parce qu'elles étaient le résultat d'un concert ; si celui-ci devenait licite, les pénalités devaient être celles du droit commun. M. Ribot demanda simplement l'abolition de l'article 416 parce que seul « il punit le concert pour amener la cessation du travail, lorsque ce concert se traduit par des amendes ou des interdictions » (2) tandis que l'article 414 vise des faits individuels. La Chambre se rangea à l'avis de M. Ribot et le projet vint au Sénat. La commission sénatoriale rejeta cette abolition et vainement M. Tolain essaya par un amendement de faire rétablir le texte de la Chambre (3). L'article 416 fut conservé. Un

1. Voir rapport de M. Allain-Targé, Chambre, *Documents parlementaires*, p. 361, année 1881.

2. 1881. *Débats parlementaires*, Chambre, 18 mai 1881.

3. Sénat, *Débats parlementaires*, 18 juillet 1882, p. 813.

nouveau vote de la Chambre maintint son abrogation que le Sénat ratifiait le 23 février 1884 malgré l'opinion de M. Marcel Barthe. L'article premier de la loi du 21 mars 1884 abrogeait la loi des 14-27 juin 1791 et l'article 416 du Code pénal. Nous n'insisterons pas sur l'abrogation de la loi Chappelier, qui vise uniquement les associations professionnelles, la partie ayant trait aux coalitions ayant été en fait abrogée par les lois diverses qui s'étaient succédées sur la question depuis 1791, mais l'abolition de l'article 416 transformait la jurisprudence sur la question des coalitions. C'est ainsi que le tribunal civil de Lyon décidait que le fait par des ouvriers d'interdire une usine n'est pas un délit, même si des affiches ou insertions ont été publiées, pourvu que celles-ci ne renferment aucune allégation pouvant nuire à l'honneur du chef d'industrie (1). Le tribunal du Havre décide que, l'entente pour le maintien des salaires étant licite, il est permis à un syndicat de prendre des mesures pour la fixation des salaires à un certain taux (2).

Mais il naissait une autre difficulté. Il était évident après la loi de 1884, que les interdictions, amendes, mises à l'index n'étaient plus un délit, mais n'y avait-il pas ouverture pour la personne lésée à une action civile, se résolvant en dommages intérêts ? En un mot les patrons à qui ces actes portaient préjudice étaient-ils en droit d'invoquer l'art. 1382 du Code civil ? Le cas se présenta pour un ouvrier de l'Isère nommé Joost.

1. 5 mai 1885, *Gazette du Palais*, 1885. 2. 133.

2. 12 novembre 1894, *Gazette du Palais*, 1894. 2, p. 655.

Celui-ci membre d'un syndicat s'en retira, et le syndicat essaya vainement de le faire revenir sur sa décision. Devant son refus, les patrons furent avisés que partout où Joost serait embauché, la grève serait décidée par les autres ouvriers syndiqués. Joost fut dès lors congédié par son patron. Joost demande des dommages-intérêts au tribunal civil de Bourgoin. Debouté de sa demande il en appelle à la Cour de Grenoble qui confirme le premier jugement (1). La Cour de cassation cassa l'arrêt (2) et renvoya l'affaire devant la Cour de Chambéry. Celle-ci décida que l'intervention du syndicat ne se justifie qu'amenée par la défense d'un des intérêts économiques, industriels ou commerciaux de la profession et donna raison à Joost en s'appuyant sur l'article 1382 (3). Thaller qui approuve cet arrêt, l'établit non sur l'article 1382, mais sur la liberté qu'a tout individu de faire ou de ne pas faire partie d'un syndicat. En revanche, M. Raoul Jay approuve la décision de la Cour de Grenoble. Le syndicat fut condamné à 2.000 francs.

C'est encore en vertu de ce même article 1382 que furent condamnés lors de la grève de Carmaux, Jaurès et la *Dépêche* poursuivis civilement par M. Rességuier.

Dans le même sens que la décision de Chambéry précitée, on trouve de nombreux jugements dont les prin-

1. Grenoble. 23 octobre 1890. D. 1891. 2. 241.

2. Cass., 22 juin 1892. S. 1893. 1. 41, avec note de Jay contre l'arrêt de la Cour. *Annales de droit commercial* (1892. 1. 125) avec note de Thaller en faveur de cet arrêt.

3. Chambéry, 14 mars 1893 S. 93. 2, p. 139.

cipaux sont : Nancy, 14 mai 1892 (1) ; Lyon, 3 mars 1894 et 15 mai 1895 (2) et Paris, 31 mars 1896 (3).

Une autre question se pose ici. Lors de la conception de la loi de 1864, on ne pouvait prévoir les raffinements qu'inventeraient l'imagination et la surexcitation des grévistes. Le *picketing* par exemple, ou *patrolling* des Américains, sorte d'espionnage permanent exercé par un groupe sur des travailleurs, et le *rattening*, enlèvement, bris ou dissimulation des outils et vêtements des ouvriers qui persistent à travailler, étaient inconnus, mais les termes élastiques de l'article 416 qui attaquaient « les défenses, proscriptions, interdictions » en permettaient la poursuite. L'abrogation de l'article 416 a transformé la question. Pour le *picketing*, il ne saurait y avoir de discussion ; pacifique, il est licite. Mais *quid* pour le *rattening* ? L'article 414, parlant de menaces ou de violences, ne saurait être invoqué. Faut-il le ranger sous la dénomination de manœuvres frauduleuses ? Cela nous paraît difficile. Les pouvoirs publics restèrent longtemps hésitants, ainsi qu'en témoigne la circulaire confidentielle adressée le 31 juillet 1888 aux commissaires de police de Paris par M. Lozé préfet de police (4) : « Je vous informe que le parquet n'a pas cru devoir donner suite à certains procès-verbaux dressés ces jours derniers contre des grévistes... Il estime que par

1. *Annales de droit commercial* (1892. 1, p. 106).

2. D. 1894. 2. 306 et *Gazette du Palais*, 1894. 2, p. 306. S. 1896. 2, p. 30.

3. S. 1896 2, p. 98

4. Cité par Y. Guyot, *La tyrannie socialiste*, p. 216.

suite de l'abrogation de l'article 416... les voies de fait de nature à entraver le libre exercice du travail ne sont punissables que si elles ont été directement exercées sur les personnes, et que, par conséquent, ne peuvent être poursuivis ceux qui se sont bornés à détruire des outils ou à renverser des tombereaux, sans avoir préalablement menacé ou frappé les ouvriers dont ils cherchaient à interrompre ainsi le travail... ». Le surlendemain, M. Lozé annulait en ces termes cette circulaire : « Veuillez considérer comme non avenue la circulaire confidentielle du 31 juillet... les individus coupables d'enlèvement et de bris d'outils, ou ceux qui auraient renversé les chargements contenus dans des tombereaux étant l'objet de poursuites judiciaires ». On ne saurait mieux marquer que par ces variations, l'hésitation des pouvoirs publics. Toutefois, la jurisprudence semble s'être affirmée dans ce dernier sens, et le *rattening* est aujourd'hui poursuivi comme atteinte à la liberté du travail. La loi de 1884 aurait toutefois gagné à plus de précision.

Loi du 27 décembre 1892. — Cette loi, dont nous n'avons pas la prétention de faire l'étude, votée après de longues tergiversations, a pour but de diminuer le nombre et la durée des coalitions par l'institution de la conciliation et de l'arbitrage. Elle prévoit deux cas : le conflit est latent, le conflit est déclaré. Dans le premier cas, la procédure peut être mise en mouvement par le patron ou les ouvriers sans que le nombre de ceux-ci soit fixé. Un appel est fait au juge de paix du canton par le réclamant ; le juge de paix appelle la partie adverse et essaie

de concilier leurs prétentions. La procédure est d'ailleurs expéditive, les délais étant très courts. En cas de conflit déclaré, le juge de paix prend lui-même l'initiative de la conciliation. Les parties peuvent d'ailleurs refuser de répondre à sa convocation. Si elles s'y rendent et que l'accord ne soit pas possible, on peut procéder à la constitution d'un tribunal arbitral, placé sous la présidence consultative du président du tribunal civil de l'arrondissement (le juge de paix étant éloigné comme ayant connaissance de l'affaire) et composé d'un nombre égal de délégués ouvriers et patronaux. La décision arbitrale n'est d'ailleurs pas obligatoire (1).

La loi présente deux graves inconvénients : elle n'exige pas un nombre d'ouvriers fixe pour la mise en train de la procédure, les $\frac{2}{3}$ de l'usine par exemple, ou la moitié, ce qui fait que ce peut être l'œuvre de quelques intrigants ; et, en outre, elle ne crée que des tribunaux accidentels, malgré les efforts de M. de Mun qui, lors de la discussion de la loi, demanda vainement l'institution de tribunaux permanents. Nous verrons dans notre conclusion que des propositions de loi ont été faites pour l'amender.

Quoi qu'il en soit, cette loi n'a pas donné les résultats qu'on en attendait. Les recours à la conciliation ont été rares, 9 ou 10 pour cent en 1894, et l'arbitrage est à peu près inconnu ou n'aboutit pas. C'est d'ailleurs un type officiel mais non obligatoire, puisque M. Waldeck

1. Voir sur la loi de 1892 : Paul Pic, *Compte rendu annuel de la Société d'économie politique de Lyon* (1896). *Rapport sur la loi du 27 décembre 1892*.

Rousseau en 1899 consentait, alors qu'il était président du Conseil, à être arbitre entre la Compagnie de Montceau-les-Mines et ses ouvriers. L'exemple avait été donné antérieurement à la loi par M. Loubet, ministre de l'Intérieur et président du Conseil, qui fut arbitre entre la Compagnie des mines de Carmaux et ses ouvriers à propos du renvoi de l'ouvrier Calvignac, maire de la ville, décision que les ouvriers refusèrent d'exécuter pendant quelques jours.

CHAPITRE VII

LA LÉGISLATION ÉTRANGÈRE (1849 A NOS JOURS)

Nous avons vu l'Angleterre donner la première en 1824 le droit de coalition à ses ouvriers; les restrictions qu'elle y avait mises ont disparu depuis. Successivement, les divers pays européens, sauf la Russie, ont suivi son exemple, ainsi que les Etats-Unis et le Japon. C'est l'évolution de ces diverses législations que nous allons passer en revue.

Allemagne (1). — En Allemagne, les corporations du moyen-âge ont existé jusqu'en 1869. Des chartes corporatives déterminaient dans leurs moindres détails les rapports entre maîtres et ouvriers. Nous avons vu les pénalités rigoureuses qui sanctionnaient tout acte con-

1. Voir pour l'Allemagne : Roscher, *Grundlagen der National OEkonomie*, XVI^e édition, p. 445-455.

Professor Max Sering, *Arbeiter Ausschüsse in der deutschen Industrie*, Leipzig, 1890.

Mousseaux, *Législation du travail en Allemagne*.

Herbette et les consuls français, *Rapports* (Enquête de 1890 sur la condition des ouvriers à l'étranger), (Paris, Berger-Levrault, 1891).

traire aux statuts. Aussi la coalition était-elle considérée comme un grave délit. Mais en devenant, avec la rapidité que l'on sait, une grande nation industrielle, l'Allemagne ne pouvait conserver ces vestiges d'un autre âge, aussi l'ordonnance du 21 juin 1869 sur l'industrie enlève aux ghildes tout pouvoir réglementaire et abolit leur organisation. Cette loi industrielle (*Gewerbeordnung*) édicte par son article 152 le droit pour tout individu qui prend part à une grève de s'en retirer, et pour tout individu qui a pris l'engagement de faire grève, le droit de ne pas le tenir. La grève devient licite, mais l'article 153 punit les violences, même la mise à l'index : « Celui qui par des violences matérielles, par des menaces, par des injures ou par la mise à l'index, veut obliger quelqu'un à se joindre à ces coalitions ou qui l'empêche par ces moyens de s'en retirer, sera puni de prison jusqu'à 3 mois, si le Code pénal n'a pas édicté une peine plus grave ». L'ordonnance défend en outre les coalitions dans les services publics.

La loi industrielle ne fut pas vue d'un bon œil dès son apparition. Un violent mouvement de réaction se produisit, protestant contre la liberté industrielle qu'accordait la nouvelle loi. Une association d'artisans fut même fondée qui inscrivit dans son programme la nécessité de l'apprentissage avec examen professionnel des apprentis, et voulut établir des rapports de bienveillance entre patrons et ouvriers et créer des chambres industrielles (1). En 1874 l'association comptait 200.000 adhérents, et, en 1878, elle se constitua en parti politique

1. Lavollée, *L'Ouvrier européen*, t. I, p. 256.

en demandant la reconstitution des corporations avec leurs anciens statuts. Ce fut sa perte, elle disparut ainsi dans les partis politiques dont les visées étaient plus précises et plus larges et la loi industrielle subsista. Nous verrons que, de nos jours, le gouvernement a trouvé insuffisante la répression des coalitions et essayé vainement d'obtenir du Reichstag une législation plus sévère.

Autriche-Hongrie (1). — Comme l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie a longtemps connu le régime des corporations, et celles-ci subsistèrent jusqu'au 20 décembre 1859 avec tous leurs caractères anciens. A cette époque, une patente impériale décrétait la liberté du travail, mais ne supprimait pas les corporations qui demeuraient des associations de secours mutuels. Ce régime de liberté ne devait d'ailleurs pas être de longue durée et une loi du 7 avril 1870, en rétablissant les corporations, leur donnait un caractère obligatoire dans les métiers pour lesquels un brevet d'apprentissage était nécessaire. La patente impériale de 1859, en supprimant les corporations, avait maintenu la prohibition des coalitions ; la loi du 7 avril 1870 en reconnaît la liberté d'une manière indirecte ; en effet, il y est dit : « sont nuls : les concerts établis entre patrons, industriels,

1. Voir Eug. Schwiedland, *Organisation de la grande industrie en Autriche*. *Revue d'économie politique*, décembre 1891. — Demangeat, *Les lois industrielles de l'Autriche*. — Hubert Val-leroux, *Les corporations d'arts et métiers*, Guillaumin, 1885. — *Enquête sur les conditions du travail en Autriche-Hongrie*, rapports de MM. Decrais, ambassadeur, et Delabarre, consul. Berger-Levrault, 1890.

maîtres, directeurs de fabriques, d'usines métallurgiques ou de mines, entrepreneurs de travaux agricoles ou autres qui ont pour but, en interrompant l'exploitation ou en renvoyant des ouvriers, d'imposer à ceux-ci une réduction de salaires ou en général des conditions de travail moins favorables ; les concerts établis entre ouvriers qui ont pour but, par une cessation de travail, concertée en commun, d'imposer aux patrons une hausse de salaires ou des conditions de travail plus favorables ; enfin toute entente destinée à soutenir ceux qui adhèrent aux susdits concerts ou à porter préjudice à ceux qui s'en affranchiraient ». Et l'article 3 ajoute : « Quiconque, pour favoriser la formation, l'organisation ou la mise à exécution violente des ententes prévues par l'article 2, aura, par intimidation ou violence, entravé ou tenté d'entraver les patrons ou les ouvriers dans l'exercice de leur libre volonté pour donner ou accepter du travail, sera coupable d'une contravention à supposer que son acte ne soit pas prévu par une disposition de loi plus sévère et condamné par la justice à une peine de 8 jours à 3 mois d'arrêt ».

La nullité du concert est donc simplement juridique, et la sanction ne vise que les atteintes à la liberté, mais l'immixtion des autorités ne s'arrête pas là ; il est permis à l'autorité d'interdire les assemblées et de dissoudre les associations illégales (loi du 10 nov. 1867), d'expulser du territoire où sa présence est suspecte le vagabond et l'ouvrier paresseux (loi du 27 juillet 1871) et le rapport de M. Decrais dit que ces lois parviennent souvent à conjurer des grèves, sans toutefois être un remède absolu. D'ailleurs, elles n'existent qu'en Autri-

che. La Hongrie semble jusqu'à aujourd'hui n'être pas entrée dans une période de grèves sérieuses. De 1878 à 1888, le rapport du Dr Schniers, cité dans le rapport du consul français en 1890, ne relève que quinze grèves. Actuellement, toutefois, le mouvement qui n'avait pas atteint la grande industrie et qui était resté confiné à Buda-Pest semble se développer et gagner la province. Les journaux annonçaient en juin 1891 à Resitza une grève de plus de 2.000 ouvriers de la société des chemins de fer austro-hongrois. La question des coalitions en Hongrie est régie par l'article 177, du Code pénal hongrois, promulgué en 1880, qui punit de 6 mois de prison au maximum les auteurs de violences « et les membres d'un attroupement devant les ateliers pour empêcher » le commencement ou la continuation des travaux.

Belgique (1). — Nous avons vu que la Belgique resta longtemps soumise aux lois qu'avait promulguées le Code pénal français. En 1838, des pétitions, dues à l'initiative de l'économiste Molinari, furent déposées devant les Assemblées législatives pour demander le droit de coalition. La Chambre prit en considération

1. Rapport de M. Bourrée, ambassadeur, *sur les conditions du travail en Belgique* (Berger-Levrault, 1891).

J. Danby, *La question ouvrière en Belgique*, Bruxelles, 1871.

Bechaux, *La politique sociale en Belgique*, Paris, Guillaumin, 1888.

Destrée et Vanderwelde, *Le socialisme en Belgique*, Paris, Giard et Brière, 1898.

Molinari, *Les Bourses du travail*. Appendices.

Waelbroeck, *Droit industriel* (p. 219-235).

cette demande et une commission fut nommée pour élaborer un projet. Le gouvernement en déposait un en même temps dans lequel il déclarait seules punissables les coalitions injustes et arbitraires. La discussion fut très confuse, et finalement, sur la proposition de sa commission, la Chambre résolut de distinguer trois sortes de coalitions : les coalitions pacifiques ne violant ni loi, ni contrat ; les coalitions pacifiques violant un contrat civil ; les coalitions accompagnées de menaces, violences et de manœuvres frauduleuses. La première catégorie était seule licite ; la deuxième était punie d'une amende de 26 à 1.000 francs et de 8 jours à 3 mois de prison ; les peines pour le troisième groupe étaient encore plus fortes, et le simple rassemblement était lui-même atteint (1). On voit l'illogisme de ce projet sanctionnant de peines correctionnelles la violation d'un contrat civil. Cette violation ne saurait en effet pouvoir entraîner une sanction pénale. C'est ce qu'on fit valoir à la tribune du Sénat et celui-ci se rangea à cette opinion, en appliquant aux coalitions violentes les peines que la Chambre avait réservées au deuxième groupe. Ce fut dans ce sens que fut décrétée la loi du 31 mai 1866 ; elle modifiait l'article 418 du Code pénal comme il suit : « Sera puni d'un emprisonnement de 8 jours à 3 mois et d'une amende de 26 à 1.000 francs ou d'une de ces deux peines seulement, toute personne qui, dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires ou de porter atteinte au libre exercice de l'industrie ou du

1. Francesco de Cola Proto : *Dei reati contra economia pubblica* (1885).

travail, aura commis des violences, proféré des injures ou des menaces, prononcé des amendes, des défenses ou toute proscription quelconque, soit contre ceux qui travaillent, soit contre ceux qui font travailler. Il en sera de même de ceux qui, par des rassemblements près des établissements où s'exerce le travail ou près de la demeure de ceux qui le dirigent, auront porté atteinte à la liberté des maîtres et des ouvriers ».

On le voit, la loi belge du 31 mai 1866 était à peu de chose près la copie de la loi française de 1864, avec, semble-t-il, un peu plus de clarté, un peu plus de précision dans le choix des termes. Toutefois les pénalités étaient moindres, 8 jours à 3 mois de prison et 26 à mille francs d'amende, au lieu de 6 jours à 3 ans et 16 à 3.000 francs. Le législateur avait voulu tenir compte de l'état particulier dans lequel se produisaient ces délits, état de surexcitation passagère, et d'énervement, et au lieu d'y voir, comme le législateur français, une circonstance aggravante pour laquelle les pénalités habituelles doivent être augmentées il n'y a vu qu'une atténuation, au contraire bien compréhensible, si l'on tient compte du milieu et de la situation. Le législateur français considéra surtout la circonstance aggravante de l'atteinte à la liberté du travail, le législateur belge semble avoir voulu surtout considérer les circonstances qui atténuent la culpabilité. De là, la différence de pénalité dans les deux législations.

Après la loi de 1866, les grèves augmentèrent en Belgique dans une notable proportion. Le Borinage (1),

1. Voir Lavollée, *Les classes ouvrières en Europe*, II, p. 284

les établissements métallurgiques de Charleroi, le Hainaut sont successivement atteints. En 1885, les questions économiques font place à des questions politiques ; les bassins houillers de la Belgique voient éclore de nombreuses coalitions dont le but est la proclamation du suffrage universel. En même temps les scènes de violences, les menaces augmentent, la dynamite est même employée comme moyen d'intimidation et le gouvernement, jugeant insuffisante la répression, demande au pouvoir législatif la modification de la loi du 31 mai 1866. Le 30 mai 1892 satisfaction lui était donnée, et à la Chambre à l'unanimité moins une voix, au Sénat à l'unanimité, un projet était voté qui modifiait l'art. 310 de deux façons : 1° En ce qui concerne la peine, celle-ci était élevée et oscillait désormais entre un mois et deux ans de prison, entre 50 et 1.000 francs d'amende, peine encore inférieure à celle de la loi française ; 2° En ce qui concerne les faits qualifiés délits ; l'énumération de la loi belge, déjà plus complète que la loi française, était jugée insuffisante et ainsi complétée.... « soit en se livrant à des actes d'intimidation à l'égard des ouvriers qui se rendent au travail ou en reviennent, soit en provoquant des explosions près des établissements dans lesquels s'exerce le travail ou dans les localités habitées par les ouvriers, soit en détruisant les clôtures des établissements dans lesquels s'exerce le travail ou des habitations ou terres occupées par les ouvriers, soit en détruisant ou rendant impropres à l'usage auquel ils sont destinés les outils, instruments ou engins de travail ou d'industrie ».

Danemark (1). — La liberté industrielle fut établie dans ce pays en 1857 par une loi qui enlève aux corporations ou lang^s leur caractère obligatoire. L'art. 83 de la Constitution dispose que « toutes les restrictions à la liberté du travail, non fondées sur des raisons d'utilité publique, seront abolies par une loi ». Dans les coalitions, sont seules punies les menaces, manœuvres frauduleuses et violences. Parmi les grèves retentissantes en Danemark, citons celle des forgerons et mécaniciens de Copenhague (14 juillet au 16 novembre 1865), les ouvriers demandant un salaire minimum et les patrons répondant par un lock-out. La grève des maçons du 5 mai au 21 juillet 1890 portait sur une réduction des heures de travail et une augmentation des salaires. Les grévistes demandaient l'hiver 7 heures de travail au lieu de 7 heures 1/2 ; 8 heures en février et novembre ; 8 heures 1/2 en mars et octobre au lieu de 9 heures et d'avril à septembre 9 heures au lieu de 10. Ils réclamaient pour l'heure de travail 50 öre au lieu de 36, c'est-à-dire 71 centimes au lieu de 50. Les patrons formèrent un syndicat, réunirent 100 mille couronnes pour soutenir les petits patrons, et proposèrent aux ouvriers une augmentation de 80 öre par jour sans toucher à la durée de la journée. Les ouvriers refusèrent, mais leurs 50 mille couronnes furent vite distribuées, à raison de 8 couronnes au célibataire par semaine, 12 à 15 à l'ouvrier marié, selon le nombre d'enfants, et le 21 juillet ils rentraient à l'atelier sans même obtenir les avan-

1. Voir le rapport de M. Ch. Thomson, ambassadeur, sur les conditions du travail en Danemark et l'ouvrage de M. René Lavollée, *L'Ouvrier européen*, t. II, p. 438.

tages que les patrons leur avaient proposés au début. Nous avons cité cet exemple de grève, comme une lutte de deux organisations très fortes, les patrons s'étant eux-mêmes syndiqués pour soutenir les moins riches d'entre eux.

Espagne. — En Espagne, c'est la liberté d'association la plus complète qui est admise par la loi. Les coalitions y sont légales, les faits de violence ou menace étant poursuivis selon le droit commun. Jusqu'en 1890, les grèves furent très rares ; on cite toutefois comme importantes celles des métallurgistes de Séville (1872), des typographes (1882), des mineurs de Huelva (1887)(1). Toutefois depuis 1890, il semble qu'il y ait eu une agitation plus marquée chez les ouvriers industriels, et la question sociale, qui n'avait pas encore produit en Espagne, absorbée par ses révolutions politiques, de mouvement sérieux, s'est posée tout d'un coup avec intensité. La question d'une législation ouvrière y est passée comme dans les autres Etats à l'ordre du jour, mesure préventive des grèves futures. « Il faut, disait A. Canovas del Castillo, une organisation qui supplée à l'insuffisance de l'initiative individuelle et qui émane des grands pouvoirs sociaux et c'est de haut, de très haut, des mains royales, que sont venus en Espagne l'initiative et les exemples » (2).

1. Rapport de M. Cambon sur les conditions du travail (Berger-Levrault, 1891),

2. Canovas « Considérations sur le nouvel aspect de la question ouvrière », *Nouvelle Revue Internationale*, septembre et octobre 1897.

Grande-Bretagne. — L'Angleterre se trouve, de 1850 à 1880, en pleine période de prospérité. Elle est la maîtresse des marchés du monde. Les trades-unions très puissantes traitent de pair à pair avec les patrons, aussi les grèves deviennent rares. C'est l'époque que Sombart appelle avec raison de « l'armistice sociale ». En 1871, les associations ouvrières acquièrent la personnalité civile (29 juin) et perdent à peu près leur caractère révolutionnaire. Instigatrices des grèves, à leur début, dans un but d'agitation, elles les soumettent désormais à un sérieux examen et ne les aident de leurs fonds que lorsqu'elles les jugent raisonnables et légitimes. La loi de maître et serviteur devient, en 1867, la loi de patron et ouvrier et perd le caractère d'inégalité que nous lui avons vu (1). Mais, en 1871, le *Criminal Law Amendment Act* semble marquer un retour en arrière, en augmentant les termes du délit. La violence, la molestation, l'intimidation sont punies et même la simple surveillance (picketing) sans menaces (2). Une agitation s'ensuivit, mais malgré les réclamations ouvrières, le cabinet Gladstone refusa jusqu'à sa chute, survenue en 1874, de modifier les lois existantes. La menace de la common law et la qualification de conspiracy pour la coalition restent toujours suspendues sur la tête de l'ouvrier. Ce n'est qu'en 1875 que des limites raisonnables sont mises à l'inculpation de conspiracy (3). L'amendement de 1871 est abrogé et la loi nouvelle établit la législation

1. 30 et 31. Victoria, c. 141.

2. 34 et 35. Victoria, c. 32.

3. 38 et 39. Victoria, c. 86.

encore existante (13 août 1875) (1). Les actes commis de concert deviennent licites s'ils le sont comme actes individuels, le picketing sans menaces par exemple. Le bill anglais est d'ailleurs très explicite :

« Toute personne qui dans le but de contraindre une autre à faire une action ou de l'en empêcher, alors que cette autre personne a légalement le droit de la faire ou de ne pas la faire :

1° Use de violence pour intimider cette personne, sa femme ou ses enfants ou porte atteinte à sa propriété ;

2° Suit avec persistance cette personne partout où elle va (2) ;

3° Cache les outils, les vêtements ou toute autre propriété mobilière à son usage, les lui enlève ou l'empêche de s'en servir (3) ;

4° Guette ou bloque la maison où elle réside, travaille ou commerce, les lieux où elle se trouve, accidentellement ou les alentours de ces lieux (4) ;

5° Suit une autre personne avec un ou deux compagnons d'une manière désordonnée, soit dans une rue, soit sur une route (5) ;

1. 38 et 39. Victoria, c. 90.

2. C'est le *spying* : If he persistently follow such person about from place to place.

3. If he hide any tools, clothes or other property owned or used by such person, or deprive him of or hinder him in the use thereof. C'est le *rattening*.

4. If he watch or beset the house or other place where such person resides or works, or carries on business, or happens to be, or the approach to such house or place.

5. If with two or more other persons he follow such person in a disorderly manner in or through any street or road.

« Sera dans le cas où la preuve en serait établie devant une Cour de juridiction sommaire passible d'une amende qui ne saurait excéder 20 livres ou d'un emprisonnement qui ne saurait dépasser trois mois avec ou sans le travail forcé.

« Le fait de se tenir près de la maison ou du lieu où une personne réside, travaille ou commerce ou aux alentours de la maison uniquement pour avoir des renseignements ou pour en donner ne sera pas considéré comme un blocus ou comme une garde établie dans le sens de la loi ».

La loi punit en outre la menace ou intimidation et la molestation ou obstruction sans faire d'énumération spéciale.

L'Angleterre industrielle vit actuellement sous l'empire de cette loi, plus explicite que la loi française en ce sens qu'elle définit de plus près les actes reprehensibles. Le grand développement des trades-unions n'a toutefois pas eu pour effet de diminuer le nombre des grèves, au moins jusqu'en 1888. Le rapport du *Board of Trade* de cette époque accuse de 1870 à 1879, 2.352 grèves et, pour l'année 1888 seulement, 509. La progression va donc en augmentant. Il semble toutefois depuis y avoir une légère accalmie, et la puissance chaque jour accrue du trade-unionisme apporte dans la question un élément de paix ; c'est en effet une force avec laquelle le capital doit compter et des ententes à l'amiable évitent souvent les grèves ; et il arrive souvent, lorsque celles-ci ont lieu, que de véritables chartes synallagmatiques en résultent. C'est ainsi par exemple que la grève des textiles de novembre 1892 à mars 1893 se termine

par la création de conseils permanents mixtes, avec l'engagement pris par les parties que toute grève ou lock-out devra être désormais précédé d'une tentative de conciliation. C'est un pas, et un pas très sensible, dans la voie de l'apaisement (1).

Italie. — La récente transformation du Code pénal italien avait surtout pour but d'uniformiser la législation. Le pays qui, depuis 1870, avait acquis sa complète unité politique restait encore législativement divisé en plusieurs régions. Nous avons vu que, sur la question des coalitions, il existait notamment deux lois différentes, l'une pour les pays sardes, l'autre pour les pays toscans. La réforme du Code pénal donnait l'unité à tout le royaume. Comme dans les autres nations européennes, la coalition est tolérée avec des pénalités spé-

1. P. de Rousiers, *La question ouvrière en Angleterre*, Firmin-Didot, 1895, p. 455.

Voir aussi : G. Howell, *The Conflicts of Capital and Labour* (London, Mac Millan, 1890).

Howell, *Le passé et l'avenir des Trade-Unions*, tr. Grandmaison (Paris, Guillaumin, 1892).

Ernest Dubois, *Les Trade-Unions et les Associations professionnelles* (Gand, 1894).

E. Ghisler, *L'Association ouvrière et l'Unionisme anglais* (*Revue socialiste*, octobre 1892).

J. Magny, *Histoire du Trade-Unionisme* (*Revue socialiste*, octobre 1895).

Comte de Paris, *L'association ouvrière en Angleterre* (Bailière, 1869).

M. Sterling, *L'unionisme des ouvriers en Angleterre*.

Sydney and Beatrice Webb, *Histoire du Trade-Unionisme*, H. A. Metin (Giard et Brière).

Comte de Paris, *De la situation des ouvriers en Angleterre* Paris, (Calman-Lévy, 1873).

ciales pour les excès. Le Code pénal du 30 juin 1889 (Livre II, titre II, ch. VI) uniformisait la législation ainsi qu'il suit :

Art. 163. — Quiconque, avec violence ou menace, restreint ou entrave de quelque manière que ce soit la liberté de l'industrie ou du commerce est puni de la détention qui peut être portée à 20 mois et d'une amende de 100 à 3.000 liras.

Art. 165. — Quiconque, avec violence ou menace, cause ou fait durer une cessation ou suspension de travail pour imposer soit aux ouvriers, soit aux patrons ou entrepreneurs, une diminution ou une augmentation de salaire ou des conventions différentes des accords précédemment adoptés, est puni de la détention qui peut être portée à 20 mois.

Art. 167. — Quand les prévenus ont été les chefs des mouvements ou les promoteurs des faits prévus aux articles précédents, la peine est, à leur égard, de la détention de trois mois à trois ans et d'une amende de 500 à 5.000 liras.

On a vu d'ailleurs par le rapport précité du marquis de San Giuliano que les grèves étaient relativement rares en Italie ; c'est que l'Italie n'est pas une nation industrielle et la question sociale, comme l'a fait remarquer M. Francesco de Nitti y est plutôt une question agricole. C'est surtout vers l'amélioration du sort des classes paysannes que se porte tout l'effort de la législation italienne, comme c'est de ces classes que sourdent les plus vives agitations (1).

1. Francesco de Nitti, *La question sociale en Italie* (Revue

Pays-Bas. — Les dispositions de notre Code pénal en vigueur en Hollande pour la réglementation des coalitions ne furent abolies que par la loi du 12 avril 1872. Les atteintes à la liberté du travail (violences, enlèvement et détérioration d'outils, manœuvres dolosives ou menaces) étaient punies de 1 mois à 2 ans de prison et d'une amende de 25 à 500 florins (50 à 1.000 francs) ; pour injures, la peine était de 6 jours à 3 mois, et d'une amende de 8 à 200 florins. Ces dispositions ont été abrogées en 1881, et actuellement aux Pays-Bas ce sont les dispositions de droit commun qui sont appliquées dans les délits de grève (Art. 141, 284 et 285 du Code pénal). L'article 141 punit d'un emprisonnement qui peut aller jusqu'à 12 ans, ceux qui commettent des violences contre les personnes ou les propriétés. L'article 284 stipule : « Est puni d'un emprisonnement de 9 mois au plus et d'une amende de 300 florins au plus, celui qui par violence ou menace de violence force un autre à faire, à ne pas faire ou à souffrir quelque chose, celui qui en menaçant quelqu'un de diffamation ou d'écrits diffamatoires le force à faire ou à souffrir quelque chose ». Enfin, l'article 285 élève la peine à 2 ans de prison s'il y a eu menace de violence publique et en bande ou infraction mettant en péril la sûreté générale des personnes ou des propriétés. Si la menace a été faite par écrit, la prison peut être portée à 4 ans. On voit que les pénalités de droit commun pour ces faits particuliers sont aussi élevées qu'en France les pénali-

d'économie politique, 1892). — Rapport de M. Billot sur les conditions du travail en Italie (Berger-Levrault, 91). — F. de Cola Proto, *op. cit.*

tés exceptionnelles qui atteignent les coalitions. Celles-ci sont d'ailleurs assez rares en Hollande (1).

Portugal. — Le droit de coalition découle ici du silence de la loi ; les grèves sont licites, et le gouvernement ne peut user que des pouvoirs que lui confère le Code pénal dans ses articles 277 et 278 pour protéger la liberté du travail et la propriété. Le Portugal est encore un exemple des rares Etats où les délits relatifs aux coalitions sont soumis aux pénalités de droit commun, sans que le fait de grève entraîne une aggravation de la peine (2).

Russie. — La Russie, née depuis peu à la vie industrielle, ne connaît point encore les troubles économiques qu'entraîne avec elle l'apparition de la grande industrie. De plus, non arrivée à l'épanouissement complet de la liberté pour ses habitants, avec quelque chose d'un peu asiatique dans les mœurs, cette nation européenne ne semble point encore se faire une idée très juste de la liberté du travail, à moins que des considérations d'un autre ordre n'interviennent pour la fausser.

Des lois très sévères tiennent l'ouvrier courbé sur son ouvrage sans qu'il lui soit permis de résilier le contrat qu'il a signé. Les conditions économiques de la vie peu-

1. Lavollée, *L'Ouvrier européen*, II, p. 360. — Rapport de M. Louis Legrand sur les conditions du travail en Hollande (Berger-Levrault). — Code pénal hollandais, Paris, Imprimerie Nationale, 1883, trad. de Willem Joan Wintgens.

2. Rapport de M. Bihourd sur les conditions du travail en Portugal (Berger-Levrault).

vent se transformer, les vivres augmenter de prix — et l'on connaît la rapidité de ces fluctuations surtout en Russie que troublent encore des périodes de famine — il n'est pas permis à l'ouvrier de changer les termes de son contrat sous peine de 3 mois d'arrêt, en vertu de la loi du 3/15 juin 1886. Le patron est en revanche obligé de suivre les prescriptions de la loi qui contient des dispositions relatives au mode et à la nature du paiement des ouvriers sous peine d'une amende de 50 à 500 roubles. Si sa désobéissance à la loi occasionne des grèves parmi les ouvriers et que l'intervention des forces publiques soit nécessaire, il est puni de 3 mois d'arrêt et déchu du droit de diriger une fabrique.

Enfin, pour la grève, l'article 358, livre I^{er}, du Code pénal stipule : « En cas d'interruption du travail à la suite d'une grève dont l'objet est de contraindre le propriétaire d'une fabrique à augmenter les salaires ou à modifier d'autres conditions du contrat de travail avant son expiration, les coupables seront punis : les instigateurs et meneurs de 4 à 8 mois, les autres grévistes de 2 à 4 mois de prison. Parmi les ouvriers, ceux qui quitteront le parti de la grève à la première sommation de la police seront libérés de la peine ».

Ce ne sont pas ici les violences, les menaces, les moyens d'intimidation qui sont punis, c'est la grève elle-même, l'accord. La législation, en sanctionnant pénalement la rupture d'un contrat civil, se substitue injustement au patron qui doit avoir seul le droit de poursuivre au civil et de demander seulement des dommages-intérêts. Bien plus, le pouvoir exécutif intervient dans les conflits pour donner des ordres au patronat :

« Lors des grèves de Lodz qui eurent lieu vers 1893, les patrons étaient tout disposés à acquiescer aux revendications de leur personnel, parce qu'on était en pleine période de prospérité industrielle, que les affaires marchaient bien et que les demandes des ouvriers n'étaient pas exagérées, la police les invita à ne rien céder aux grévistes. A Saint-Pétersbourg le gouvernement défendit aux patrons de faire des concessions aux ouvriers et arrêta et exila les grévistes (1) ».

On voit jusqu'où peut aller l'arbitraire d'un gouvernement autocrate. Celui-ci semble craindre l'influence de la vieille Europe sur les ouvriers qu'il détient sous son joug ; il ne veut pas qu'ils prennent conscience de leur force. Le rapport de l'ambassade anglaise nous apprend que tout rapport sur les grèves est interdit en Russie (2). Toutefois, le rapport du consul français à Moscou (3), parle, du 1^{er} octobre à décembre 1887, c'est-à-dire, dans la première année de l'application de la loi, de 24 grèves dans le gouvernement de Moscou, 7 en 1888, 2 en 1889. On le voit, les grèves sont rares, car le pouvoir exécutif sait les raréfier avec le fusil de ses soldats ou le fouet de ses cosaques. De nombreux ouvriers furent tués dans la grève de Zyrardow en Pologne par les troupes accourues (3).

La contagion des grèves européennes semble effrayer

1. *Revue socialiste*. Marie Stromberg, *La production capitaliste et la question ouvrière en Russie* (juillet 1897).

2. *Conditions of Labour in Russia* (Londres, publication officielle, 1891).

3. Rapports de MM. Pisigaud et Boyard, consuls à Moscou et à Varsovie, sur les conditions du travail en Russie.

aussi le gouvernement et au printemps 1897, alors que les coalitions se succédaient sans interruption dans l'Europe occidentale, le ministre des finances russes, dans une circulaire aux inspecteurs des fabriques, insistait sur la criminalité des grèves. « Les patrons, disait-il, sont les pères des ouvriers, et c'est d'eux seuls que les ouvriers doivent attendre l'amélioration de leur sort ». Puisse une si profonde et si générale confiance dans le patronat ne pas être trompée et ne pas susciter chez les ouvriers déçus et éclairés un jour, les pires révoltes ! (1).

Suède et Norvège. — En Suède et en Norvège, les grèves sont licites et admises par la loi, mais le législateur a su par des lois spéciales amoindrir la portée de cette tolérance. C'est ainsi qu'en Suède, le patronage est légalisé par la loi du 18 juin 1864. « Le patron doit veiller à ce que ses serviteurs observent la piété, l'ordre et les bonnes mœurs, il doit faire compléter leur instruction, il doit en traçant leur tâche consulter leur santé et leurs forces. De leur côté les ouvriers sont tenus à l'obéissance et à la bonne volonté ». Le con-

1. Voir en outre, *Musée social*, 15 avril 1897, série A : *L'Industrie dans la Russie centrale*.

Gouzon, *Condition des ouvriers en Russie* (Moscou, juillet 1890).

Maxime Kowalewski, *Le régime économique de la Russie* (Paris, 1901, Giard et Brière).

Sviatloski, *Les ouvriers des fabriques* (Varsovie, 1889). Bouchon, *Les ouvriers russes* (Moscou, 1860).

Verstraëte, consul, *La Russie industrielle* (Paris, Hachette, 1897).

trat déterminant les conditions du travail est signé pour une durée minima de 3 ans. Dans la petite industrie un délai de quinze jours est donné pour quitter le travail, dans la grande, toute infraction au contrat est sanctionnée par des dommages-intérêts.

En Norvège, l'existence des guildes donna longtemps le calme à l'industrie, ce qui permettait à M. Lavollée d'écrire : « Les grèves sont à peine connues, même de nom en Norvège, et l'on ne cite aucun exemple de coalitions d'ouvriers ». La situation a changé depuis, et le mouvement gréviste s'est étendu aussi à ce pays.

Parmi les grèves qui l'agitèrent, citons la grève des scieurs de Sundswall (1879). Le préfet commanda aux grévistes d'abandonner leur « dessein de rébellion », en les menaçant de les faire arrêter tous comme vagabonds sous le prétexte qu'ils n'avaient pas de travail régulier. En 1890, ce sont les boulangers de Stockholm, en 1891, les ouvriers des soieries de Gefle. Dans cette dernière grève, nous trouvons un cas particulier d'intervention judiciaire ; lorsque la situation devint critique les tribunaux forcèrent les patrons à un arbitrage qui résolut la question (1).

Suisse. — Le caractère économe et la vie patriarcale du peuple suisse devaient être pendant longtemps un obstacle aux cessations de travail ; toutefois, l'apparition de la grande industrie dans les grandes villes favorisa le

1. Lavollée, *L'Ouvrier européen*, t. II, p. 432.

Hj. Branting, *Le mouvement ouvrier suédois*, mai 1894, *Revue socialiste*.

Rapport de M. Millet sur conditions du travail.

mouvement gréviste, en même temps que les congrès de l'Internationale à Genève et celui des chemins de fer à Zurich. Le canton de Genève a mis à l'étude un projet d'arbitrage obligatoire sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Ce qu'il importe de remarquer c'est que les seules grèves qui aient eu en Suisse de l'importance, ont vu le jour dans le personnel des compagnies de chemins de fer (grève du Nord-Est, grève des chemineaux) (1).

Etats-Unis. — Telle est la situation légale de l'Europe dans la question des coalitions ; partout, sauf en Russie, la grève est admise lorsque elle n'est pas accompagnée de violence ; mais il ne faudrait pas croire ce mal spécial au vieux monde industriel ; par delà les mers, il sévit avec la même intensité dans les nations américaines ; par delà les monts, il s'empare des nations asiatiques dès que celles-ci essaient de naître à la vie industrielle.

Lorsqu'en 1865, l'établissement des tarifs protectionnistes après la guerre de Sécession, fit des Etats-Unis une nation manufacturière et non plus exclusivement agricole, la lutte des classes à peine connue se révéla d'autant plus aiguë que la transition avait été plus rapide. Les coalitions rares avant 1865, nous en avons dit déjà quelques mots, se multiplièrent avec une grande intensité. Le rapport de Carroll Wright parle de 1741 à 1880, de 1491 grèves, alors que de 1881 à 1886, il y en eut 3.902, et de 1881 à 1894, 15.000 environ (2). La seule

1. Ruedi, *La grève du Nord-Est en Suisse. Revue socialiste* (avril 1897).

2. Levasseur, *L'Ouvrier américain*, t. I, p. 506.

association des fils de Vulcain (*Sons of Vulcain*) soutint de 1867 à 1875, 87 grèves, et l'union internationale des cigariers (2), (*Cigarmakers International Union*) 78 de 1871 à 1875.

Dans l'Etat de New-York seulement, le rapport du vicomte d'Abzac (1) d'après le *Bureau of Statistic Labor* relate du 1^{er} janvier 1885 au 31 décembre 1889, 9.834 grèves. On voit la grande extension du mal.

L'énormité de ces chiffres est causée par la puissance incomparable de l'industrie américaine, et elle est une des conséquences du machinisme. Expliquons-nous. Les Etats-Unis, comparés aux pays d'Europe les plus avancés, s'en distinguent par l'intense développement qu'a atteint chez eux l'usage de la machine. Les délégués français à l'exposition de Chicago en 1893 remarquent tous que le rôle principal est joué là-bas par « la mécanique » et le délégué des mécaniciens conclut : « L'industrie mécanique en Amérique est arrivée à un point tel que si nous voulons lutter contre elle sans protection douanière, il faudra remiser dans les greniers tout notre outillage et en créer un plus moderne » (2).

La conséquence première est la despécialisation plus grande de l'ouvrier ; il devient plus difficile aux ouvriers de se défendre contre la concurrence de leurs camarades, puisque leur métier se réduit à la surveillance d'une

1. *Rapport sur les conditions du travail aux Etats-Unis* (Paris, Berger-Levrault, 1891).

2. Rapports des délégués ouvriers à l'exposition de Chicago. — Voir aussi les déclarations des délégués coupeurs et chemisiers, de la chaussure, ferblantiers, passementiers, serruriers.

machine. La question ouvrière s'en complique. En outre, les énormes capitaux nécessaires à l'installation des usines, vu les frais occasionnés par les machines, entraînent la concentration industrielle en de grandes manufactures, qui se réunissent entre elles sous une même direction pour former les Trusts. C'est le type le plus absolu de la grande industrie, mais il occasionne de grandes agglomérations, où les froissements sont plus fréquents ; des villes entières naissent, toutes ouvrières, où les haines s'exagèrent, où les graines de discorde germent facilement. Le rapport de J.-D. Weeks constatait que dans les Etats américains, les grèves étaient comme nombre et comme intensité en raison directe de l'agglomération des ouvriers. On a vu des cités entières se soulever et tenir quelque temps en échec les troupes envoyées par le gouvernement pour maintenir l'ordre (1).

La concentration des forces capitalistes en des trusts plusieurs fois millionnaires appelle la concentration correspondante de la main-d'œuvre. Les trades-unions des différents métiers acquièrent dès lors une tendance à se réunir, tendance qui est favorisée par la despécialisation de plus en plus grande de l'ouvrier américain. Ainsi se forment les immenses associations ouvrières américaines dont les chevaliers du travail, (*Knights of Labor*), aujourd'hui en décadence, furent un exemple et que représente surtout de nos jours la « *Fédération américaine du travail* ». Ces associations superposées aux Trades-Unions ont sur elles l'avantage de ne pas être renfer-

1. Albert Gigot, *Les grèves aux Etats-Unis*. *Revue de famille*, 15 octobre 1892. Gibbon, *La paix des ateliers* (Guillaumin).

mées dans le cadre étroit d'une industrie spéciale, et sont par cela même capables de vues d'ensemble, évitant les mesures qui dictées par l'intérêt restreint d'une corporation, pourraient être nuisibles à l'intérêt général de la classe ouvrière. Et il faut reconnaître que ces associations ont été souvent un facteur d'apaisement dans les luttes du capital et du travail. Les statuts des *Knights of Labor* déclarent que la grève est un suicide résultant de la vicieuse organisation du travail (1). Les revendications des grévistes, avant de recevoir le secours de la société, sont examinées par elle et elles doivent être reconnues légitimes. Toutefois ces associations font aussi preuve d'intransigeance, résultat possible de leur force. A la suite d'une grève, la maison Buckley et Cie, de Port-Jervis. Etat de New-York, dut s'engager à n'occuper que des chevaliers du travail, les *non union men* ne devant en aucun cas être embauchés par elle (2). Et récemment (juillet-août 1901) nous avons vu aux prises le trust des aciers, avec les ouvriers syndiqués des aciéries, soutenus par la Fédération américaine du travail, les grévistes voulant empêcher l'entrée dans les usines du trust des non-syndiqués, le trust voulant les admettre sur le pied d'égalité, avec les autres ouvriers.

Quelquefois même, les associations traitent directement avec les patrons et signent avec eux des contrats collectifs engageant tous les syndiqués. Ce sont les

1. Stephen Jouselin, *Les chevaliers du travail*. *Revue socialiste*, janvier 1896. Brelay, *Les chevaliers du travail* (Paris, Guillaumin, 1893). C. de Varigny, *Les chevaliers du travail*. *Revue bleue*, 28 mai 1887.

2. *Publication de l'Office du travail*, p. 326.

agréements ; ces contrats contiennent des clauses très sages, capables d'éviter ou de pallier les grèves et leurs désastreuses conséquences. Celui des ouvriers en lattes de Chicago est établi dans cet esprit : les ouvriers s'engagent à ne pas déclarer de grève, sans que le sujet de plainte ait été soumis à un comité d'arbitrage, la grève sympathique n'étant pas considérée comme une violation du contrat (1). Le gouvernement a favorisé de son mieux la création de conseils de conciliation dans les usines et a même créé des tribunaux officiels d'arbitrage, essais sans doute intéressants mais qui n'ont pas donné des résultats probants. Les grèves continuent de sévir avec la même intensité, elles se compliquent de boycottages, de violences, de menace, de surveillance (*patrolling*, le *picketing* anglais) de *blacklisting*. Il est intéressant à ce sujet de se demander quelle est la législation du peuple américain. Elle est complexe en raison de la diversité des Etats, mais on peut la résumer en quelques mots, la grève pacifique est seule licite. C'est toutefois là un résultat récent, la plupart des lois étant postérieures à 1880, mais les mœurs ici précédèrent les lois, et avant toute nouvelle promulgation, la *common law* assimilant la coalition à la conspiracy n'était plus appliquée par les tribunaux. L'Etat de New-York (1883)

1. « Art. XII. That not strike shall be declared openly or secretly on any contracting lather signing this agreement unthil the cause of the complaint, if any exist, is brought before the arbitration committee and the contractor. — Art. XIII. That a sympathetic strike on any building shall not be consideret any violation of the agreement ». Cité par Levasseur.

punit « la force, menace ou intimidation » et proclame que les assemblées et coalitions pour augmenter les salaires ou les maintenir ne peuvent être regardées comme conspiracy. La même loi est votée par le Minnesota en 1886, et par le Montana. New-Jersey (1886) autorise la grève accomplie « par les moyens pacifiques ». La Virginie occidentale punit « les menaces, la force, l'intimidation » (1887) le Colorado y ajoute (1889) « les moyens financiers ». La même loi est acceptée par le Connecticut (1888), le Michigan (1882) et le Wisconsin (1833) qui ajoute : « coercion quelconque ». Le Maryland (1882) déclare tout acte, non punissable lorsqu'il est accompli par un seul, être licite. La Pensylvanie (Digeste de 1885) enlève à la coalition tout caractère de *conspiracy* (1). Enfin, le boycottage est prohibé dans l'Illinois, le Wisconsin, le Colorado, New-York, Indiana, etc., le *blacklisting* dans l'Illinois, l'Indiana, l'Iowa, le Missouri, le Minnesota, le Nevada, le Wisconsin, l'Alabama est puni de l'amende (2),

Japon et Chine. — Nous avons eu avec les Etats-Unis l'exemple d'une nation où les mœurs ont occa-

1. « Peaceable organisation for peaceable and lawfull purposes is no longer conspiracy ». Carroll Whright, *Industrial evolution of The United states*. p. 236.

2. Voir sur les grèves aux Etats-Unis : Richard Ely, *The Labor Movement in America*. — Fournier de Flaix, *Le mouvement économique et social aux Etats-Unis* (*Economiste français*, 23 décembre 1893). — Levasseur, *La grève aux Etats-Unis* (*Nouvelle Revue*, 1^{er} et 15 avril 1895) et son ouvrage fortement documenté, *L'Ouvrier américain*, déjà cité. — Paul de Roussiers, *La question ouvrière aux Etats-Unis* (*Revue bleue*, 13 mai 1893) et même revue, 26 juin 1866. C. de Varigny, *Les grèves*

sionné la loi, la grève existant pratiquement avant que la loi ne l'ait reconnue licite ; au Japon, c'est le contraire qui se produit. La légalité de la grève est dans la loi avant d'être dans les mœurs. En abandonnant les coutumes asiatiques dont il sentait toute la faiblesse, le Japon a emprunté à l'Europe ses usages, ses mœurs et presque ses lois en les appropriant au caractère oriental de sa race. Il a créé des industries, nouvelles pour lui, sans avoir besoin de l'émigration d'ouvriers européens, les ingénieurs ont suffi ; et aujourd'hui, ce sont même des ingénieurs indigènes qui sont à la tête du mouvement industriel de ce pays nouvellement né à la civilisation occidentale. Un projet de Code pénal, demandé à M. Gustave Boissonade, ancien professeur à la Faculté de Paris, légèrement révisé, fut décrété par le Mikado. L'article 300 du projet, devenu les articles 269 et 270 du texte officiel est ainsi conçu : « Seront punis d'un emprisonnement avec travail de 11 jours à 2 mois et d'une amende de 2 à 5 yens tous ouvriers, contre-maîtres ou chefs d'ateliers qui dans le but de faire augmenter les salaires ou de faire changer les conditions du travail agricole, industriel ou commercial, se seront de concert livrés à des violences, à des menaces graves ou à des manœuvres frauduleuses envers d'autres ouvriers ou envers des patrons et auront ainsi empêché le travail dans un ou plusieurs établissements ». S'il n'y a pas concert, on n'applique que les peines ordinaires dudroit commun (1).

et les socialistes allemands aux Etats-Unis. — Claudio Jannet, *Les Etats-Unis contemporains* (Plon, 1876).

1. Projet révisé de Code pénal, par Gustave Boissonade, Tokio et Paris (Ernest Thorin, 1886).

En contraste, la Chine dresse la barrière de son fanatisme à la civilisation européenne. La classe des mandarins, intéressée à la sauvegarde des mœurs asiatiques, n'accepte qu'avec regret la lente insinuation des coutumes occidentales. L'autocratie sans bornes du Fils du Ciel met vite un frein aux rares velléités de révolte des ouvriers chinois : « les journaux anglais nous racontent, disait M. Charles Gide (1), que les maçons et ouvriers employés aux réparations du palais impérial à Pékin ayant menacé de quitter le travail si on n'augmentait pas leurs salaires, un édit a été publié ordonnant l'arrestation de tous les grévistes ; les meneurs seraient mis à mort et les autres « bannis dans les régions ravagées par les fièvres ». Le remède est énergique, et on doit lui reconnaître l'avantage, tout en ménageant les finances impériales, d'éviter les ennuis de la discussion (2).

1. Chronique de la *Revue d'économie politique* (1892).

2. Au moment où nous mettons sous presse, un ouvrage fortement documenté de M. Huret (*les Grèves*, éditions de la *Revue Blanche*, 1901), outre la publication de l'enquête patronale et ouvrière du *Figaro*, donne le texte complet des principales lois étrangères sur la question.

CHAPITRE VIII

LES COALITIONS DANS LES SERVICES PUBLICS

A propos des services publics, la question s'est posée de savoir si un intérêt général n'ordonnait pas la création de lois nouvelles ou s'il fallait laisser les ouvriers de ces services soumis aux lois ordinaires sur les coalitions. Il n'est pas actuellement de loi précise, restrictive des coalitions pour les ouvriers de l'Etat. L'article 123 du Code pénal ne vise que les fonctionnaires, « dépositaires de quelque partie de l'autorité publique ». La question d'ailleurs est fort obscure et l'on ne saurait raisonnablement appliquer cet article aux ouvriers, aussi l'interprétation dépend-elle quelque peu du caprice des ministres. Lors de la discussion de la loi de 1892, M. Jourde disait à la Chambre : « Il y a deux façons de traiter les employés et ouvriers de l'Etat. M. le ministre des finances leur permet de se syndiquer, de faire grève, de tenir des congrès corporatifs, mais M. le ministre du commerce ne voit pas de la même façon, il ne veut pas que la loi que nous faisons pour les travailleurs s'applique à ceux des manufactures de l'Etat »

Evidemment, il est des cas où l'intérêt général nous

semble devoir effacer toute autre préoccupation et exiger une restriction au droit de coalition, mais ici il faudrait distinguer et ne pas imposer à tous les ouvriers de l'Etat cette prohibition. L'Etat en effet occupe des ouvriers à plusieurs titres ; il en est qui sont employés pour aider à l'organisation de la défense nationale, les ouvriers des arsenaux, des ports, par exemple ; l'Etat en emploie d'autres à titre strictement industriel dans les manufactures de tabacs, d'allumettes ; enfin, il en est d'autres qui assurent un service public sous les ordres des compagnies privées, dans les chemins de fer par exemple, ce qui fait trois catégories différentes d'ouvriers, auxquelles les mêmes lois ne nous paraissent pas devoir s'appliquer. Pour le premier groupe, ouvriers prêtant leur concours à l'organisation de la défense nationale, on ne saurait admettre que, par une grève, ils puissent à certain moment interrompre leurs services et compromettre les intérêts les plus sacrés de la patrie ; et nous leur assimilerons les ouvriers du troisième groupe, employés de chemins de fer, car les questions de transport sont, au jour d'une mobilisation nécessaire, d'une importance au moins égale. Quant aux ouvriers du deuxième groupe, l'Etat les occupe à titre purement industriel et il nous semble qu'aucune restriction du droit de coalition ne devrait être imposée à leur endroit. Le gouvernement s'est toujours opposé à cette théorie et lorsque, lors de la discussion de la loi de 1892, deux amendements furent successivement déposés par M. Jourde et Cousset pour rendre les dispositions de la loi applicables aux ouvriers des manufactures de tabacs et d'allumettes, le gouvernement en empêcha l'adoption.

M. Jules Roche, ministre du commerce invoqua l'intérêt public, et déclara que, les salaires étant fixés par les Chambres, ce serait permettre aux ouvriers et aux arbitres choisis de discuter les décisions de la représentation nationale. L'argument n'est pas préemptoire et il nous paraît difficile de voir dans les sommes globales que votent les Chambres une fixation directe du salaire des ouvriers.

Quoi qu'il en soit, les prohibitions des coalitions dans les services publics ne reposent sur aucune loi, et c'est pour remédier à cette lacune que, le 21 décembre 1894, M. Cordelet déposait au Sénat une proposition de loi (1). Le rapport de M. Demole, après avoir reconnu que « les dispositions de la loi du 25 mai 1864 sont absolument générales et que partant aujourd'hui la coalition est légalement permise dans les services publics aussi bien que dans l'industrie privée, demande l'adoption de la proposition Cordelet, avec prohibition des coalitions pour les ouvriers des établissements de la guerre et de la marine, pour les ouvriers des compagnies de chemins de fer et des chemins de fer de l'Etat, pour les ouvriers des manufactures de tabacs et d'allumettes. Le gouvernement crut avec raison que c'était aller trop loin, et le 4 mars 1895 (2), en son nom, le garde des sceaux. M. Trarieux, déposait un projet de loi, où étaient visés seulement les ouvriers dont le travail est nécessaire pour la défense nationale, lequel projet devait être retiré par M. Ricard au nom du nouveau ministère, le

1. Sénat. *Documents parlementaires*, 10 juin 1895, n° 121, p. 339, rapport de M. Demole.

2. Sénat, *Débats parlementaires*, 1895, p. 115.

30 janvier 1896. La discussion eut lieu sur le projet Cordelet et malgré les efforts de M. Maxime Lecomte qui fit valoir l'exemple des mineurs à qui on n'avait jamais songé à retirer le droit de coalition, le projet fut adopté le 14 février, mais un amendement laissa dans le droit commun les ouvriers des manufactures de tabacs et d'allumettes.

Mais ici une question se pose. Si on enlève aux ouvriers le droit de se défendre eux-mêmes, du moins faut-il leur assurer un salaire suffisant. Dans ce sens un amendement de M. Guy Legrand voulait assimiler les ouvriers à des fonctionnaires, les considérant « comme investis d'une fonction, devant être titularisés et avoir droit à un avancement normal et à une retraite assurée ». Enfin M. Maxime Lecomte, dans un nouvel amendement, demanda, si l'on refusait le droit de coalition aux ouvriers des compagnies de chemins de fer, que du moins, pour assurer la défense de leurs droits, on admette le « contrôle de l'Etat pour la nomination, l'avancement, la révocation et les conditions de travail de ces ouvriers ». L'amendement fut repoussé et la loi votée au Sénat n'a jamais été examinée par la Chambre.

En résumé, le gouvernement se trouve désarmé devant une grève des ouvriers des services publics ; il ne peut se reposer sur aucun texte pour l'empêcher et pour obliger les grévistes au travail ; nous admettrions cependant que, dans certains cas, quand la sécurité na-

1. V. Jaclard, *L'employé des chemins de fer. Revue socialiste* (1894, janvier).

tionale ou quand la vie économique d'un pays est en jeu, il soit porté certaines restrictions au droit de coalition. Mais le Sénat nous paraît avoir été trop loin. Ce droit enlevé, les ouvriers doivent recevoir quelque chose en échange; s'ils ont des revendications collectives à faire valoir, il ne faut pas que leur droit puisse être lésé par le seul fait que la grève leur est interdite. L'Etat, pas plus que les compagnies, n'est le modèle des patrons, et s'il y a danger à accorder à ses salariés le droit de coalition, du moins que des institutions appropriées leur assurent une justice impartiale. Des conseils d'usine par exemple avec des délégués permanents, choisis par les deux partis, pourraient être appelés à donner leur avis dans les conflits latents et au besoin, un arbitrage obligatoire pourrait être admis dans ce cas particulier. Déjà les ouvriers des compagnies de chemins de fer s'agitent; ils sont réunis en syndicats fortement organisés; la fédération générale des chemins de fer de la France et des colonies comptait, en 1893, 53.409 affiliés. A l'étranger, il en est de même, et au Congrès international de Zurich en 1894, les associations présentes (Autriche, Italie, Angleterre, Hollande, Suisse et France) décidaient : « En cas de grève d'une des associations qui font partie de la fédération internationale des chemins de fer, toute la fédération se déclarera solidaire, moralement et financièrement ».

La plupart des nations ont pris leurs mesures, contre la menace de ces grèves. Un article de l'act de 1875, en Angleterre, considère comme conspiracy, les grèves dans les services d'utilité publique. distribution de

l'eau, du gaz et chemins de fer. L'ordonnance industrielle allemande contient les mêmes prohibitions. En Suisse, un arbitrage fut imposé lors de la grève des chemineaux. Mais c'est surtout aux Etats-Unis que la question a été profondément agitée. La spécialisation des industries et des cultures qui oblige les Etats à de fréquentes transactions entre eux, donne une importance exceptionnelle aux grèves des chemins de fer. Les premières mesures furent prises par les Etats : le Delaware en 1877, l'Illinois en 1885, le Maine en 1883, le Michigan en 1882, punissent les ouvriers qui « abandonnent la machine ou les trains ». De telles mesures étaient insuffisantes. Aussi en 1887, le Congrès s'empara de la question et vota la loi sur le commerce entre Etats (*Interstate commerce law*). Le gouvernement reçoit le droit d'intervenir et d'empêcher tout ce qui est de nature à entraver la circulation. Les coalitions d'ouvriers des chemins de fer ressortissent dès lors des cours fédérales et sont illégales. Une loi de 90 sur les trusts dit que tout contrat ou coalition en matière de trust ou autrement, en vue de gêner le commerce entre Etats ou avec l'étranger, est puni comme conspiracy. Les tribunaux, bien que cette loi vise surtout les coalitions d'entrepreneurs, l'appliquent aux ouvriers, et dans la grève de Chicago, elle forma le fondement de l'accusation pour la poursuite du président de la société des employés des chemins de fer (1) (*Anti Trust Law*). Il reste en outre au juge un suprême moyen de poursuite, dans ce que la Cour

1. Edward Bemis, *La grève de Chicago*. *Revue d'économie politique*, juillet 1895. — Pierre Boz, *La grève de Chicago*. *Revue socialiste*, septembre 1895 et Levasseur, *op. cit.*

suprême appelle « *public nuisance* ». Les tribunaux peuvent en effet user de leur droit d'*injuntion*, c'est-à-dire, quand un individu ou une foule menace de commettre un acte irréparable, lui enjoindre de s'en abstenir. En cas de contravention, le délinquant arrêté est poursuivi pour « *comptent tho te court* ». Les tribunaux même civils ont le droit d'enjoindre de ne pas accomplir un acte criminel, et les cas dans lesquels ils peuvent en user ne sont pas limités (1).

1. *Les ouvriers des chemins de fer aux Etats-Unis. Musée social*, 1899, p. 98.

CONCLUSION

La législation de l'avenir

Nous avons jusqu'ici étudié la coalition sous l'ancien régime, nous avons passé en revue les différentes théories économiques sur la coalition, nous avons examiné l'évolution des diverses législations sur cette question pendant le XIX^e siècle ; et nous devons constater, jusqu'à aujourd'hui, l'inutilité des efforts tentés par les Parlements des différentes nations pour mettre fin à la guerre sociale. La grève a subsisté malgré tout, traînant avec elle son cortège habituel de misères, jetant dans l'industrie des éléments morbides de perturbation. Si bien, qu'arrivés au terme de notre étude, nous pouvons nous demander s'il y a réellement un remède à l'antagonisme entre patrons et ouvriers, ou bien si la lutte des classes doit éternellement apporter de périodiques bouleversements dans l'évolution rationnelle de l'ordre économique ? Faut-il, avec Werner Sombart (1), dire que dans « la lutte seulement s'épanouit la fleur de la vie humaine », que la lutte est nécessaire au dévelop-

1. Werner Sombart, *Le socialisme et le mouvement social au XIX^e siècle*, Paris, Giard et Brière, 1898.

pement de l'humanité, πόλεμος πατήρ παντῶν, ou vaut-il mieux espérer en la magnifique floraison de la paix sociale, mère des grandes entreprises et des puissantes conceptions ?

Certes, les projets ne manquent pas dans les Chambres des divers pays, qui doivent apporter avec eux la tranquillité, théoriquement du moins, et c'est de leur examen que nous allons tirer notre conclusion.

La première question qui se pose, c'est de se demander si, pour les coalitions, il existe trop de liberté ou s'il n'en existe pas assez. Les avis, selon les écoles, sont naturellement partagés.

Nous citerons, à titre documentaire simplement, la proposition Peltureau-Villeneuve et Delsol qui date de 1871. A peine la Commune réprimée, les partisans de la prohibition des coalitions voulurent profiter de la réaction qui se produisit contre les classes ouvrières qu'on accusait d'avoir pris la principale part à l'insurrection et il se trouva plusieurs représentants qui demandèrent la remise en vigueur des articles 414, 415 et 416 du Code pénal de 1810. Par delà la loi de 1849, on allait évoquer les anciennes lois du Premier Empire pour les appliquer à l'industrie de la fin du xix^e siècle. « Ce n'est que par un système déplorable et aveugle, disait-on dans l'exposé des motifs, que sous la fausse apparence d'un progrès libéral, l'Empire a proposé et obtenu une loi qui a autorisé les coalitions (1) ». Un rapport de M. Ferdinand Boyer du 25 juillet 1871 (2) concluait à

1. *Annales de l'Assemblée nationale*. Séance du 1^{er} juin 1871. Annexe n° 283, p. 212.

2. *Id.*, 25 juillet 1871. Annexe n° 419, p. 102.

la prise en considération. La proposition n'eut d'ailleurs pas d'autre suite, et nul n'a songé depuis à la faire sortir des cartons où elle est désormais éternellement enfouie. La cause de la liberté des coalitions est définitivement gagnée et l'on n'ose plus aujourd'hui que proposer des entraves à l'exercice de ce droit.

C'est dans ce sens que M. Marcel Barthe déposait, le 15 mars 1886, une proposition de loi (1) qui n'était qu'une réédition sous une forme nouvelle de l'article 416. Nous avons donné les raisons pour lesquelles nous considérons l'abrogation de l'article 416 comme légitime et nécessaire. M. Barthe voulait qualifier les damnations d'atteinte à la liberté du travail et les soumettre à une pénalité de 6 jours à 3 mois de prison, de 16 à 300 fr. d'amende. L'exposé des motifs, violente attaque contre Blanqui, Bakounine et le prince Kropotkine, montrait bien d'ailleurs que les arguments de l'honorable sénateur étaient plutôt empruntés à la politique qu'à l'économie sociale. Le Sénat prit toutefois la proposition en considération le 16 novembre 1886 (2) sans qu'il en ait été reparlé depuis.

A la même époque, M. Bozerian et quelques-uns de ses collègues avaient déposé un autre projet de loi (3) qui visait surtout l'immixtion de la presse dans les grèves, loi que les événements de Decazeville venaient de susciter. Les excitations publiques et les provocations à des actes délictueux tendant à porter atteinte à la liberté

1. Sénat, *Documents parlementaires*, 1886, p. 131.

2. Sénat, *Débats parlementaires*, 16 novembre 1886, p. 391.

3. Sénat, *Documents parlementaires*, 1886. Annexe n° 676, p. 1381.

du travail par parole, écriture ou presse étaient punis de 6 jours à 3 ans de prison et de 16 à 3 mille francs d'amende ; du double si leurs auteurs étaient étrangers à l'industrie, du triple s'ils n'étaient pas français. La connaissance de ces faits, lorsqu'ils étaient accomplis par la presse, était enlevée à la Cour d'assises et donnée au tribunal correctionnel. Le 10 avril 1886, le Sénat votait l'urgence, et la question, dès lors, ne fit pas un pas de plus.

On essayait donc en France de diminuer la liberté des coalitions en agrandissant les limites du délit. En Allemagne, un projet déposé au Reichstag en 1900 semble avoir eu pour principal but de frapper les imaginations par l'exagération des pénalités. La raison invoquée était la progression effrayante des condamnations prononcées pour les faits mentionnés à l'article 153 de l'ordonnance industrielle.

C'est ainsi que le nombre de condamnations pour blessures simples qui est de 22.821 en 1892, monte à 25.686 en 1894, à 27.229 en 1896, et pour blessures graves de 65.666 en 1892, le nombre atteint 77.401 en 1894 et 85.032 en 1896 (1). Aussi le projet est-il sévère ; il étend les limites du délit et considère comme violences donnant lieu à poursuites « l'enlèvement ou destructions d'outils, de matériaux, de produits, de vêtements », et comme menaces « la mise sous surveillance des patrons ou ouvriers soit dans les ateliers, soit dans les rues, gares et ports ». Il prévoit, lorsque la grève occasionne

1. Michel, *La législation sur les grèves et les délits connexes en Allemagne*. *Economiste français*, 12 avril 1899, t. II, p. 235.

un danger pour un des Etats fédéraux, un minimum de 1 mois de prison ; si la grève porte atteinte à la sécurité de l'Empire, à la vie ou à la propriété des individus, 3 ans de travaux forcés et 5 ans pour les meneurs. On voit la sévérité du projet, et on peut répéter ce que disait M. Jules Favre de la loi de 1864, art. 416 : « donnez-moi la grève la plus innocente des innocentes » il sera toujours facile à un juge mal intentionné de voir dans le moindre fait de coalition une atteinte à la propriété d'autrui. Aussi, le Reichstag repoussa-t-il le projet, qui avait d'ailleurs suscité déjà une violente opposition dans l'opinion publique et qu'on avait qualifié, comme nous l'avons vu, de projet des travaux forcés (Zuchthausvorlage).

Tels sont les principaux exemples des restrictions qu'on a vainement essayé d'apporter aux lois sur les coalitions. En revanche certains esprits jugent la liberté encore incomplète et demandent que les faits de grève rentrent dans le droit commun. Puisque, disent-ils, la coalition est légale, les délits commis pendant une coalition doivent être jugés selon la loi habituelle. Nous avons vu que le Portugal et la Hollande appliquent dans ces cas les pénalités ordinaires. C'est ce que, depuis 1882, plusieurs députés ont vainement demandé en France. La première demande d'abolition fut présentée à cette époque par M. Lefèvre (1), mais déjà, en 1849, MM. Greppo et Doure avaient vainement fait la même demande. Le 17 avril 1886, MM. Antide Boyer, Camelinat, Clovis Hugues et quelques autres invoquent

1. Chambre, *Débats parlementaires*, 1882, p. 465.

à l'appui d'une proposition identique : « l'interprétation équivoque et abusive à laquelle les deux articles 414 et 415 donnent lieu quand il s'agit de menaces et de voies de fait..... pour ce qui est des manœuvres frauduleuses, ajoutent-ils, il est inadmissible, même en se plaçant sur le terrain étroit de la prétendue liberté du travail actuelle, que l'Etat continue à se faire de son propre mouvement le mandataire des employeurs. Si ceux-ci se trouvent lésés dans leur industrie, il leur est toujours loisible d'intenter une action civile ou correctionnelle contre les auteurs des dommages qu'ils jugent leur avoir été causés (1) ». Le 14 janvier 1888, MM. Basly, Millerand, etc., essayent, dans une proposition de réforme de la loi de 1884 faite par M. Bovier-Lapierre, de faire accepter la suppression des deux mêmes articles (2) et le 17 mai 1889, M. Basly, dans la discussion de cette même proposition, (3) demande sous forme d'amendement leur abrogation. Sa tentative fut encore vaine. Le 20 octobre 1891 (4) MM. Dumay et Baudin reviennent à la charge. « Etant donné, disent-ils, l'acuité que revêt aujourd'hui la lutte entre ouvriers et patrons dans les conflits économiques, il serait téméraire d'affirmer que le patronat ne fait pas lui aussi des menaces ou manœuvres dans le but d'amener la hausse ou la baisse des salaires et pourtant, chaque fois que les tribunaux

1. Chambre, *Documents parlementaires*, 1886, Annexe n° 676, p. 1381.

2. *Id.*, 1888, p. 47.

3. Chambre, *Débats parlementaires*, 1889, p. 1003.

4. Chambre, *Documents parlementaires*, 1891. Annexe n° 1668, p. 2504.

ont à juger des délits de ce genre, c'est invariablement sur les ouvriers que retombent les condamnations ». Le rapporteur, M. le Senne, concluait le 10 décembre 1891 à la prise en considération pour « renverser les dernières barrières qui séparent la classe ouvrière du droit commun ». Le projet ne devait pas aboutir et M. Coutant en 1894 faisait une nouvelle tentative et il s'appuyait sur deux ordres d'idées : « ces articles ne semblent faits que pour les ouvriers » et les magistrats ne seraient pas « embarrassés pour trouver dans l'arsenal de nos lois d'autres articles que ceux visés pour frapper les délinquants (1) ». Cette fois, le rapporteur M. Lebon s'opposait, le 15 mars 1894, à la prise en considération.

On peut se demander, avant de se prononcer sur l'abrogation des articles 414 et 415, si « l'arsenal de nos lois » selon le mot de M. Coutant, serait suffisant pour poursuivre les délits de grève. Les faits poursuivis et punis par les articles 414 et 416 sont les menaces, voies de fait, violences et manœuvres frauduleuses (2). Les faits de menace sont déjà prévus par les articles 305 à 307 du Code pénal, les voies de fait par les articles 311, 312 et 313. Le Code ne parle ni des violences, ni des manœuvres frauduleuses. Mais les violences n'ont pas d'importance, si elles ne se traduisent pas par des voies de fait. Le rapporteur de la loi, M. Emile Ollivier, rangeait dans la catégorie des violences, nous l'avons vu, le fait de saisir un individu au corps ou de le jeter à

1. Chambre, *Documents parlementaires*, 1894. Annexe n° 526, p. 434.

2. Voir Garraud, *Traité théorique et pratique de droit pénal français*, Paris, Larose, t. V, p. 436-453.

terre, c'était du moins les exemples qu'il donnait de la violence, telle que la concevait le législateur de l'article 414. Ceci nous paraît parfaitement rentrer dans la catégorie des voies de fait, et si l'abolition de l'article 414 empêchera la poursuite de certaines violences, celles-ci seront tellement légères qu'il vaudra mieux passer sur elles l'éponge de l'oubli. Quant aux manœuvres frauduleuses, nous partageons l'avis des députés signataires de la proposition du 17 avril 1886 ; c'est à la personne lésée à les poursuivre et non à l'Etat, encore croyons-nous qu'elles ne sauraient donner lieu qu'à une action civile et non à une action criminelle. En outre, nous pensons que, pour les menaces et voies de fait, les pénalités de droit commun sont suffisantes et que, puisque la grève est licite, ces actes délictueux ne doivent pas voir s'aggraver leur pénalité par la seule raison qu'ils sont commis en temps de grève ; enfin, puisque la loi de 1884 permet le concert même à titre permanent par l'organisation des syndicats, il ne saurait y avoir en raison de ce même concert une circonstance aggravante des pénalités. Au contraire, tenant compte de la surexcitation passagère des esprits, et de la facilité avec laquelle des individus réunis exagèrent mutuellement leurs sentiments, nous verrions dans la grève une circonstance atténuante aux pénalités du droit commun. Quoi qu'il en soit, le retour à ce droit, on l'a vu, n'enlèverait pas aux actes prévus par l'article 414 le caractère de délit, le Code pénal les réprimant suffisamment, sans qu'il soit nécessaire de conserver à l'égard de la classe ouvrière des mesures de défiance qui ne sont plus de notre époque.

Plus de liberté dans l'exercice du droit de grève nous paraît être aujourd'hui une nécessité. Mais une autre innovation s'impose, c'est une fois la grève déclarée son organisation légale. En laissant, pendant la période de lutte, les ouvriers se livrer à l'entraînement des meneurs, on en arrive au résultat qui s'est récemment produit à Montceau-les-Mines, la division des travailleurs en deux camps, en deux syndicats, les *jaunes* et les *rouges*, irréductiblement ennemis, et qui ne reculent pas devant les manœuvres les plus déloyales, même devant l'assassinat pour se combattre. L'antagonisme des classes se complique d'une lutte fratricide entre membres d'une même classe.

C'était dans le sens de cette réforme qu'était déposée, le 8 février 1894, une proposition de MM. Jules Guesde, Jaurès et Sembat (1). L'exposé des motifs mettait sur le compte de la non-organisation de la grève, les désordres et les violences qui ont coutume de l'accompagner. Il reconnaît à la grève le caractère de droit collectif et demande qu'elle ne puisse être exercée que collectivement, en appliquant la règle de toutes les collectivités, c'est-à-dire la majorité étant considérée comme l'expression de la volonté générale. Cette loi de la majorité domine déjà la collectivité sociale pour l'organisation de l'Etat, et les collectivités ou sociétés financières, industrielles et commerciales pour toutes les questions qui les intéressent. Jules Guesde, rédacteur du projet, demandait donc que la cessation du travail dépende du

1. Chambre, *Documents parlementaires*, 1894. Annexe n° 358, p. 137.

vote des ouvriers et que votée par la majorité, à bulletins secrets, elle devienne obligatoire pour tous, les ouvriers étant supposés constituer des sociétés ouvrières par atelier, usine ou concession minière. Le travail ne reprendra que lorsqu'un nouveau vote en aura ainsi décidé. Le projet que M. Millerand (1), ministre du commerce, déposait au nom du gouvernement sur le bureau de la Chambre en 1900 repose sur le même principe et se heurte aux mêmes objections, que nous examinerons en même temps. Ce projet comprend deux parties bien distinctes ; il organise l'arbitrage obligatoire, et la grève ou le travail obligatoire selon le cas.

L'article 1^{er} établit tout d'abord le caractère facultatif de la loi : « Nous n'avons pas cru qu'il fut possible, dit l'exposé des motifs, rompant brusquement avec les principes de notre droit français, d'imposer par la loi une organisation du travail si neuve et si délicate à tous les patrons et à tous les ouvriers... Les établissements

1. Voir sur le projet Millerand : *Revue politique et parlementaire* (10 mars 1901) un article de M. d'Eichtahl.

Mouvement socialiste, 1^{er} et 15 janvier et 1^{er} février 1901, *Chronique sociale*.

Revue socialiste, Jean Jaurès, *Réglementation des grèves et arbitrage obligatoire* (mai 1900).

Réforme sociale, de Mun, *Grèves, arbitrages et syndicats*, 16 mai 1901, p. 772.

Réforme sociale, Comte de Las Cases, *La liberté du travail et les projets de M. Millerand* (16 mai 1901).

Revue catholique des institutions et du droit, de Fromont de Bouaille, *Le projet Millerand* (décembre 1900).

Association catholique, Savatier, *Le projet de loi sur l'arbitrage et la grève obligatoire* (15 mai 1901).

Economiste français, février 1901. *Le projet Millerand*.

où s'appliquerait la loi seraient ceux où un contrat conforme aurait été conclu entre patrons et ouvriers ». Le patron qui admettra dans son entreprise l'application de la loi nouvelle fera connaître à tout nouvel ouvrier cette décision. L'ouvrier sera présumé avoir accepté tacitement après un séjour de trois jours dans l'usine. Pour tous marchés de fournitures ou de travaux pour le compte de l'Etat, une clause spéciale obligera le soumissionnaire à accepter la loi nouvelle, car « si ces dispositions sont de nature à être données en exemple le devoir de l'Etat est évidemment de s'y soumettre ». Les départements et les communes pourront dans les cahiers des charges de leurs marchés insérer la même obligation. Dans tout établissement qui acceptera la présente loi, des délégués permanents élus par tout le personnel, le représenteront auprès du patron et serviront d'intermédiaire pour toutes les réclamations. Celles-ci seront d'abord orales, mais si elles ne sont point admises comme telles, les délégués les formuleront par écrit, et le patron devra y répondre dans les 48 heures, et s'il maintient son refus, sa réponse devra mentionner le nom des arbitres choisis. Les ouvriers ont encore un délai de 48 heures pour nommer les leurs. Si le patron n'a pas répondu dans les 48 heures, ou s'il n'a pas désigné d'arbitres, si les arbitres choisis n'ont pas rendu de sentence dans les six jours, les ouvriers peuvent décider la grève. Celle-ci doit être prononcée par la majorité absolue des votants et par le tiers des ouvriers ayant le droit de prendre part au vote. Toute cessation collective de travail ainsi décidée est obligatoire pour tous, et le vote doit être renouvelé tous les sept jours. Si la grève

n'est pas votée, le personnel est tenu de continuer le travail. Une fois la grève déclarée, les sections compétentes du conseil de travail sont d'office nommées arbitres. Le projet fixe en outre le mode d'élection des délégués, les conditions de l'électorat et organise les sanctions.

Nous n'avons pas à parler ici de la question de l'arbitrage obligatoire qui nécessiterait de trop longs développements, nous nous bornerons à étudier les modifications que ce projet apporte aux lois existantes sur les coalitions.

Deux sortes d'objections ont été faites au projet, les unes par les défenseurs des écoles économiques, les autres par les socialistes, si bien qu'il semble que le projet Millerand ait mécontenté tout le monde.

Les premiers objectent l'atteinte portée à la liberté du travail. Le droit de travailler est un droit naturel que la loi ne saurait limiter ni restreindre ; or, si la majorité décide la grève, la minorité sera obligatoirement tenue, même contre sa volonté, de quitter le travail ; on peut dire aussi que dans le cas contraire la minorité sera tenue de travailler, et cependant sa volonté est aussi respectable que celle de la minorité dans le premier cas. Mais cette objection ne nous paraît pas tenir assez compte de l'article 1^{er} du projet. La convention fait la loi des parties ; or l'article 1^{er} prévoit un contrat, tacite il est vrai de la part des ouvriers, mais qui est néanmoins accepté. L'ouvrier en demeurant dans l'usine, consent à se conformer en cas de conflit à la loi de la majorité, même contraire à son opinion. Et la question nous semble avoir été portée à tort sur le principe

de la liberté du travail ; elle n'est pas là ; la question est, à notre avis, de savoir si le projet une fois voté ne constituerait pas un système contraire aux principes généraux de notre droit ; en effet il est des conventions entre particuliers que, pour des raisons d'ordre public, les lois déclarent nulles ; c'est ainsi par exemple que l'article 1780, C. civ. § 1^{er} ne permet que les engagements à terme ou pour une échéance déterminée, que les vœux religieux ne sont pas reconnus par la loi. Le législateur a voulu sauvegarder l'individu contre lui-même et l'empêcher d'aliéner sa liberté pour un temps trop long. Actuellement, même, il est admis par la jurisprudence que l'engagement pris par un ouvrier de participer à une grève n'a pas de valeur et que l'ouvrier peut toujours s'en départir. Le projet Millerand donnerait force de loi à une semblable convention et la rendrait obligatoire. L'ouvrier peut-il pareillement engager l'avenir et cette convention ne sort-elle pas de la tradition de notre système juridique ? Telle est la question. Il nous semble qu'il faut répondre par la négative. De ce fait, que l'ouvrier a donné librement son consentement, il doit s'en tenir aux termes du contrat ; sa liberté n'est atteinte que dans l'avenir, il est vrai ; il y a pour lui une obligation de faire ou de ne pas faire qui se réalisera suivant les circonstances, mais il est facile de voir que cette liberté n'est que partiellement engagée, puisque le salarié reste maître de quitter l'usine et d'offrir ailleurs la force de ses bras. La grève votée, la minorité, il est vrai, perd le droit de travailler dans l'usine, mais elle conserve le droit de chercher ailleurs un nouvel embauchage, et ce serait plutôt lorsque la grève ne sera pas

votée, le droit de la minorité favorable à la grève qui serait lésé, puisque celle-ci « est tenue de continuer le travail » et n'a pas la faculté de chercher des conditions plus avantageuses.

Du côté du patron, on objecte qu'il n'est plus maître chez lui. « Partisan de la liberté, dit le président de la Chambre de commerce de Roanne, j'estime que le patron seul peut être juge des conditions de travail qu'il doit demander à ses ouvriers » (1), et le président de la Chambre de commerce de Lyon voit dans le projet « une organisation de la grève générale rendue volontairement inévitable » (1). Mais puisque le patron est maître chez lui, il a bien le droit de faire de sa liberté l'usage qu'il veut, et puisque l'application de la loi est facultative, les « partisans de la liberté » doivent avoir à cœur de reconnaître au patron le droit de renoncer à certains avantages si cela lui plaît. L'argument n'aurait de valeur que si la loi était obligatoire.

On dit enfin (2) que le projet de loi transformerait l'atelier en corps politique et soumettrait la proclamation de la grève au vote d'une majorité qui n'est pas même celle de tous les travailleurs, mais du tiers seulement d'entre eux, la grève pour être exécutoire devant être votée à la majorité des suffrages exprimés, et avec un quorum égal au tiers des personnes ayant le droit de prendre part au vote. Ici, il nous semble qu'il y a un danger. Il est à craindre que des questions étrangères aux revendications professionnelles ne s'immis-

1. Enquête patronale de *La Liberté*, février 1901.

2. M. de Mun, *Réforme sociale*, loc. cit. Voir aussi *Questions pratiques*, *Chronique sociale* de mars et avril 1901.

cent dans le conflit, et malgré que le projet, pour éviter que les grèves ne soient votées par engouement et sans réflexion, prévoie un délai de huit jours, des exemples trop fréquents nous montrent que les cessations de travail ne résultent souvent que de questions personnelles ou de questions politiques habilement mises à profit par les meneurs.

Du côté socialiste, l'accord n'a pas été parfait. Tandis que les uns voyaient dans le projet une victoire sur le capitalisme, d'autres l'ont attaqué fortement, notamment le parti ouvrier français et son chef Jules Guesde, oubliant qu'ils étaient d'avoir déposé un projet à peu près semblable en 1894. *Le Mouvement socialiste* a, en outre, rassemblé les opinions diverses formulées à l'étranger. On reproche au projet de créer le constitutionnalisme de fabrique. La plupart des syndicats réclament en effet le contrat collectif, c'est-à-dire un contrat liant tous les entrepreneurs d'un métier avec tous les ouvriers du même métier pour une région entière. On voit la force qu'un tel système donnerait à l'association ouvrière, appelée à traiter d'égale à égal avec le patronat. Aussi les syndicats reprochent-ils au projet de ne lier qu'un exploitant vis-à-vis des ouvriers de son exploitation, et de donner le pouvoir de conclure le contrat non à tous les membres d'une corporation, mais à des groupes particuliers.

On objecte encore l'impossibilité des grèves générales et des grèves de sympathie. Le malheur ne serait peut-être pas bien grand, mais l'objection n'est pas fondée, car il sera toujours facile à des ouvriers de trouver des prétextes de grève, si la majorité y est favorable. Enfin

on reproche au projet d'enlever aux coalitions leur spontanéité par l'obligation d'un délai, et de détruire ainsi l'esprit de révolte de la classe ouvrière. C'est un des arguments que MM. Guesde et Briand ont mis en avant contre le projet, et il nous paraît en retirer un de ses avantages, puisqu'il tend à supprimer un peu de cette lutte permanente qui sévit entre le patronat et le salariat.

En résumé, le projet Millerand présente de nombreux avantages : le droit de grève reconnu, la délibération en commun rendue nécessaire, la représentation légale des ouvriers assurée auprès du patron par des délégués permanents ne sont pas les moindres pour diminuer la fréquence des conflits. Mais il est à craindre que l'opinion ne soit insuffisamment préparée à une pareille innovation et que le projet ne rencontre de nombreux contradicteurs.

C'est par l'arbitrage obligatoire, et, en attendant la décision des arbitres par l'organisation de la grève, que le projet Millerand espère apporter un peu plus de justice et un peu plus de tranquillité dans les rapports des ouvriers et des patrons. M. Beauregard, dans une proposition de loi sur le louage des services déposée en mars 1900 (1), croit arriver par d'autres moyens à un même résultat. C'est surtout sur l'obligation d'un délai que se base sa conception. « Aucune modification ayant trait aux salaires, aux délais de prévenance et généralement à tout ce qui ne concerne pas exclusivement l'administration intérieure de l'atelier, de l'usine, du

1. Voir le *Monde économique* (31 mars 1900).

chantier ou de la maison de commerce ne pourra être valablement imposée par le patron qu'à la condition d'avertir les ouvriers quinze jours à l'avance. Le délai de quinze jours sera franc et courra du jour de l'affichage. La modification ne sera exécutoire que le seizième jour » (Article 6). L'article 7 concerne spécialement les ouvriers : « Les ouvriers ou employés lorsqu'ils veulent suspendre collectivement le travail doivent en donner avis au patron huit jours à l'avance soit directement, soit par l'intermédiaire du président des prud'hommes ou à son défaut par le juge de paix du canton ».

En cas de réclamations collectives les ouvriers envoient des délégués au conseil des prud'hommes ; un conseiller prud'homme ouvrier entend les ouvriers, un prud'homme patron entend les patrons, et les deux prud'hommes réunis fournissent un avis officiel. En cas de désaccord entre eux, le bureau général des prud'hommes établit cet avis, qui n'engage d'ailleurs nullement les parties.

Le projet Beauregard a un avantage : c'est par l'établissement (1) d'un délai, de supprimer les grèves décidées d'enthousiasme. Mais devons-nous exagérer cet avantage ? Nous ne le croyons pas. La sanction contre les ouvriers qui violeraient ce délai ne peut se résoudre que par des dommages-intérêts. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'une loi nouvelle puisque la loi du 27 juil-

1. Voir à propos rupture de contrat : *Economiste français*, 11 novembre 1893, *Les grèves et la protection des droits du 5^e Etat, contre les prétentions du 4^e Etat* de Paul Leroy-Beaulieu et son *Economie politique*, t. II, p. 74.

let 1890 stipule que « la résiliation du contrat par la volonté d'un seul des contractants peut donner lieu à des dommages-intérêts ». Cette loi n'a rien empêché ; le projet Beauregard est donc inutile et fait double emploi. Même strictement appliqué, il ne saurait donner de résultats, car pour employer un proverbe populaire « là où il n'y a rien, le fisc perd ses droits » et en outre ce délai ne saurait empêcher les grèves elles-mêmes, surtout depuis la création des syndicats, qui a eu pour résultat de ne laisser naître les grèves que mûrement réfléchies. De plus, l'intervention des prud'hommes nous paraît mal choisie. Les prud'hommes, en effet, sont des industriels, nous parlons des patrons, souvent concurrents de la maison menacée par la grève, et il est à craindre sinon une partialité trop évidente, du moins certaines faiblesses qu'expliquerait le besoin d'une concurrence exagérée.

Le projet Beauregard a quelques rapports avec un projet que M. Ody déposait un an auparavant, au commencement de 1899, sur le bureau du conseil du canton de Genève, mais le projet de M. Ody voit plus loin et plus grand. L'association d'ouvriers établirait avec l'association de patrons un tarif pour une durée stipulée et renouvelé tacitement d'année en année. Pour la dénonciation, il faudrait un délai d'un an ou une entente amiable. La grève et la mise à l'index sont interdites pendant la durée du tarif. A l'échéance, la grève est possible, mais elle doit être précédée d'un essai de conciliation entre les délégués des associations, avec, en cas d'échec, nouvel essai devant les prud'hommes. Si l'ac-

cord n'en résulte pas, la grève ou la mise à l'index portée devant la réunion plénière des délégués doit être décidée à la majorité des deux tiers. Si elle est votée, le tarif cesse d'être applicable et ce sont les conventions particulières ou l'usage qui font la loi. Les cortèges dans la rue et le stationnement dans le voisinage des usines sont considérés comme attentatoires à la liberté du travail et punis de 25 à 500 francs d'amende et de trois jours à trois mois de prison (1).

Le projet de M Ody nous paraît présenter de graves inconvénients. D'abord le délai d'un an nécessaire à la dénonciation du tarif est trop long ; dans un an, les conditions économiques du marché ont le temps d'être transformées plusieurs fois et s'il en fallait un exemple on le trouverait en Angleterre dans les mines où sont appliquées les *sliding scale* et qui tous les *trois mois* évaluent leurs bénéfices pour en faire part à leur personnel ; elles supposent donc la transformation possible du marché dans ce laps de temps.

En outre, la stipulation qui fait voter la grève par les ouvriers nous paraît inutile, puisqu'une fois la grève décidée, les ouvriers ont le droit de s'embaucher individuellement à l'usine en vertu des conventions particulières ou de l'usage. A quoi est utile ce vote, à moins que l'auteur du projet ne veuille dans le cas où la grève serait repoussée, obliger au travail les dissidents, ce qui serait souverainement abusif, la réciprocité n'existant pas. Ce projet n'a pas eu le courage d'affirmer résolu-

1. Voir le *Musée social*, mars 1899. — Ce projet a été voté en 1900 après de légères modifications.

ment l'obligation à la grève ou au travail, si bien que l'on songe au vers d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne (1)

D'autres ont eu l'espoir d'arriver à la solution du problème social et à la disparition des grèves par la constitution de l'arbitrage. Mais ici, dès le premier pas, nous heurtons à de graves difficultés, et à de profondes divergences. Trois termes existent dans la question, les uns veulent que l'arbitrage soit spontané, d'autres le veulent légalisé, enfin certains désirent qu'il soit obligatoire. Remarquons tout d'abord que l'arbitrage a été au début une création spontanée, indépendante de toute autorité ; les conseils de M. Mundella, les tribunaux de M. Quettle en Angleterre, les chambres d'explication de M. Weiler à Mariémont en Belgique, les conseils d'usine des Etats-Unis sont antérieurs à toute législation. Celle-ci s'est emparée ensuite de l'innovation pour lui donner un caractère légal ; elle a créé des conseils de conciliation et d'arbitrage type, soit permanents comme aux Etats-Unis, soit accidentels comme en France ; nous avons déjà dit quelques mots de la loi française de 1892, nous n'y reviendrons pas. Nous avons vu qu'elle présentait de nombreux inconvénients. Aussi certains préconisent-ils l'arbitrage obligatoire, projet qui rencontre de nombreuses objections. « C'est, dit M. Yves Guyot, la suppression du contrat librement consenti » (2). Enfin, on objecte aussi l'impossibilité

1. *Art. poétique*, I.

2. Yves Guyot, *La tyrannie socialiste*, Paris, Delagrave, p. 458.

de trouver vis-à-vis de l'ouvrier, pour assurer l'exécution de la sentence arbitrale, une sanction à la fois pratique et énergique. Les frères Raspail, dans les projets d'où devait sortir la loi de 1892 (1), faisaient de l'arbitrage obligatoire le fondement de leur proposition et ils émettaient comme sanction, vis-à-vis des ouvriers, la perte des bénéfices de la loi de 1864 ; en un mot, ils enlevaient aux ouvriers le droit de coalition. Cette proposition présentée sous forme de contre-projet le 20 octobre 1892 fut repoussée après intervention de M. Dumay (2).

M. Mesureur, voyant les difficultés d'aboutir et les objections auxquelles se heurtait l'arbitrage obligatoire, voulut simplement rendre obligatoire la tentative de conciliation et instituer des conseils permanents de conciliation (3), proposition qui ne saurait susciter les mêmes divisions. Peu après, un projet de M. Lebon, ministre du commerce, du 8 juillet 1895, proposait la création de conseils permanents soit pour un atelier, une industrie, ou un ensemble de métiers, dont le but, en cas de grève, serait de remplacer les conseils accidentels de 1892 (4). Le 7 novembre 1895, allant plus loin, MM. Dejeante, Avez et Faberot proposaient de rendre obligatoire la sentence arbitrale, et le même jour, M. Michelin (5) demandait la création de Cham-

1. Chambre, *Documents parlementaires*, 1889. Annexe n° 730, p. 1403 et 1890, Annexe n° 287, p. 250.

2. Chambre, *Débats parlementaires*, 1892, p. 1281.

3. Chambre, 20 janvier 1894, *Documents parlementaires*. Annexe n° 276.

4. Chambre, 12 novembre 1895, *Documents parlementaires*. Annexe n° 1616.

5. Chambre, 19 décembre 1895, *Documents parlementaires*. Annexe n° 1592.

bres de travail, projet qui se rapprochait fortement des deux projets de M. Mesureur ; le projet de ce dernier instituait des conseils du travail (1892 et 1894), un conseil par région avec autant de sections que de professions ou métiers similaires, et un nombre égal de patrons et d'ouvriers élus par leurs pairs ; la section compétente devait intervenir dans les conflits industriels. Un décret de M. Millerand, ministre du commerce, (1901) a consacré l'institution des conseils du travail, et nous avons vu, dans le projet de M. Millerand sur l'organisation de la grève, l'importance que le ministre attache à ces conseils, puisqu'ils sont choisis comme arbitres. Un conseil supérieur du travail déjà organisé est hiérarchiquement supérieur aux conseils régionaux. Mais l'opinion publique ne paraît pas encore complètement préparée à ces innovations heureuses cependant, et pour les conseils régionaux, les élections qui ont eu lieu à Paris dans la dernière semaine de septembre 1901, n'ont pas donné de résultats dans certaines sections, faute d'électeurs (2). Un projet de loi du sénateur Bérenger, qui prétend que le ministre par ce décret a outrepassé ses pouvoirs, ne propose de donner aux conseils que des attributions consultatives.

Un projet suisse de M. Thiébaud pour le canton de Genève (2) demande l'institution de l'arbitrage obligatoire, les prud'hommes, 7 patrons et 7 ouvriers étant juges avec, en cas de désaccord, réunion d'urgence de la

1. Voir *Le Temps*, *Le Journal* et les journaux de cette période (22 au 29 septembre 1901).

2. *Musée social*, mars 1899.

commission centrale des prud'hommes qui prononce définitivement et sans appel.

En résumé, les grèves sont la manifestation de ce qu'on est convenu d'appeler la question sociale, cette « collusion entre le droit de propriété et le droit individuel de conservation » comme la définissait Cavour (1). Peut-on espérer les voir disparaître ou faut-il accepter les conclusions pessimistes de Gumpłowicz et dire avec lui : « ..., A l'intérieur de l'Etat, la lutte des groupes ne cesse jamais. Cette lutte sociale, *c'est la vie normale de l'Etat*, chaque groupe cherchant à exploiter le plus possible les autres (2) ». Certes, il est peut-être téméraire de rêver de supprimer d'un seul coup ces crises passagères, mais l'on peut du moins espérer arriver à ce résultat par des transformations successives, fruits de l'expérience et de la raison. Nous ne nions pas l'influence pacificatrice de quelques institutions qu'il nous a été donné de rencontrer au cours de cette étude ; la participation aux bénéfices, l'échelle mobile des salaires, l'institution des marchés du travail sont des palliatifs, capables dans des cas donnés d'apporter le calme là où régnait la perturbation ; nous ne nions pas les bienfaits du patronage, nous connaissons même plusieurs employeurs qui se sont plu à donner à leurs ouvriers tout le bien-être compatible avec les nécessités de leur industrie ; mais l'insuffisance de leur nombre justifie nos conclusions. L'intervention de la société nous paraît

1. Comte Benso de Cavour, *Des idées communistes et des moyens d'en combattre le développement* (Coni, 1831).

2. *Annales de l'Institut international de sociologie* (Giard et Brière, 1895).

s'imposer. Ce n'est pas le lieu ici de traiter la question complexe des droits respectifs de l'individu et de l'Etat. Elle a suscité les controverses de plus compétents que nous (1). Mais les faits ont démontré que la liberté du travail, ce dogme des économistes, ne suffit pas à diminuer la misère, à raréfier les conflits. Le régime de la concurrence, même pallié par les modifications anodines que d'aucuns proposèrent, a fait son temps et prouvé son impuissance, et Canovas trouvait des accents de juvénile indignation lorsque, abandonnant le camp des orthodoxes, il préconisait les réformes nécessaires : « Ce n'est pas le moment de se lamenter, il faut marcher virilement. Ils sont tout simplement ridicules, ceux qui en ce moment se scandalisent parce que les travailleurs n'attendent plus tranquillement du capital ou de la propriété ce qu'ils n'attendent plus du Christ ; parce que cette espérance, qui autrefois fut la leur, d'arriver par la résignation sainte à la gloire éternelle, ils n'ont pu l'échanger contre l'éventualité douteuse de former des capitaux à l'aide des économies faites sur leurs maigres salaires au milieu d'une concurrence sans merci (2) ». Déjà Blanqui avait proclamé qu'« il était indispensable de repartir d'une façon plus équitable les produits du travail (3) ». Il oubliait de nous en donner

1. Voir à ce sujet : Stuart Mill, *La liberté* (P. Guillaumin, Paris, 1877). — Dupont White, *L'industrie et l'Etat* (Guillaumin, 1876). — P. Leroy-Beaulieu, *L'Etat moderne et ses fonctions*. — Henry Michel, *L'Idée de l'Etat*.

2. Canovas, *loc. cit.*, p. 224.

3. *Histoire de l'économie politique depuis les anciens jusqu'à nos jours* (Corbeil, 1866).

le moyen. Et Ruskin reconnaissait que « toutes les fois que vous verrez besoin, misère, dégradation dans ce monde autour de vous, soyez sûrs que l'industrie fait défaut ou qu'elle est en erreur (1) ». Ce n'est que de nos jours, devant la faillite des vieilles écoles, qu'on a voulu imposer à l'état l'accomplissement de son devoir de conservation sociale. Dans la question des grèves, nous limitons son intervention à trois cas ; prendre des mesures préventives des conflits, soit directement, soit en favorisant les institutions pacificatrices (conseils d'usine, conseils du travail, syndicats) ; le conflit prêt à se déclarer, en déterminer la solution par l'arbitrage ; le conflit déclaré, établir le plus de liberté compatible avec la sécurité générale en atténuant le plus possible ses douloureuses conséquences.

Reprenons une à une chacune de ces fonctions. Au point de vue préventif, sa vigilance peut s'exercer sur les questions de salubrité, les paiements de salaire et peut-être même sur la question d'un minimum de salaire, sur les accidents, sur les retraites. Des lois efficaces peuvent en ces matières éviter de nombreux conflits. Enfin, il doit favoriser les associations ouvrières, leur assurer le droit de posséder de façon que, vis-à-vis des capitalistes, elles représentent une force égale à la leur (2). Nous prévoyons ici une objection, si souvent faite contre les

1. *Unto this Last* (London, 1866).

2. *Revue politique et parlementaire*, 10 janvier 1897. Deschanel, *Question sociale et socialisme*, p. 49, et 10 juin 1897, Raoul Jay. *L'évolution du régime légal du travail*, p. 575-591. — Hauriou, *Droit administratif et Droit public général* (Paris, 1897, 3^e édit., p. 155).

syndicats qu'on a appelés tour à tour (1) « forme nouvelle et la plus oppressive de la souveraineté du peuple » « syndicats de divisions d'intérêt..... de désunions locales et professionnelles (2) » et avec un geste de suprême dédain « des meetings enfumés (3) ». On a créé pour eux les mots de « tyrannie syndicale ». Certes nous ne nions pas que parfois les syndicats n'aient donné prise à ces cruelles épithètes. Ils ont parfois usé de violence, vieux restes des habitudes contractées sous les périodes prohibitives où la violence était la condition de la vie. Mais en ont-ils toute la responsabilité ? Ils vivent parfois dans un milieu où on les voit d'un mauvais œil, habitué qu'on était jusque-là à leur prohibition légale ; celle-ci tombée, il est resté comme une prohibition naturelle, état d'âme qu'un projet de M. Bovier-Lapierre, en 1884, essayait de déraciner en punissant de prison et d'amende les patrons qui troubleraient le fonctionnement d'un syndicat. Les manifestations syndicales violentes ne doivent pas faire condamner l'institution ; elles sont une conséquence de la période de transition et sont appelées à disparaître, mais il faut donner à la loi « le temps nécessaire pour qu'à l'abri des libertés conquises, loin des inquiétudes et des hasards de toute prohibition et de toute hostilité, s'élève lentement l'édifice patient d'une organisation intérieure,

1. *Revue des Deux Mondes*. Anatole Leroy-Beaulieu, *Le règne de l'argent*, 15 mai 1895.

2. *Le Monde économique*. Beauregard, *Devoir des syndicats professionnels*, 3 juin 1895.

3. *Revue des Deux Mondes*. R. de la Sizeranne, *La religion de la beauté*, étude sur Ruskin, 1^{er} décembre 1895.

permanente, solide et forte, indispensable pour que le groupement ouvrier garde de toute violence ses manifestations extérieures et ses coalitions passagères (1) ».

Le syndicat admis, on voit dès lors ses avantages ; Anatole Leroy-Beaulieu nous dit qu'il leur est aisé d'assurer au point de vue économique « une phase de stabilité et d'équilibre relatif » en remédiant à « la perpétuité d'oscillations qui existe entre l'émiettement des individus et l'oppression des corps » (2). Enfin, par lui, les ouvriers peuvent recourir au marché collectif qui permettra au groupement de tenir tête au capitalisme sans recourir aux moyens violents. C'est par le marché collectif que peu à peu les moyens diplomatiques peuvent se substituer aux grèves, moyens dont l'aboutissement semble devoir être les chambres permanentes de conciliation et d'arbitrage. Ces syndicats sont la force des ouvriers, ce qui leur permet de lutter avec le patron pour la défense de leurs intérêts ; sans eux, disséminés et sans soutien, ils sont le jouet de la puissance capitaliste et ils connaissent les amertumes de la défaite :

Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat

pour parler comme Virgile (3).

Si les mesures préventives sont insuffisantes, car il serait prétentieux de vouloir que l'État puisse faire disparaître toute cause de conflit, la loi pourrait encore

1. J. P. Boncour, *Le fédéralisme économique*, Paris, Alcan, 1900.

2. *La papauté et la démocratie*, loc. cit. — Voir aussi Walker, *The Wages question*, p. 247.

3. Virgile, *Eglogues*, IX, 5.

éviter les grèves par l'arbitrage. Le sollicitude des États industriels s'est portée souvent de ce côté. Nous avons parlé plus haut de la loi française de 1892 ; elle est un pas sensible vers un mieux. Mais elle présente de graves défauts et on ne peut mieux les sentir qu'en étudiant ses résultats. Un fait d'abord nous frappe, que l'*Office du travail* signalait en 1895 (1). « c'est l'hésitation des patrons à y recourir ». Il leur semble que c'est amener l'intervention des tiers dans leurs affaires. L'État devrait ici prendre des mesures et instituer, sinon l'arbitrage obligatoire qui soulève encore de trop grandes objections, du moins la tentative obligatoire de conciliation, vainement proposée plusieurs fois au parlement français. Avouons aussi que souvent le patron ne trouve pas vis-à-vis de lui, un représentant légal de la classe ouvrière, un syndicat qui représente la majorité des travailleurs ; mais cet inconvénient n'est que passager et il disparaîtra à mesure que s'accroîtra, la vogue des syndicats. Enfin, il faut que l'on se pénètre bien de l'idée que l'arbitrage est une opération de justice civile et que les résultats doivent en être respectés. Il n'y aura pas de progrès dans la voie de l'arbitrage tant que la sentence arbitrale sera soumise à l'acceptation des parties. Enfin, il serait bon qu'il s'établisse en quelque sorte une procédure arbitrale. C'est ainsi que le droit international s'est constitué par des règles non codifiées que suivent les tribunaux arbitraux. Il y a quelque chose d'analogue à constituer pour les conflits industriels. Pour cela, il faudrait que les conseils du travail, ou les conseils d'usine,

1. *Statistique des grèves* (1825).

là où ils existent fassent une enquête approfondie sur chaque grève importante et donnent leur avis sur les mesures qu'on aurait pu prendre pour l'éviter. Ces avis publiés seraient sans doute d'un grand poids sur les solutions futures ; et, en cas d'arbitrage, il faudrait que les solutions des arbitres fussent publiées et réunies, formant ainsi une jurisprudence spéciale.

Enfin, lorsque malgré toutes les mesures que sa vigilance peut avoir prises la grève éclate, le devoir de l'État n'est pas terminé. Il doit assurer la sécurité de tous, mais sans mesures spéciales, par la simple application du droit commun. Il doit se borner à « appliquer à l'industrie les lois de police générale sans y faire rentrer plus de restrictions que ne l'exigent la moralité et la salubrité publique » (1). Nous serions partisans de l'abolition des articles spéciaux sur les violences ou les menaces des grévistes, convaincus comme nous l'avons déjà dit, que le droit commun assure une suffisante répression. Et pour réduire les délits qui accompagnent trop souvent une grève, nous croyons à l'efficacité de son organisation. Si le projet Millerand ne nous satisfait pas complètement, s'il présente des lacunes et s'il se heurte à de fortes objections, du moins est-il la graine jetée dans le sillon, et le champ une fois labouré, la moisson sera féconde.

L'action de la loi apportant son influence bienfaisante dans les trois phases que nous venons d'étudier : (avant le conflit, pendant que le conflit est encore latent, pendant la grève), tel nous paraît être sinon la panacée qui guérira tout, du moins le remède qui redonnera la force

1. A. Bechaux, *Le droit et les faits économiques*.

et la vie à l'industrie mondiale que les grèves semblent trop souvent épuiser.

Cette action toutefois serait insuffisante si elle n'était aidée par la transformation morale du milieu social ; elle ne saurait en effet atteindre les sentiments de chacun ; il faut que chacun demeure convaincu qu'il se doit à la société dont il est membre, que celle-ci ne saurait comprendre des supérieurs et des inférieurs, mais seulement des hommes, égaux en droit, et dignes tous des mêmes égards, sujets aux mêmes obligations. Enfin, il faudrait convaincre les individus de la nécessité du labeur ; il faudrait que l'Évangile du travail soit la religion des générations nouvelles, et, sans s'écrier avec le paradoxal Rousseau que « riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon », on puisse du moins dire avec John Ruskin que, dans une communauté saine et vigoureuse, il n'y a pas de place pour l'homme volontairement oisif, pour la femme volontairement stérile, de même que, dans la communauté des nations, pour l'état volontairement stationnaire.

LYON, LE 2 NOVEMBRE 1901 :

Le Président de la thèse,

P. PIC.

VU A LYON, LE 4 NOVEMBRE 1901 :

Le Doyen de la Faculté,

E. CAILLEMER

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

LYON, LE 4 NOVEMBRE 1901 :

Le Recteur de l'Académie,

Président du Conseil de l'Université

G. COMPAYRÉ.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1
INTRODUCTION : LA COALITION	
Sa définition. — Son fondement psychologique. — Sa légitimité. — Son caractère. — Ses formes. — Sa raison économique. — Ses causes. — Ses consé- quences économiques et sociales. — Résultats . . .	5

PREMIÈRE PARTIE

Les coalitions avant la Révolution	19
------------------------------------	----

CHAPITRE PREMIER

A ROME

Les corps de métiers sous Numa. — L'esclavage. — Les guerres serviles. — Les classes ouvrières. — Les associations sous le Bas-Empire. — Dioclétien et Zénon	21
---	----

CHAPITRE II

AU MOYEN-AGE

Le servage. — Les artisans. — Rareté des coalitions. — Ses raisons. — L'affranchissement politique et	
--	--

économique. — Les corps de métiers. — Les « val- lets ». — Les rapports entre patrons et ouvriers. — L'industrie. — Journée de travail. — Salaires. — Les confréries. — Les coalitions dans les métiers à capitaux. — L'intervention de l'autorité. — Beau- manoir	28
---	----

CHAPITRE III

DU XIV^e AU XVII^e SIÈCLE

1 ^o <i>Causes de conflits entre patrons et ouvriers.</i> — Entraves à la maîtrise. — Droit d'entrée. — Chef-d'œuvre. — Banquets. — Privilège des fils et des veuves de maîtres. — Rareté des métiers libres. — L'impri- merie. — La royauté et le maximum des salaires. — L'apprentissage. — La journée de travail.	40
2 ^o <i>Les confréries.</i> — Leur caractère d'abord religieux. — L'attitude du pouvoir royal. — Le caractère pro- fessionnel des confréries. — Leur développement. — Le compagnonnage	47
3 ^o <i>Les coalitions et la loi.</i> — Influence des confréries sur les coalitions. — La mise à l'index. — Les me- sures prohibitives, royales, municipales et corpora- tives. — Les prohibitions royales. — Les grèves	50
4 ^o <i>Législation anglaise et prussienne</i>	59

CHAPITRE IV

DU XVII^e SIÈCLE A LA RÉVOLUTION

1 ^o <i>Patrons et ouvriers.</i> — Augmentation des entraves à la maîtrise. — Droits d'entrée. — Complication du chef-d'œuvre. — Privilèges croissants. — Salaires. — Journée de travail. — Progrès du compa- gnon- nage	62
2 ^o <i>Les manufactures.</i> — La grande industrie. — Col- bert. — Réglementation.	70
3 ^o <i>Les coalitions et les pouvoirs publics.</i> — Dans les ma- nufactures. — Le sabotage. — Les ordonnances	

	Pages
royales. — Rares coalitions au xvii ^e siècle. — Leur développement au xviii ^e . — Législation étrangère .	72

DEUXIÈME PARTIE

Les coalitions et la doctrine	85
-------------------------------	----

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE LIBÉRALE

Période d'hostilité. — Les mercantilistes. — Les physiocrates. — Adam Smith et l'inégalité des patrons et des ouvriers dans la coalition. — Malthus et l'excès de population. — Ricardo et la théorie du travail marchandise. — J.-B. Say et la libre concurrence. — Sismondi. — Stuart Mill	87
Période d'acceptation. — Mac Culloch. — Dunoyer. — Cherbuliez. — Bastiat et la loi de 1849.	101
Les remèdes. — Beauregard et l'action individuelle aidée de l'association. — Molinari et les Bourses du travail. — Von Thunen, Jevons, Walker, Robert, Villey et la participation aux bénéfices. — Leroy-Beaulieu et l'échelle des salaires. — Léon Say. — Yves Guyot.	106

CHAPITRE II

L'ÉCOLE SOCIALISTE

Les utopistes : Owen, Saint-Simon, Fourier. — Les premiers socialistes positifs : Louis Blanc, Proudhon, Vidal, Lassalle et leurs réformes. — Karl Marx et les syndicats. — Les possibilistes français. — Les Congrès ouvriers et la grève générale. — Le parti parlementaire. — Les anarchistes. — Le socialisme libertaire	113
--	-----

CHAPITRE III

L'ÉCOLE DE LA RÉFORME SOCIALE

Le Play et le patronage. — Les réformes. — Caractère
--

	Pages
confessionnel de l'école. — Demolins. — Claudio Jeannet. — Périn.	130

CHAPITRE IV

LES ÉCOLES INTERVENTIONNISTES

1 ^o <i>Le socialisme d'Etat.</i> — Son origine. — Congrès d'Eisenach (1872). — Le programme de Schmoller. — Roscher, Wagner, Schäffle. — Gide et la coopé- ration	140
2 ^o <i>L'école sociale chrétienne.</i> — Ses rapports avec l'école de Le Play. — Les précurseurs : Mgr de Ketteler et Lacordaire. — Influence de M. de Mun. — Congrès de Liège (1890). — La question sociale et l'Eglise. — L'encyclique du pape	146
3 ^o <i>L'école éclectique.</i> — Légère différenciation d'avec le socialisme d'Etat — Le remède qu'elle propose. — Cauwès et Paul Pic en France. — Schönberg et Brentano en Allemagne. — Waelbroeck en Belgique. — Jevons en Amérique. — Walras en Suisse. — Thorold Roger en Angleterre	154

TROISIÈME PARTIE

La législation au XIX^e siècle

CHAPITRE PREMIER

LA LOI CHAPPELIER

Les premières années de la Révolution. — La grève des charpentiers. — Rôle de la municipalité de Paris. — La loi nouvelle, ses raisons et sa critique.	161
--	-----

CHAPITRE II

LA LÉGISLATION FRANÇAISE DE 1791 A 1849

Loi du 26 juillet 1791. — Décret du 23 nivôse an II et arrêté du 16 fructidor an IV sur les papeteries. — Arrêté du 23 messidor an V sur la chapellerie. —	
--	--

	Pages
Projet de fructidor an IX. — La loi du 22 germinal an XI, consacrée par le Code pénal. — La jurisprudence. — Les faits	176

CHAPITRE III

LA LÉGISLATION ÉTRANGÈRE

Les acts de 1799 et de 1800 en Angleterre. — La loi de 1824 et la <i>common law</i> . — Le Code bavarois de 1813. — La loi industrielle prussienne de 1845. — Les Codes belge, toscan et sarde. — Les Etats-Unis . . .	188
--	-----

CHAPITRE IV

LA LOI DU 27 NOVEMBRE 1849

La Révolution de 1848. — Les ateliers nationaux. — La proposition Morin. — La proposition Béranger à l'Assemblée nationale. — La proposition Doutre à l'Assemblée législative. — Rapport de Vatimesnil. — Interventions de Bastiat et de Sainte-Beuve. — Critique de la loi de 1849	195
---	-----

CHAPITRE V

LA LOI DU 25 MAI 1864

L'opinion populaire. — Le projet du gouvernement. — Le rapport Emile Ollivier. — La discussion. — Les objections de Seydoux. — L'amendement Jules Favre. — Etude juridique de la loi. — Les conditions du délit. — La jurisprudence. — Les grèves . . .	206
---	-----

CHAPITRE VI

LES RÉFORMES ET LES AMENDEMENTS A LA LOI DE 1864

Loi contre l'Internationale (14 mars 1892). — Loi du 25 mai 1884 et l'abrogation de l'article 416. — Loi du 27 décembre 1892 et l'arbitrage	221
---	-----

CHAPITRE VII

LA LÉGISLATION ÉTRANGÈRE (1849 A NOS JOURS)

Allemagne. — Autriche-Hongrie. — Belgique. — Danemark. — Espagne. — Grande-Bretagne. — Italie. — Pays-Bas. — Portugal. — Russie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Etats Unis. — Chine et Japon	230
---	-----

CHAPITRE VIII

LES COALITIONS DANS LES SERVICES PUBLICS

L'art. 123 du Code pénal et les fonctionnaires. — Des ouvriers de l'Etat. — Leur différenciation en 3 grou- pes. — Propositions Cordelet et Trarieux au Sénat. — Question non résolue dans la législation française. — La prohibition en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis.	259
---	-----

CONCLUSION

LA LÉGISLATION DE L'AVENIR

Les projets de réforme de la loi de 1864. — Les propo- sitions restrictives (Peltreau, Marcel Barthe, Boze- rian), et en Allemagne. — L'abolition des articles 414, 415 et le retour du droit commun. — Les pro- jets de réglementation de la grève. — Discussion du projet Millerand de 1900. — Le projet Beauregard. — Le projet genevois Ody.	266
Légitimité de l'intervention de l'Etat — Avant tout conflit dans les rapports entre patrons et ouvriers. — Nécessité du développement des syndicats. — Le marché collectif. — Le recours à l'arbitrage. — Les améliorations à la loi de 1892. — Pendant la grève, sa réglementation	288

